



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

112.

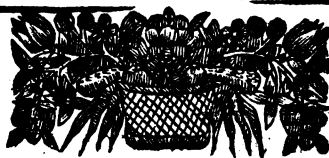
En Oms

R.P. Claud. franc. Menestrier
for. for.

EXTRAORDINAIRE DU MERCURE

GALANT. 807157

~~QUARTIER D'OCTOBRE 1685.~~
Collég. Lugd. St. Trinité.
TOME XXXII.
Soc. Jeune Cat. Insc.



Imprimé à Paris ; Et se vend
A LYON,
Chez T. AMABLEY, Rue Mercière,
au Mercure Galant.

M. DC. LXXXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

ON donnera toujours un Volume
nouveau du Mercure Galant le
premier jour de chaque Mois, & on
le vendra, aussi-bien que l'Extraor-
dinaire, Trente sols relié en Veau,
& Vingt-cinq sols en Parchemin.

A P A R I S,

Chez **G. DE LUYNE**, au Palais, dans la
Salle des Merciers, à la Justice.

Chez la Veuve **C. BLAGIART**, Court-
Neuve du Palais, **AU DAUPHIN.**

Et **T. GIRARD**, au Palais, dans la Grande
Salle, à l'Envie.

M. DC. LXXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT
QUARTIER D'OCTOBRE 1685.



TOME XXXII.



VOICy, Madame, un nouveau Recüeil des Ouvrages du Public. J'espere que vous n'en serez pas moins satisfaite que vous l'avez esté de tous les autres. Du moins je suis assuré que le commencement vous en plaira, puis
Q. d'Octobre 1685. A

qu'il regarde le Roy, & que l'admiration que vous avez pour cet Auguste Monarque vous interesse, particulièrement dans toutes les choses qui touchent sa gloire. Un fort habile homme a fait une Paraphrase de plusieurs Versets de Pseaumes qu'il a appliquez aux continuels miracles qui rendent fameux l'heureux Siècle où nous vivons; & ces différens Versets composent une espece de Cantique, qui a esté extrêmement aprouvé de quantité de personnes d'un goust fin & délicat. Vous n'aurez pas de peine à connoistre en le lisant, que l'Auteur a grand accès au Parnasse, & que le tour aisé qu'il donne à ses Vers, vient d'un long commerce qu'il s'est fait avec les Muses.



du Mercure Galant.

SSSS SSSS:SSSS SSSS

PARAPHRASE
D'UN CANTIQUE
POUR LE ROY.

**Magnus Dominus & laudabilis nimis,
& magnitudinis ejus non est finis.**
Psalms. 144.

Qu'il est loüable ! qu'il est grand !
Sujets fortunex d'un tel Maistre,
Rendez graces au Ciel de vous avoir fait
naistre
Sous un regne si doux, si calme, si puissant.

*Le moyen d'exprimer sa grandeur infinie?
Ce Monarque s'élève aux honneurs im-
mortels ,
Et le moindre jour de sa vie
N'a-t-il pas mérité l'Encens & les Au-
tels?* A ii

A ij

4 Extraordinaire

Venite & videte opera Domini, quæ
posuit prodigia super terram. *Psal. 45.*

*Accourez de tout l'Univers,
Venez, peuples ! venez vous-mesme vous
instruire*

*De tant de prodiges divers ;
Nous ne cessons de les écrire ,
Mais ny nos Chansons ny nos Vers,
Ny nos mélodieux Concerts
A ce vaste dessein ne peuvent pas suf-
fire.*

Conturbatæ sunt gentes , & inclinata
sunt regna.

*Toutes les Nations du Monde
Tremblent au nom de ce Heros.
Ignorent-elles ses travaux ?
Ils ont remply la Terre & l'Onde.*

*Les Trônes les mieux affermis
Dont on vante la gloire immense ,
Chancelent s'ils ne sont soumis
A cette suprême puissance.*

En vain vostre air imperieux

du Mercure Galant. 5

*Vous enchante , Grands de la terre ,
Devant ce Heros glorieux ,
Ne baisserez-vous pas toujours , soit paix
ou guerre ,
Ne baisserez-vous pas les yeux ?*

*Dedit vocem suam & mota est terra.
Comme ses actions sont autant de Mira-
cles ,
Toutes ses paroles aussi
Ne sont-elles pas des Oracles ?
D'un bout du Monde à l'autre on les écou-
te ainsi ,
De cet air souverain dont sa bouche pro-
nonce ,
Est-il rien de grand désormais
Que cette bouche ne l'anonce ?
Un mot, tout est en guerre, un mot, tout est
en paix.*

*Fundamenta Montium conturbata sunt,
quoniam iratus est eis. Psal. 17.
Se met-il en courroux pour punir les cou-
pables ,*

A iij

Rien ne les sçauroit garantir ;
 Et quand la foudre doit partir,
 Ses coups sont moins inévitables.
 Retraites de ces orgueilleux
 Dont on a puny l'insolence ,
 Boulevards & Rocs sourcilleux ,
 Vous en fumez encor , tremblez sous la
 puissance
 D'un Monarque qui peut faire , sur qui
 l'offense ,
 Pleuvoir des deluges de feux.

Orietur in diebus ejus justitia & abundantia pacis. Psal. 70.

Qu'il récompense ou qu'il punisse
 Selon que l'on a mérité ,
 N'est-ce pas toujours sa Justice
 Qui conduit ses faveurs, ou sa severité ?
 Cette auguste Justice au milieu des alarmes
 De cent Peuples qu'il voit , & tremblans
 & soumis ,
 Luy fait mesme quitter les armes ,
 Et la paix a pour luy des charmes ,
 Qui font la seureté de tous ses Ennemis.

du Mercure Galant. 7

Memoriam fecit mirabilium suorum.

Psal. 110.

*Monumens éternels de sa magnificence,
Que ce Monarque élève à nos yeux au-
jourd'huy,*

*Vous durerez toujours témoins de sa puis-
sance,*

Vous parlerez toujours de luy.

*Chef-d'œuvres où les Arts ont dompté
la nature,*

*On se perd à vous voir, grands & ri-
ches Palais!*

*Vous avez épuisé toute l'Architecture,
Mais de ce Conquerant, la hauteur sans
mesure,*

Vous ne l'égalerez jamais.

Et factus est in pace locus ejus.

Le comble enfin de sa grandeur,

C'est que toujours calme & tranquile

*Nul indigne transport ne souleve son
cœur,*

*Luy seul fait tout monvoir, & demeure
immobile,*

A iij

Ils ont beau chaque jour , ils ont beau redoubler

*Ces soins dont le poids nous étonne
Si leur foule l'environne
Elle ne le peut troubler.*

*Præ fulgore in conspectu ejus nubes
transierunt. Psal. 17.*

*En vain pour obscurcir sa brillante car-
rière*

*De grossieres vapeurs s'élèvent dans les
airs ;*

*Pour peu qu'il les regarde elles ne dis-
sent guere ,*

*Et malgré leurs efforts volages & di-
vers ,*

*Toujours de la mesme maniere
Il brûlera dans l'Univers.*

*Magna opera Domini , exquisita in om-
nes voluntates ejus. Psal. 110.*

*Tout ce qu'il fait tient du prodige ,
Et ce que l'on croyoit impossible autre-
fois ,*

du *Mercur*e Galant.

9

Est aisé quand il le dirige.

*Rien ne peut ébranler la force de ses
Loix,*

*Jamais soumission, jamais ne fut si grande
Dès qu'il marque sa volonté*

*De quelque passion que l'on soit agité,
Tout obéit quand il commande.*

Laudatio ejus manet in sæculum sæculi.

Psal. 110.

*Et comme à remonter dans les Siècles
passez,*

Rien n'est comparable à sa gloire.

Il nous est bien permis de croire

*Que les beaux traits de son Histoire
Ne seront jamais effacez.*

Heros, quel avenir doit encor faire naître.

Dans ce Heros que nous chantons

Vous revererez vostre Maître,

*Imitant par vos voix nos accens & nos
tons.*

Vous celebrerez sa louange,

*Vous battrez comme nous incessamment
des mains.*

10 Extraordinaire

*Sans qu'il naisse jamais Heros chez les
huma
Qui vous fasse prendre le change.*

*Et tronus ejus sicut So'. Psal. 88.
La gloire de son regne & ses travaux
divers,
Le charme & l'honneur de l'Histoire
Montrent son Trône à l'Univers,
Comme le centre de la gloire.
Que le Soleil au haut des Cieux
Pour répandre par tout l'éclat de la lu-
miere,
Roule dans sa vaste carrière,
S'il fait plus de chemin, il ne brille pas
mieux.*

*Afferte Domino gloriam & honorem
Assemblez tous les ornemens
Qui peuvent enrichir sa Couronne écla-
tante;
Mais le Monde entier mesmè a-t-il de
diamans
Une quantité suffisante*

du Mercure Galant. II

Pour la former assez brillante ?

*Sit gloria Domini in sæculum. Psal 103.
Que sa gloire à jamais icy-has reverée
Passant de Siecle en Siecle à nos der-
niers Neveux ,
Dans la gloire des Bienheureux
Aille confondre sa durée.*

*Les Vers qui suivent sont de M. le
Clerc de l'Academie Française ; ils
furent presentez à Mr le Duc & à Ma-
dame la Duchesse de Richelieu, le jour
que cette Duchesse fit son Entrée dans
la Ville qui porte son nom. Je vous en
ay envoyé une Relation tres ample dans
l'une de mes Lettres ordinaires.*

S2:S2S2:S2S2:S2S2S2

LA NYMPHE
DE RICHELIEU

A MONSIEUR LE DUC,
& à Madame la Duchesse
de Richelieu.

Digne Heritier d'Armand , & de
tous tes Ayeux ,

Depuis que nostre Grand Monarque
Pour t'approcher de luy te fit quitter ces
lieux ,

Tous nos jours furent ennuyeux ,
Et de nostre languenr tout y portoit la
marque :

Ces Promenoirs charmans , ce superbe
Palais ,

Où l'Art a semé tant d'attraits,
N'estoient plus qu'une affreuse & vaste
solitude ,

du Mercure Galant. 13

*L'horreur regnoit dans nos Boccages
verds,*

*Le Printemps le plus doux n'avoit rien
que de rude,*

*Et l'Autonne & l'Esté n'estoient que des
Hyvers.* ❧

*Que j'ay versé de pleurs, & poussé de
sôûpirs*

Durant une si longue absence!

Enfin le Ciel propice exauce nos desirs,

Tu nous ramenes les plaisirs,

Nostre felicité passe nostre esperance;

*Ton illustre Moitié, l'Ornement de la
Cour,*

Le digne choix de ton Amour

*Fait briller dans ces lieux ses vertus &
ses charmes;*

On voit les fleurs y naistre sous ses pas,

*Elle y répand la joye, elle en bannit les
larmes,*

*Et les remplit par tout de graces &
d'appas.*



*Voy tes heureux Vassaux venir de tous
costez*

*En foule pour luy rendre hommage ;
Voy que de sa douceur leurs cœurs sont
enchantez ;*

*Voy leurs yeux sur elle arrestez ;
Voy la joye & l'Amour peintes sur leur
visage ;*

*Voy prests à vous servir leurs Bataillons
armez ,*

*Et par vos regards animez
Au milieu de la Paix représenter la guerre.
Ah ! s'il falloit combattre pour leur
Roy ,*

*Tu les verrois te suivre aux deux bouts
de la Terre ,
Pour seconder ton zele , & signaler leur
foy.*



*Couple chery du Ciel, jouïssiez pleinement
Du sort de vos belles années ,
C'est pour vous que fut fait ce Palais si
charmant ,*

*Et par les soins du grand Armand ,
Ces richesses sans prix vous furent desti-
nées :*

Tout rit à vostre abord , tout y devient
plus beau,

Tout y prend un éclat nouveau,
Nos Bois en sont plus gais, nos Jar-
dins refleurissent,

De nos Vergers les ruisseaux sont plus
clairs,

Avec plus de vigueur nos Fontaines
jaillissent,

Et d'un plus noble effort s'élancent
dans les airs.



Ces restes précieux de la rigueur des ans ,
Qui n'en osa faire sa proie,

Ces Heros , ces faux Dieux dans le
marbre vivans,

Si chers des Maistres sçavans ,
D'un langage muet vous expriment
leur joye.

Vous avez rendu l'ame à ces fiers
bastimens ,

A ces pompeux appartemens,
A ces riches lambris qui me sembloient
si sombres.

*Sur l'Orison l'Astre de la clarté
Ainsi des tristes nuits vient dissiper
les ombres,
Et rend à l'Univers sa première beauté.*



*Que de plaisirs sont joints au plaisir
de vous voir !*

*La douceur n'en est point bornée.
Quel presage flatteur , quel favorable
espoir*

*Ne pouvons-nous pas concevoir
De ce Fruit si charmant né de vostre
Hymenée ?*

*Ce tendre & cher Objet , ce jeune
Astre naissant ,*

*De qui le regard innocent
Semble déjà des cœurs méditer la con-
quête ,*

*D'un Fils illustre, est le gage as-
suré ,*

*D'un Fils qui de lauriers couronnera
sa teste ,*

*D'un Fils tel qu'il le faut , tel qu'il
est désiré.*



Sous ces toits fortunez , sous ce noble
climat,

Nâquit Armand, qui par ses veilles
De tous nos Ennemis fit triompher l'E-
tat ,

Mais qui de nostre Potentat
Eust en peine à prévoir les divines
merveilles.

Son Ombre vous demande encor un
Successeur,

De qui l'esprit , de qui le cœur
Soutiennent vostre nom , & remplis-
sent l'Histoire ,

Palais auguste , admirable Sejour,
Quelle douceur pour nous , quel bon-
heur , quelle gloire ,

Si ce Heros pouvoit y recevoir le
jour!



Q. d'Octobre 1685.

B

PRIX REMPORTE

*Par LOUIS LE GRAND,
sur tous les Heros de l'Anti-
quité.*

LA Victoire ayant fait con-
noître en une Assemblée
des Dieux , qu'elle vouloit re-
compenser celui de tous les He-
ros qui se feroit le plus signalé
par ses belles actions , en luy don-
nant un prix qui pût égaler son
merite , les Dieux furent tres-
contens de cette proposition , &
Jupiter s'offrit mesme de donner
ce prix. Il députa Mercure pour
annoncer de sa part à tous ceux
qui pourroient y pretendre , qu'ils
eussent à se trouver dans le Tem-

ple de la Victoire , où l'on devoit décider du merite de chaque Heros en particulier , & récompenser celui qui en en seroit jugé le plus digne. Dès que Mercure eut reçu cet ordre , il alla avertir tous les Conquerans de venir recevoir la récompense de leurs travaux. Chacun d'eux se trouva le plutôt qu'il pût dans ce Champ d'honneur , & même ils furent si ponctuels à exécuter l'ordre qui leur avoit esté donné , qu'ils se rendirent tous au même temps à la porte du Temple de la Victoire. Hercule , Achilles , César , Annibal , Alexandre , Scipion , Pyrrus , Hector , & quantité d'autres attendoient les ordres de cette grande Déesse pour entrer , lors qu'elle leur

B ij

vint ouvrir la porte de son Temple. D'abord Hercule voulut passer devant les autres , disant qu'il avoit terrassé des Monstres, & vaincu l'Hydre , & que quand bien mesme il n'auroit pas reçu de si grands avantages par ses Conquestes , le seul titre de Fils de Jupiter luy suffisoit pour estre preferé à tous les autres Conquerans. Alexandre ensuite prit la parole , disant qu'il ne devoit pas estre moins considéré , ayant vaincu presque tout l'Univers , & surmonté avec une poignée de gens , les Armées les plus nombreuses ; que s'il estoit permis de se prevaloir de sa Naissance , il pouvoit se vanter d'estre Fils de Jupiter Hammon. Achilles disoit qu'il ne se glorifioit point d'estre

Fils de la Déesse Thetis, qui avoit eu l'honneur d'estre aymée de Jupiter; que les marques glorieuses qu'il avoit données de son courage, sur tout à la Guerre de Troye, estoient capables de le faire distinguer des plus Illustres Conquerans. César tiroit son origine du Vaillant *Ænée*, Fils de la Déesse d'Amour, & disoit que Venus estant Fille de Jupiter, il avoit quelque raison de se vanter d'estre descendu de Jupiter; mais que la Naissance, quelque illustre qu'elle pût estre, estoit un foible avantage si elle n'estoit soutenue par un merite particulier, & que s'estant acquis un renom immortel par les Conquestes, il ne devoit point passer après les autres. Scipion, An-

nibal , Hector & Pyrrus , relevoient autant qu'il leur estoit possible l'éclat de leur Naissance , & chacun d'eux se glorifioit d'avoir donné des preuves extraordinaires de sa valeur. Sur ces entrefaites la Victoire qui avoit écouté toute leur dispute , & qui voyoit bien qu'elle pourroit durer encore long-temps , les fit entrer , & après les avoir mis chacun en leur place , elle alla prendre la sienne en un lieu plus élevé. Le Temple de la Victoire estoit un Edifice qui devoit à bon droit passer pour un miracle de l'Art. Il estoit porté sur des Colomnes de Marbre blanc , & les voûtes estoient enrichies de diverses Histoires représentées au naturel. On y

voyoit un grand nombre d'Au-
tels richement ornez , & bien
qu'il n'y eust pas beaucoup de
Cierges allumez , l'éclat de l'or
& des pierreries y estoit si grand,
que le jour y eust paru à minuit.
C'estoit un spectacle assez agrea-
ble pour les Conquerans que la
Victoire avoit fait entrer. De
quelque costé qu'ils rournassent
la veuë , ils trouvoient toujourns
de quoy admirer ; mais l'objet
qui leur parut le plus digne d'ad-
miration, fut un Heros qui estoit
aux costez de la Victoire , qui
égaloit par sa bonne mine le plus
grand des Dieux , & ce qu'il y eut
de plus remarquable , c'est que
ces grands Capitaines qui ne son-
geoient auparavant qu'à conte-
ster ensemble à qui auroit la

prééminence , semblerent se réunir tout à coup pour admirer un si grand Heros. Ils confessoient tous qu'ils n'avoient jamais rien vû de plus beau que cét Invincible (car c'estoit le nom qu'ils luy donnoient) jugeant même à son port qu'il avoit fait des actions surprenantes. Ils se disoient les uns aux autres que son air n'étoit pas d'un Mortel , & que sa seule Majesté le mettoit au rang des Dieux ; mais ils en furent encore bien plus persuadez lors qu'ils apprirent que c'estoit **LOUIS LE GRAND** ; qu'il estoit aux costez de la Victoire , parce qu'elle & luy estoient inseparables ; que ses Victoires avoient commencé avec sa Naissance , & que vaincre & combattre n'étoit

toit pour luy qu'une mesme chose ; que tout estoit illustre en luy , & que s'il se faisoit distinguer par sa valeur, il n'en faisoit pas moins par ses autres excellentes qualitez ; que sa Justice & sa Prudence estoient sans égales ; que ses Bienfaits envers les Sujets aussi bien que ses Conquêtes , n'avoient point de bornes , & qu'au milieu des plus ardues Guerres , il ne laissoit pas de faire goûter à ses Peuples la mesme douceur & les mesmes délices que dans la plus grande Paix ; qu'enfin Louis estoit le modele des perfections ; qu'il étoit Incomparable , Bon , Magnanime , Juste, Victorieux, toujours aimable , & toujours aimé. Tous ces Conquerans en,

Q. d'Octobre 1685. C

tendant tant de merveilles de
Lotus , jugeoient bien que s'ils
avoient quelques pretentions au
Prix dont il s'agissoit , il falloit
nécessairement les ceder à ce
Grand Monarque , qui en estoit
d'autant plus digne , que la moin-
dre de ses Vertus surpassoit de
beaucoup celles des plus fameux
Heros de l'Antiquité. Cepen-
dant ils estoient encore en ba-
lance s'ils devoient luy disputer
le prix , lors que la Victoire leur
presenta un Livre où estoient
contenuës les actions heroïques
de cét illustre Conquerant. Ce
fut pour lors que ces grands Ca-
pitaines qui avoient toujours esté
intrepides au milieu des plus
grands Combats , perdirent en-
tierement courage. Il est impos-

sible de dire l'effet, que la lecture des Conquestes de LOÜIS produisit dans leur esprit ; car voyant que leur esperance estoit perduë sans ressource , les uns pâlirent , les autres baissèrent la teste. On dit mesme que César sçachant que les Gaulois avoient produit en la Personne de LOÜIS un second Mars pour la valeur , se repentit de n'avoir pas détruit toute leur race après qu'il les eut défaits. Hercule ne put s'empescher de s'abandonner aux plaintes , de ce qu'ayant terrassé les Monstres , & remply toute la Terre du bruit de ses surprenans Exploits , il estoit obligé de ceder à un plus grand Conquerant que luy. Achille se montra plus sensible à la Gloire qu'à

C ij

l'Amour , car il témoigna en cette occasion plus de colere , que lors qu'Agamemnon luy ravit sa belle Esclave. Pour les autres , ils firent assez connoistre par leur ressentiment la passion qu'ils avoient pour la gloire & pour l'honneur. Mais quoy que cette journée eust causé beaucoup d'amertume à ces grands courages , & que l'ambition ne leur dût pas permettre de vouloir trop de bien à un Vainqueur quĩ leur enlevoit le prix par l'excellence de son merite , cependant comme si l'admiration des vertus de Loüis les eust enlevez à leur propre ambition , ils confesserent qu'ils n'avoient point de regret que la valeur fust couronnée en Loüis LE GRAND. Hercule dit

tout haut que quelques honneurs que l'on pût rendre à ce généreux Monarque, ils estoient bien au dessous de son mérite. Achille ne fit point de difficulté d'avouer que l'on ne pouvoit trop admirer un Prince qui avoit plus fait en un an que les Heros les plus illustres en toute leur vie. Pour Alexandre, il se contenta de dire, que l'on voyoit briller en Loüis une Majesté toute divine; mais Annibal qui s'estoit vanté d'estre le premier Homme du monde, fut contraint de confesser, que la véritable gloire n'estoit dueë qu'à Loüis, & que c'estoit estre injuste que de la luy vouloir disputer. La Victoire ayant remarqué auparavant l'étonnement que le seul aspect

C iij

de Lotüs avoit fait naistre dans l'esprit de tous ces grands Capitaines, & que sans avoir rien appris de ses glorieux Exploits; ils l'avoient admiré comme une Divinité, & reconnoissant de plus par leurs dernieres paroles, que bien loin de luy contester une recompense qu'il meritoit sans contredit, ils avoient ingenuement l'inégalité d'avantages qui se rencontroient entre eux & un Prince si accompli, elle pria Jupiter de luy envoyer le prix destiné pour le plus illustre de tous les Conquerans. Jupiter envoya une Couronne d'or par Mercure, qui la porta à la Victoire, & se servit de toute son éloquence pour louer l'invincible Monarque des François; car après avoir parlé de sa

O

valeur , de sa clemence , & de son amour pour les beaux Arts dont il se rendoit le Protecteur par l'estime & les liberalitez , dont il honoroit ceux qui y excelloient, il s'arresta sur sa bonté & sur sa justice envers ses Sujets , qui bien loin de fatiguer Jupiter par leurs frequentes supplications , comme ils avoient fait dans les siecles precedens , ne luy adressoient plus que des Vœux , des Sacrifices , & des actions de grace , en reconnoissance des faveurs dont il les avoit comblez en leur donnant un Monarque aussi aimable , & aussi juste que Louis. De si beaux Eloges partant d'une bouche aussi éloquente que celle de Mercure, n'auroient pas déplu à tant de Conquerans , s'ils n'eussent

lent esté parties interessées dans cette affaire , & si l'on en veut croire la Renommée , ils interrompirent Mercure pour se plaindre de la Victoire , qui sçachant bien que Louis les avoit surpassez , tant par sa valeur que par son merite , & pouvant leur épargner la douleur de le voir couronner en leur présence , n'avoit pas laissé de les mander pour venir recevoir la recompense de leurs travaux. La Victoire auroit bien pû se passer de répondre à leurs plaintes ; mais comme elle estoit sage & prudente , & qu'elle reconnoissoit bien que ce seroit accroître leur douleur que de ne pas faire semblant de les entendre ; elle leur répondit , mais avec assez de

fierté , que toute la Terre estant informée des Conquestes de LOUIS LE GRAND , aussi bien que du premier rang qu'il tenoit par dessus tous les Conquerans qui l'avoient devancé , il estoit bien juste qu'ils apprissent à leur tour à le respecter. En falloit-il davantage pour désoler ces Grands Capitaines? Recevoir une telle réponse de la Victoire , qui les avoit favorisez en tant d'occasions , c'estoit à la verité une rude atteinte ; mais voir encore pour comble de malheur couronner leur Vainqueur par la mesme Victoire , l'on peut dire que ce fut un coup de foudre pour ces grands courages ; car bien qu'ils eussent auparavant cédé à Louis ce qu'ils ne luy

pouvoient disputer qu'à leur confusion , il est aisé de juger que ce fut plutôt par contrainte que de bonne grace. En effet est il croyable que l'ambition qui les avoit toujours emportez au delà des bornes , eust esté si promptement éteinte en ces Conquerans? Il sembloit que la fortune prist plaisir à les persecuter , en ajoutant de nouveaux charmes à leur Illustre Vainqueur. L'éclat que ce Soleil de justice & de valeur répandoit de tous costez , ébloüit ces petits Aiglons qui se fioient un peu trop sur leurs forces, & sur leurs Conquestes. L'aspect d'un victorieux joint à la honte d'estre vaincus , les mit en un estat qu'il est impossible d'exprimer. Jamais ils ne ressentirent tant

de douleur qu'en cette journée. Ce fut en vain qu'ils eurent recours à la dissimulation, il estoit aisé de lire leur tristesse sur leurs visages. Ce n'est pas qu'au plus fort de leur chagrin ils n'eussent en veneration l'Auguste Vainqueur qui les avoit surmontez, mais l'avidité naturelle qu'ils avoient pour la gloire & pour les louanges, leur servoit de glaive pour les tourmenter. Eux qui regardoient au commencement Louis avec tant d'admiration, ne purent soutenir la veüe d'un objet qui leur faisoit tant de confusion. Ils sortirent sans prendre congé de la Victoire. César alla du costé d'Egypte pour y trouver quelque allégement à sa douleur; quelques-uns disent qu'il y cher-

cha Cleopatre , avec laquelle il avoit autrefois passé de si doux momens. Hercule estoit si préoccupé de son chagrin , que sans songer où il alloit , il se trouva au passage du Fleuve d'Evene , mais ce luy fut un surcroist de douleur ; car il reconnut bien que c'estoit là l'endroit où le Centaure Nessus luy avoit donné des marques de sa rage. Pour Alexandre, le bruit courut qu'il estoit allé en Macedoine. L'on ne sçait pas bien de quel costé les autres tournerent. Cependant LOUIS LE GRAND chargé de gloire & d'honneur , & accompagné de la Victoire , prit le chemin de Strasbourg. Le mécontentement qu'il avoit reçu de cette Ville l'ayant obligé à en tirer raison par les

Armes , il se preparoit à la punir de son audace & de sa temerité ; mais ses Habitans ayant appris les approches de ce redoutable Vainqueur , & voyant bien que toute resistance estoit inutile , se rendirent entierement , & pour marque de leur soumission, ils luy envoyerent les Clefs de la Ville. Cét illustre Heros dont la clemence n'est point limitée , les receut en sa protection , & renvoya leurs Députez avec des conditions si avantageuses & des preuves si évidentes de sa magnificence & de ses liberalitez, qu'ils publierent par tout qu'il y avoit bien des Roys & des Princes dans le Monde , mais qu'il étoit impossible qu'il y en eust un seul , qui pût égaler en justice ,

en bonté, en clemence, & en valeur, le puissant Monarque des François.

SENTIMENS
SUR LES QUESTIONS
du dernier Extraordinaire.

Lequel de deux Amans aime le plus, celui qui fouhaite la petite Verole à sa Maîtresse, pour luy faire voir que la laideur seroit incapable de le faire changer, ou celui qui aime mieux qu'elle doute de son amour, que de luy voir arriver une pareille disgrâce.

D*Ans le vray, cela me desole,
Quand on me vient parler de petite
verole,
Ce mal injurieux & plein de cruauté,*

*Qui met en interdit les charmes de Clime-
mene.*

*Fy de cette preuve inhumaine
Qui couste tant à la beauté.*



*Est-ce cherir une Maîtresse,
Est-ce une marque de tendresse
Que de luy souhaiter une infame laidour?
Il vant mieux passer pour Autruche
Que de faire un souhait si cruche
Aux dépens d'un Objet qui nous touche
le cœur.*



*Un Amant souffre à voir qu'on doute de
sa flame ;
Mais si de sa fidelité
Malgré tout son amour sa Maîtresse a
douté ,
Pour le moins il sera garanti de tout blâ-
me ,
N'ayant jamais rien souhaité
Qui puisse faire aucun outrage
Aux traits de ce beau visage
Dont son cœur se trouve enchanté.*

40 *Extraordinaire*

*Une affection bien sensée
Doit estre desinteressée.*

Si l'on peut mourir d'amour.

T*oute passion vehemente
Est pire qu'une fièvre lente ;
Car ses paroxismes sont tels
Qu'elle peut mettre dans la Biere,
Et dans le fond d'un Cimetiere
Le plus vigoureux des mortels.*



*L'amour est de cette nature
Quand son transport est violent ,
C'est un Miserere , c'est un Troussé galant
Qui vous met dans la sepulture :
Ce triste & tenebreux sejour ,
Où l'on n'entre jamais qu'il n'en coûte
la vie.*

Si donc l'on peut mourir de colere ou d'en-
vie ,

On peut aussi mourir d'amour ?



Alceste Reyne fort jolie,

Femme d'un Roy de Thessalie,
N'eut point de peine à se priver du jour
Pour satisfaire à son amour.



Que diray-je de Cleopatre,
Dont Antoine fut idolatre,
Voulut-elle pour un moment
Survivre à son fidelle Amant ?
Pour le suivre sa seule envie
Fut de décamper de la vie.
Aspic, vous fustes l'instrument
D'un si subit décampement.
Que diray-je aussi de Panthée,
Qui d'un chaste amour enchantée,
Ayant appris que son Mary
Estoit dans la guerre pery,
Se perça le sein d'une dague,
En disant, la Parque j'incague,
Et je veux prévenir les coups
Pour me rejoindre à mon Epoux.
Attends-moy, mon cher Abradatte,
Toy qui fus le premier en datte
Ecrit & gravé sur mon cœur,
Reçoy ma mourante langueur.

Q. d'Octobre 1685. D

Pour mieux conserver ta memoire
Je te suis jusqu'à l'Onde noire.



De vous icy, que dira-t-on,
Illustre Fille de Caton,
Generense Femme de Brute?
Portia, vous fustes la butte
Des plus formidables revers
Qu'on peut craindre dans l'Univers.
Vous perdistes ce galant Homme
Qui s'efforça d'affranchir Rome,
Mais toujours l'intrepidité
Se rangea de vostre costé.
Aussi, generense Romaine,
Dont l'Histoire le nom promene,
Du malheur qui vous outragea,
Un charbon brûlant vous vangea.
Vous fistes voir, Princesse illustre,
De vostre Sexe le beau lustre,
Que l'amour restant dans son fort,
Est aussi puissant que la mort.



Plantie allant en Idumée
Avec une puissante Armée,
Fit bien voir qu'il n'est rien d'égale.

Au feu de l'amour conjugal ;
 Car comme au milieu des Batailles
 On celebrait les funeraillles
 De sa Femme , dont la beauté
 Avoit tout son cœur enchanté.
 Luy dans un transport erotique
 D'un poignard acéré se pique ,
 Se blesse , se perce le flanc ,
 D'où coulent deux ruisseaux de sang,
 Qui bien-tost son corps affoiblissent.
 Et sa vigueur aneantissent.
 Ce grand coup de desesperé
 Fut par son amour procuré.



Il est rapporté chez Plutarque ,
 Homme d'esprit , homme de marque.
 Qu'Emilius jeune Chasseur ,
 Ayant en chassant par malheur
 Tué sa Femme & belle & riche,
 Pensant mettre à mort une Biche,
 Fut touché changeant de couleur
 D'une si sensible douleur,
 Que pour la mettre en évidence,
 Et pour punir son imprudence

Dij

Sur luy sans aucune pitié,
Il vangea sa chaste Moitié.
Voilà ce que l'amour sçait faire
Lors qu'il pretend se satisfaire.



Nous lisons dans un certain lieu
Qui traite de l'amour de Dieu,
Oeuvre de Saint François de Sales,
Lû par plus de mille Vestales,
Qu'un Gentilhomme Voyageur
Fort devot envers le Sauveur,
S'attendrissant sur nos Mysteres,
Quitta son Pays & ses Freres
Sans son entreprise éventer,
Et mit sa joye à visiter,
Poussé par la grace divine,
Les beaux lieux de la Palestine,
Où reverant avec ferveur
Les divers tourmens du Sauveur,
Et les Theatres memorables
De ses souffrances adorables,
Il poussa mille ardens sôûpirs
Qui marquoient ses brûlans desirs.
Lors qu'il eut noyé de ses larmes

Ces lieux qui faisoient tous ses charmes,
 Estant dans ce devot sejour,
 Il mourut par un trait d'amour.
 Ce fut sur le Mont des Olives
 Que de ses douleurs excessives
 Ne pouvant plus souffrir l'effort,
 Il fut le butin de la mort,
 S'il faut que mort on vous appelle,
 Passage à la Vie éternelle,
 Heureuse transmigration,
 Voyage à la sainte Sion.



Enfans d'une aimable détresse,
 Effets d'une sainte tristesse,
 Adorables reffentimens,
 Sanglots, douloureux mouvemens,
 Avouez sans vous méconnoistre
 Que c'est l'amour qui vous fit naistre,
 Mais un amour chaste & divin
 Qui n'a rien de fade & de vain,
 Mais une flame toute pure
 Incompatible avec l'ordure.

Si l'on peut aimer sans jalousie.

IL n'est presque point de saison
Où l'amour cede à la raison;
La passion d'aimer trouble mille cervelles,
Elle fait des bourrus, des aveugles, des
fous.

Elle fait mesme des jaloux
Qui ne peuvent souffrir qu'on approche
leurs belles.

Si par hazard dans leur appartement
Il entre fort innocemment

Un papillon ou quelque mouche,
Le jaloux inquiet qui tourne tout en mal,
Devenu resueur & farouche,
Vient sçavoir de quel sexe est ce pauvre
animal.



S'il est du féminin sa bonté luy pardonne,
Et le laisse entrer en riant.

S'il est du masculin il l'excite & bâtonne,
Toujours grondant, toujours criant.

Il faut pour des gens de la sorte
Une complaisance bien forte.



Pour se faire à l'extravagance
D'un homme si fort hebeté,
C'est peu que de la complaisance ;
On a besoin d'insensibilité ;
Mais en aimant est-il possible
De garder un cœur insensible ?



On a beau dire à cet Amant
Qu'il agit trop severement,
Qu'il faut changer de tablature ;
Il s'obstine à vouloir que sa chere Philis
Avec ses rozes & ses lis,
Ne regarde jamais les hommes qu'en
peinture.



Cela dégoûte étrangement
Et voilà cependant vostre temperament,
Habitans d'Ansonie & de l'Andalousie,
Tous ne sont pas pourtant façonnez sur ce
tour ;

Comme on peut vivre sans amour,
On peut aimer sans jalousie.

L. BOUCHET,
ancien Curé de Nogent le Roy.

De l'Origine des Monstres.

Celuy qui d'une seule main
 Soutient & le Ciel & la Terre,
 Celuy qui lance le Tonnerre,
 Par fois sur tout le genre humain,
 Celuy sous qui tremblent les Anges,
 Celuy de qui les Cherubins
 Les Thrônes & les Seraphins
 Sans cesse entonnent les Louanges,
 Celuy de qui les plus grands Rois
 Adorent l'essence & les Loix
 Celuy qui des foux fait des Sages,
 Celuy qui tout sçait, qui tout peut.
 Peut sans alterer ses Ouvrages
 Faire des Monstres quand il veut..



Il en fait par fois pour sa gloire
 Comme il fit en l'Aveugle né,
 Guery par le Verbe Incarné.
 Et que nous assurons sur la foy de l'histoire
 A qui nous devons tous la Veneration,
 Estant

Estant veritable , estant sainte.
D'autresfois il fait par indignation,
Ce qui fait le sujet de nostre juste crainte.



Messieurs les Medecins plus habiles
que moy.

Diront sur ce sujet ce que Secolle en pense
Cependant le defaut ou l'excez de se-
mence

Engendre les Monstres , je croy.



Mais pour mieux expliquer les choses.
Voyons les naturelles causes
Qui font voir aux Monstres le jour
Dans ce perissable sejour.



Aux productions ordinaires
Plusieurs choses sont necessaires.
Le tout estant bien consulte
La formatrice faculté ,
Cette ingenieuse puissance
Qui travaille par sa presence ,
Et par qui tout est dispose
Dans le Physique compose.

Q. d'Octobre 1685.

E

Adjoûtez encore la matiere ,
Qui quoy que portion grossiere ,
Fait cependant du bastiment
Le plus solide fondement.
Car de rien , rien l'on ne peut faire
Selon l'Axiome vulguaire
Est-ce tout ? Non il faut de plus
Le receptacle du Fœtus ,
Puis après le juste Triage
Et l'indispensable assemblage
De quatre maistresses bontez ,
Quatre premieres qualitez
Le froid , le chaud , le sec , l'humide ,
Sans quoy tout seroit insipide ,
Vn air doux & delicienx
Avec l'influence des Cieux.
Ces cinq secours unis ensemble
Font des merveilles , ce me semble ;
Car la fabrique d'un vray Corps ,
Voit les dedans & les dehors.
Si l'une de ces choses manque ,
A Paris comme à Salamanque ,
Hors de doute un Monstre se fait ,

Au lieu d'un Animal parfait.
 Si donc la Vertu formatrice
 Est atteinte de quelque vice,
 Est foible, est rude, & ne peut pas
 Articuler jambes & bras,
 En sorte que tout se despecce,
 Il s'en engendre une autre espece,
 Un monstreux enfancement,
 Au lieu d'un Homme, une fument,
 Quelqu'autre vile Creature;
 Car enfin lorsque la Nature
 Ne peut pas bien selon son gré,
 Monter jusqu'au dernier degré
 D'artifice & de politesse;
 Où tendoit sa délicatesse,
 Elle est contente en ses esbats,
 De descendre un degré plus bas,
 Et de faire voir un desordre
 Où devoit regner le bel ordre.
 Aussi par fois par ce deffaut,
 Qui meriteroit l'Echaffaut,
 On voit le foye au costé gauche,
 La ratte au droit, quelle débauche!
 Quelle erreur! quel aveuglement!

E ij

C'est aussi par ce manquement
Que la faculté formatrice ,
Voulant par un fatal caprice ,
Egal pouvoir , égal effort
Former un Enfant vif & fort
Qui sous double Sexe milite
Met au monde un Hermaphrodite,
Qui par ses deux sexes divers
Fait horreur à tout l'Univers ,
Comme feroit une Phenomene,
Qui mille disgraces amene.
C'est sous le Regne de Neron ,
Prince inhumain , Prince larron ,
Prince amateur de la Cuisine,
Qu'on vid le premier Androgine.
Plus de cent mille Curieux
Ouvrirent la bourse & les yeux
Pour aller voir ce grand spectacle
Qu'on admiroit comme un miracle ,
Car pour dire la verité
Avec toute sincerité ,
On n'avoit jamais veu dans Rome
Un demy femme , un demy homme ,
Ou plutôt un objet hydeux

Fait & formé de tous les deux.



*Il faut par deffant de Matiere ,
Que la Nature dégenere ,
Et qu'elle demeure en chemin ;
Ainsi l'Embryon vient sans main ,
Sans jambe , sans cuisse , ou sans teste ,
Ce qui grand déplaisir apreste ,
Et cause un mortel desaroy
Quand on a des Monstres chez soy ,
Et qu'on voit assis à sa Table ,
Le modelle d'un Incurable.*



*Que si par contraire succez ,
Nature peche par excez ,
On voit des Enfans qui font honte ,
Et dont on ne fait pas grand compte .
Des quatre jambes , des trois pieds ,
Des Enfans tout estropiez ,
Deux Chefs & quatre Clavicules .
On les prendroit pour des Hercules ,
Qui vont combattre Gerion
Jusques aux portes de Riom .
Cependant ce n'est rien qui vaille ;*

E iij

54 *Extraordinaire.*

*Car deux Enfans de cette taille,
A peine ont-ils jamais vescu
L'âge d'un demy cart d'écu,
Les genitures erronnées
Vivant toujours fort peu d'années.*



*Mais en examinant ce point,
Dites-moy ne pourroit-on point
Tirer la basque à Nicephore,
Dont l'Escrit nous assure encore,
Qu'on a veu dans certain Canton
Un Nain qu'on nommoit Ragolon,
Cela passe le vray-semblable,
Encore plus le veritable,
Petit entre les plus petits
Et pas plus grand qu'une Perdris?*



*Que si dans des heures perduës,
Les semences sont confondües
De deux especes d'Animaux,
Que ce mélange fait de maux!
Que ce mélange peu modeste,
Est honteux, est sale & funeste:
Qu'il marque de son activité*

*Vne bruslante volupté,
Vn embrasement de Gomorre,
Vn emportement de Pherore,
Vn fond de sensualité,
Qui choque la Divinité.
De ce commerce insupportable
Qu'en peut-il naistre d'admirable,
Que des Capripedes cornus,
Que des Satyres inconnus,
Que des affreux hyppocentaures,
Moitié hommes, moitié pecores,
Tels que le vid à livre ouvert
Saint Antoine dans son Désert.*



*Pourquoy dit-on Monstre d'Affrique ?
C'est parce qu'en ce lieu lubrique,
Chaud ardent, brûlé du Soleil,
Se fait un amas sans pareil
D'Animaux de toutes especes,
De Lyons, Pantheres, Tygresses,
Elephans, Buffles, Leopards
Qui viennent là de toutes parts,
S'assemblant auprès des Rivières,
Et des Fontaines les plus claires*

E iiij

Pour guerir la double chaleur
Qui brûle & consume leur cœur.
C'est en ce lieu que chaque Brutte
Sans choix & sans distinction,
Sans qu'un mauvais goust la rebutte,
Appaise avec la soif son inclination.
Dans cette liberté commune,
Chaque Animal prend sa cbacune,
Et s'abandonne sans retour
A la pente de son amour.
De là des Monstres à certaines
S'engrendrent près de ces Fontaines,
Qui font qu'on ne peut sans danger
Dans ce noir climat Voyager.
Il n'est aucun Auteur Classique
Qui ne parle ainsi de l'Affrique.
Si le receptacle est estroit
Plus que Nature ne voudroit,
Il s'en fait un Monstre, un prodige;
Deux testes sortent d'une tige,
Ou deux corps n'en composent qu'un,
Ce qui faieresver un chacun.
De là viennent les Vnipodes
Les Monocules, les Apodes,

Et d'autres Monstres differens,
Les uns morts , les autres mourans ,
D'autres joüissant d'une vie
Digne de pitié , non d'envie.
C'est ce que nous ont déclaré
Boistuan , Vesulle , Paré,
Qui de semblables Creatures ,
Nous ont donné maintes figures.



Quand il arrive mesmement
Quelque notable changement ,
Aux quatre qualitez premieres ,
Plûtost qu'aux quatre fins dernieres.
Un Monstre se fait voir aussi ,
Pline en reste tout éclaircy.
Une éclatante intemperie ,
Qui ne peut pas estre gueris ,
Par tout les remedes de l' Art
Fait par fois qu'on paroist Vieillard ,
Estant encore à la bavette,
Et faisant encore la disnette.
Semblable Monstre de mon temps
Parut environ le Printemps ,
Non au Climat de l'Ansonie.

*Mais bien dans la Lusitanie.
Un Enfant encore au tetton ,
Portant de la barbe au menton ,
Mais une barbe une archi-barbe
Plus épaisse qu'une joubarbe ;
Et nous avons veu dans Paris ,
Où regnent les jeux & les ris ,
Qu'on appelle autrement Lutece ,
Une Femme (elle estoit Suissesse)
Qui portoit jusques sur le sein
Une barbe de Capucin.
Ce qui faisoit dans la Nature
Vne assez plaisante figure ;
D'où vient cette difformité ?
D'abondance , d'humidité ,
Ou d'une chaleur excessive
Qui se trouvant & forte & vive ,
Pousse au dehors des excremens
Qui font d'étranges changemens ,
Et des vapeurs fuligineuses
Pires que des Caligineuses ,
Qui font au dedans & dehors
Divers effets dessus les Corps.
De fait je veux que l'on me berne*

*Si l'excez de chaleur interne ,
N'esleve en certaines Saisons
De grossieres exhalaisons ,
Qui jusques au dehors poussées
Et violemment déchassées ,
Font sortir le poil & les dens
Aux Enfans mesme avant le temps.*



*Adjoûtons l'imaginative ,
Puissance forte & sensitive ,
Mais bouillante & pleine de feu ,
Qui s'attache & se fait un jeu
D'imprimer en gros caracteres
Mille Chasteaux , mille chimeres ,
Sur le Corps du petit Pallot
Dont Lâmnias fait le cachot.
Pour entretenir bien cette chose
Qui Monstres & Prodiges cause,
Il faut sçavoir que l'Embrion
Au temps de sa Conception ,
Est dans le ventre de sa Mere
D'une aussi flexible matiere ,
Qu'une cire molle , & qu'il prend
(Ce qui sans doute nous surprend)*

Telle impression que luy donne
Celle qui le porte en personne,
Si l'experience en fait foy,
On peut bien dire, je le croy.



L'Empereur Charles quatrième
Vid de ses yeux & par luy-mesme,
Un grand sujet d'étonnement
Vne espece d'enchantement,
Vne Fille non mammeluë,
Mais par le corps toute veluë,
Comme un Ours qui n'a rien de beau.
D'où venoit cét objet nouveau,
D'où procedoit cette aventure,
En voicy la raison je jure.
C'est que sa Mere innocemment
Avoit regardé fixement
Vne image belle, mais triste,
Du Précurseur Saint Jean-Baptiste,
Du Jourdain, proche un Hameau,
Vestu d'une peau de Chameau.
De cét objet la fantaisie
Estant enyvree & saisie,
Dessus la femelle Embrion

Avoit fait son impression
De telle sorte que Bodille
La desavoüoit pour sa Fille,
Et rejettoit avec fureur ;
Mais il sortit de son erreur,
Quand il eut apperceu l'image
Du Saint qui causa cet Ouvrage.



N'avons-nous pas vû dans Nogent,
Presque le mesme sans argent.
Une Fille avecque deux testes
Propres à faire des conquestes,
C'est à dire d'une Beauté
A peindre, & d'une majesté
Propre à faire une Souveraine,
Si l'on souffre un Monstre sans peine.
D'où venoit la dupplicité
De cette irregularité ?
Voicy d'où ; C'est qu'un jour la Mere
Priant Dieu dans un Monastere,
Avec une distraction
Qui partageoit son action,
Elle jetta quelques œillades
Sur deux testes d'Anges dorez

Artistement élabourez,
Plaquez dessus une Corniche
Egalement brillante & riche,
Qui semblent dedans ce saint lieu
S'entrexciter à louer Dieu;
Puis elle eut certain jour de Feste
Une Pucelle à double teste.
Qui ne voit la relation
De son imagination
Avec la chose imaginée?
Voilà quelle est la destinée,
Voilà l'inévitable sort
D'une Femme que je plains fort,
Qui dans le temps de sa grossesse
N'est pas de son esprit maîtresse,
Mais s'abandonne impunément
Au cours de son aveuglement,
Et ne garde aucune mesure
Pour les yeux & pour la pasture.



Mais tâchons de dire comment
Ce monstrueux enfantement,
Est l'effet de la tyrannie
D'une monstrueuse manie,

Et par quels degrez un fœtus
Deviens effroyable ou perclus,
Degenerant de son espece,
Ont mutilé de quelques pieces,



Primò. L'imagination
Agit par son impression,
Puis elle presente à la Femme
Un objet qui touche son ame,
Et le plus souvent l'abrutit ;
Qui meut la puissance matrice
De son vouloir l'excutrice ;
Celle-là dans ses actions
N'excutant ses fonctions
Que par les esprits qu'elle mene,
Qu'elle roule, & qu'elle promene
Par tous les fibres du cerveau ,
Où ces esprits ont leur berceau ,
Sur lequel cerveau les Phantosmes ,
Moins visibles que des Atomes ,
Sont gravez plus profondément
Que sur l'or & le diamant ;
Arrive que la Femme grosse,
Preste assez souvent de la fosse,

64 Extraordinaire

Ayant l'imagination
 Ou la representation
 De ce qu'elle appetite & desire.
 Les esprits souples comme cire
 Sur qui ce Portrait est gravé
 Avec un goust fort dépravé,
 Venant à sortir de la lice
 Par cette faculté matrice
 En se débarrassant de leur gros,
 Qui garde au cerveau son repos
 Par une espece de Magie
 Traisnent après eux l'effigie
 De ce Phantosme dominant
 Qui n'a rien que de surprenant,
 Et cette imperieuse image,
 Qui sur le corps marque sa rage ;
 Et c'est-là la gradation
 De vostre generation,
 Prodiges qui faites l'injure
 Et l'opprobre de la Nature,
 Monstres que dans cet Univers
 On n'apperçoit que de travers.



Par fois des Monstres l'origine

Vient de la *J*ustice divine,
*J*ustice aimable en ses bienfaits,
Mais redoutable en ses effets,
Mais en ses *J*ugemens terrible,
Et souvent incomprehensible,
Si bien qu'un *M*onstre quelquefois
Par son triste & factieux minois
Montre & prédit comme un *C*omette
Quelque accident, quelque défaite,
Une mutation d'*E*stat,
Ou le destin d'un *P*otentat.
Vous donc, *E*clypses de *N*ature,
Vous *O*iseaux de mauvaise augure,
A moins que *D*ieu le veuille ainsi,
*M*onstres, écartez-vous d'icy.

L. B O U G H E T,
ancien *C*ur  de *N*ogent le *R*oy.



2. d'*O*ctobre 1685.

F

SUR LA MORT
de Monsieur le Prince de Conty.
SONNET.

LE genereux Conty, Prince vaillant
 & sage,
Qui cherchoit en tous lieux la Guerre &
 les Combats ;
Qui fit sentir son cœur & le poids de
 son bras
Sur les bords Othomans avec tant d'a-
 vantage.



Qui couvert de Lauriers à la fleur de son
 âge,
Couroit après la gloire épris de ses appas ;
Quand la victoire alloit par tout marquer
 ses pas,
L'une & l'autre à l'envy soutenant son
 courage.



Si-tost qu'à Luxembourg il a gravé son
 Nom,

*Que toute l'Allemagne élève son renom,
Qu'un mérite éclatant remplit toute la
Terre.*



*La France voit à l'abry des hasards,
Ce Heros plein d'honneur, ce Foudre de
la Guerre
Que le Ciel le ravit ainsi qu'un autre
Mars.*

AUTRE.

*CY-gist le grand Conty, l'espoir du
nom François,
Intrepide, vaillant autant qu'on le peut
estre ;
Ses Exploits glorieux faisoient déjà con-
noître
Ce qu'il eust fait un jour sous le plus
grand des Rois.*



*Sorty d'un Sang Vainqueur dont chacun
suit les Loix,
Au milieu des Lauriers le Ciel l'a-
voit fait naître.*

F ij

Quelles hautes vertus n'a-t-il point
 fait paroître
 Pour se montrer à tous digne d'un si
 beau choix !

Voyant de son destin la fortune jalouse
 Par un mal dangereux attaquer son
 Eponse ,

Il partage ce mal aux dépens de ses
 jours.

Il meurt , mais en Époux & sensible
 & fidelle ,

Helas ! un mesme jour éclaire dans
 son cours

Sa gloire veritable , & sa mort trop
 cruelle.

SUR LA MORT de Monsieur le Tellier.

SONNET.

LE TELLIER si pieux , si prudent
 & si sage ,
 Ce Ministre si grand , qui sont trois
 de nos Rois

A veu voler son Nom par tout où
leurs Exploits
Ont signalé leur bras, & montré leur
courage.



Ce sçavant Chancelier, la gloire de nô-
tre âge,
Qui fit l'heureux Hymen des Vertus
& des Loix,
Par qui toute la Terre admira tant
de fois
Les hautfaits de LOUIS avec tant
d'avantage.



Cet illustre mortel, ce grand Homme
n'est plus,
Toutefois nos soupirs, nos pleurs sont
superflus,
Ses travaux revivront à jamais dans
l'Histoire.



Si le Ciel l'a ravy relevant nos An-
tels,
Tout plein d'hans & d'honneur dans le
sein de la Gloire.

Son merite l'a mis au rang des immortels.

Pour Monsieur le Chancelier.

S O N N E T.

LE Regne de *LOUIS*, le plus grand
 Roy du Monde,
 Fait rendre au vray merite un favorable accueil.

C'est sur luy seulement que sa faveur
 se fonde,
 Sa Cour est pour la brigue un redoutable écueil.



Tes Vertus, *BOUCHERAT*, ta sagesse profonde,
 Ta conduite toujours si noble & sans orgueil,

T'ayant fait Chancelier, loin que *Themis* en gronde,
 Ton élévation vient de calmer son deuil.



Elle ne sera plus desormais éplorée,
Du Sage LE TELLIER la perte est
reparée,
Le plus parfait des Rois en répond
aujourdhuy.



LOUIS a disposé de ce degré suprême,
Il en connois le poids ; & le tenir
de luy
Est un honneur plus grand que la Di-
gnité mesme.

SSSSSS22S2SS222SS2
DU PHENIX.

A MONSIEUR***.

CE que l'on nous conte du
Phenix est. ce une verité ou
une fable ? Cét admirable Oyseau
se trouve-t'il dans le Monde ?

Est-ce une production de la Nature ou une invention de l'Esprit humain ? Voilà la question que vous me faites , M. & sur laquelle vous voulez que je vous écrive mes sentimens. Il est juste de vous satisfaire , & de contenter vostre desir ; & peut estre que cette recherche ne sera pas moins agreable , qu'elle est curieuse.

L'Esprit de l'homme est extrêmement fecond ; il passe les bornes de la Nature ; & quand elle ne luy fournit pas tout ce qu'il cherche , & dequoy remplir toutes ses idées, il se forme des Estres tels que bon luy semble. Il se fait des Isles fortunées , des Rivières de lait , des Montagnes d'azur , des Arbres qui portent des Pommes d'or. Il ne faut donc
pas

pas trouver étrange qu'il se soit formé un Phenix.

Si ce n'estoit un fiction , ou seroit logé ce Fils du Soleil , qui n'est à ce que l'on dit gueres moins beau que son Pere ? Seroit-il possible que la Nature qui étale les beautez avec tant de pompe , & qui prend si grand plaisir à en faire des Spectacles , se fust allé cacher dans les Forests d'Arabies ; qu'elle l'eust relgué parmy les Bestes sauvages , & dérobé aux yeux des Creatures intelligentes , qui sont seules capables de connoître , & d'admirer ce Chef d'œuvre ?

Si Dieu avoit créé un Phenix , où se seroit-il retiré pendant le Déluge ? Comment se seroit-il sauvé de cette Inondation ge-

Q. d'Octobre. 1685. G

nerale ; Car il est constant que dans l'Arche il n'y avoit point d'Animal qui n'eust son pareil , & que Noé prit seulement le mâle & la femelle de ceux qui se multiplient par la voye ordinaire de la generation.

Aussi peut-on dire , qu'il n'y a point d'autre voye pour la conservation de chaque espece ; Que c'est un ordre établi dans la Nature , & une Loy sans exception ; Qu'il est impossible qu'un Animal se reproduise en se détruisant ; & ainsi vous allez sans doute conclure que ce Phenix n'est qu'un Phantôme , & sa renaissance qu'une Chimere.

Neanmoins , Monsieur , ne décidez pas si viste , suspendez un peu vostre jugement ; ces Ar-

gumens ne sont pas invincibles, ny ces raisons sans réponse.

Il est vray que nostre Ame, qui a je ne sçay quoy de Divin, s'éleve souvent au dessus de la Nature; que ne s'arrestant pas aux Estres créez, elle va jusqu'aux Estres possibles, & qu'elle se figure une infinité de choses qui ne sont point en effet. Mais vous m'avouerez aussi qu'elle sçait bien discerner la réalité d'avec la feinte, les choses qui sont actuellement d'avec celles qui n'existent que dans sa pensée, un Oyseau veritable d'avec un Oyseau imaginaire.

D'ailleurs il ne faut pas s'étonner que l'on ne voye que rarement cét Oyseau. On ne voit pas tous les jours des Prodiges &

G ij

des Miracles ; & puis que la Nature ne l'a pas fait invulnérable , & immortel , il ne luy restoit pour le conserver , que de le mettre comme elle a fait en des Forests écartées , où il fust à couvert des embuches , & de la violence des hommes.

Que s'il n'estoit pas dans l'Arche avec les autres Animaux pendant le Déluge , Dieu a t'il manqué de moyens particuliers pour le conserver ? N'a t'il pas pû le faire nager sur les Eaux , le tenir balancé sur ses plumes au milieu de l'air , l'envelopper d'un nuage , & le nourrir de rosée ?

Je tombe d'accord que la voye de la generation a esté établie dans la Nature pour la conservation des Especes , qui ont pu-

sieurs individus : mais cela ne conclud rien à l'égard du Phenix, qui est unique en son espece ; & il n'est pas plus difficile à Dieu de faire sortir un nouveau Phenix de ses cendres , qu'une nouvelle Plante de la corruption de sa graine.

Vous voyez donc , Monsieur, qu'on ne sçauroit trouver de bonnes raisons pour combattre l'existence du Phenix. La Nature est feconde , & ingénieuse en ses productions. Elle a fait une infinité de choses pour nostre service ; mais elle en a fait quelqu'une pour nostre admiration. Qui ne sçait maintenant qu'il y a des Isles flottantes , des Animaux qui vivent dans cet Element qui consume tout ; des Fontaines qui allument

G iij

des Flambeaux ; des Plantes dont les Fleurs ne s'épanouissent que la nuit ? Il ne faut donc pas refuser nostre creance à ce qui est éloigné de nostre veüe , lorsque nous sommes assurez de la verité par le témoignage de grands Auteurs.

Lucrece , Enripide , Lactance , Virgile , Ovide , Martial & Claudian parlent du Phenix , & assurent qu'il est en nature. Si vous voulez des Historiens , & que les Poëtes vous soient suspects ; Elian , Pline , & Tacite en font mention dans leurs Livres.

Les Modernes confirment le témoignage des Anciens , comme vous pouvez voir dans Cardan , & dans Scaliger. Si vous n'estes pas encore persuadé , voi-

cy des Autheurs plus confiderables ; Tertullien , Saint Ambroife , Saint Auguftin , Saint Cyrille , Saint Epiphane , & plufieurs autres Peres & Docteurs de l'Eglife fe fervent de la renovation du Phenix pour prouver la Refurrection des Corps. Mais entendez de la bouche d'un grand Prince de l'Arabie mefme , un témoignage plus fort que tous les precedens ; *Je mourray dans mon nid (dit Job) & je multiplieray mes jours comme le Phenix.*

Après vous avoir prouvé qu'il y a un Phenix par cette foule honorable de témoins , vous voudriez peut-estre , Monsieur , que je vous en fiffe la peinture. Il faut vous contenter en toutes manieres , & faire de la plume un pin.

G iij.

ceau. Le Phenix est d'une plus riche taille que tous les autres Oyseaux , & a la Teste couronnée d'un Diadême de plumes luisantes pour marque de sa Royauté. Celles dont sa gorge est couverte representent un Collier de fin or , meslé de petites plumes blanches , qui en sortent comme autant de rayons , & font assez voir la gloire de son origine , & qu'il est l'Enfant du Soleil. Son Corps & sa Queuë sont d'un bleu celeste semé de Saphirs , & ses Aisles luy font comme un manteau de pourpre relevé de diverses pierreries , si bien qu'a chaque pas qu'il fait , il ravit les yeux par un changement de couleur , comme par un changement de Theatre. Enfin il surpasse tous

les Rois de la Terre par la magnificence de ses habits : mais ces ornemens luy sont propres & naturels ; & pour se parer il n'a point eu besoin de chercher au loin des Etoffes precieuses , ny de fouiller le Tage , ny le Pactole.

Cependant le temps qui ruine tous les plus beaux Ouvrages de la Nature , ne pardonne pas à celuy cy Quoy qu'il soit mille ans à l'admirer , avant que de le détruire , il faut que le Phenix obeïsse à cette Loy generale qui ne reçoit point de dispense , & qu'il meure aussi-bien que les autres Rois. Ainsi pressé par son destin , quand il sent la lumiere de ses yeux languissante , la vigueur de ses membres diminuée ,

la legereté de ses aîlles apesantie,
& que toutes ses beaurez sont
effacées par la vieillesse , il ra-
masse sous un Palmier quantité
de ces bois odoriferans dont
l'Arabie heureuse est toute plei-
ne , & battant des aîlles à l'oppo-
site du Soleil , il allume luy-mes-
me son Bucher , & fait à ce bel
Astre un Sacrifice dont il est & le
Prestre , & la Victime.

Mais voicy bien une autre mer-
veille , & un plus grand sujet d'é-
tonnement. Lorsqu'il semble que
le Phenix soit consumé pour ja-
mais , & que ce Roy des Oyseaux
ne soit plus que de la cendre ,
l'on apperçoit quelque chose au
milieu de ces charbons parfumez
qui commence à se mouvoir , à
prendre la forme d'un Oyseau ,

& à se couvrir peu à peu de plumes. En un mot il en sort un nouveau Phenix. La mort est seconde pour luy. Son Tombeau se change en Berceau ; & le feu de Destructeur impitoiable , devenu dépositaire fidelle , rend exactement ce qui luy avoit esté confié par la Nature.

Ce qui accroist le miracle , est que durant ce temps là les vents n'osent souffler , de peur de disperser ses cendres ; les autres Oyseaux n'en approchent point , de crainte que quelque bec gourmand n'engloutisse ce germe précieux ; tout aux environs est dans le respect & dans le silence , pour ne pas troubler ce Mystere ; & depuis que ce jeune Oyseau est hors de son nid il ne court aucun pe-

ril ; les flèches ny le plomb des Chasseurs ne l'atteignent point ; il ne tombe jamais dans leurs filets. C'est pourquoy Pline & Tacite ne croient pas que cét Oyseau étranger qui fut exposé dans le Marché de Rome sous l'Empire de Clodius, fust un véritable Phenix, & que la Nature eust ainsi laissé périr son plus bel Ouvrage.

Aussi le Phenix n'est point ingrat de toutes les faveurs qu'il reçoit. Il ne déploie pas plutôt les Aisles , qu'il va rendre ses hommages à la Divinité qui le protege , & qui luy a donné la victoire sur la mort. Ce Monarque des Oyseaux portant son Sepulchre parfumé , s'élève dans l'air , accompagné d'un nombre

infiny de ses Sujets qui honorent son Triomphe , & tirant droit en Egypte , il s'en va le poser comme un Trophée dans le Temple du Soleil en la Ville d'Helio-
polis. Durant ce voyage la paix est universelle entre les Oyseaux; Ceux qui semblent estre nez pour faire la guerre aux autres, n'exercent point leur ferocité naturelle; les Astres n'ont que de benignes influences; il ne se fait point d'orage en l'air, ny de tempestes sur la Mer; la Terre se pare de Fleurs, & donne des fruits en abondance. On dit que cette merveille a esté veüe en Egypte sous les Regnes de Sesoistre, d'Amasis, & de Ptolomée; & que l'on consideroit ces années là comme le retour du Siecle d'or.

Aptés tout, Monsieur, la France n'a point sujet de porter envie à l'Egypte ny à l'Arabie heureuse, puisqu'elle a maintenant son Phenix. Il n'est pas besoin de vous désigner plus particulièrement le Roy. Ses belles qualitez le relevent tellement au dessus des autres Rois, qu'il semble estre unique en son Espece. Car quel autre que luy peut forcer en si peu de jours des Villes capables de ruiner des Armées; faire de la Conqueste d'une Province le divertissement d'un Carnaval; & après avoir fait voir qu'il peut Conquerir un Monde par sa valeur, montrer qu'il est assez moderé pour s'arrester au milieu de ses Victoires ? Quelque part que vole le Phenix, il compose

les differens de tous les autres
Oyseaux : Et n'est-il pas vray
que tous les autres Souverains
suivent les mouvemens de nostre
Monarque , & deviennent paci-
fiques à son exemple ? Toute l'Eu-
rope s'estoit ébranlée à ses pre-
mieres démarches ; & toute l'Eu-
rope s'est calmée au mesme in-
stant qu'il a fait la paix. Enfin
c'est de luy qu'on peut dire , qu'il
a vaincu la Victoire mesme ; puis-
qu'il n'a pas voulu se servir des
avantages qu'elle luy donnoit ,
& qu'il a mieux aimé regner
sur les autres Nations par l'éclat
de ses Vertus , que par la force
de ses Armes.

Si l'on peut aimer sans estre jaloux.

R O N D E A U.

Sans jalousie & sans tourment
 L'on n'aime pas parfaitement.
 Dis-moy, verrois-tu bien, Philène,
 Tircis aux pieds de Celimène,
 Sans un jaloux emportement ?


 Alors qu'un rival est charmant,
 Nous le voyons malaisément,
 Rendre visite à nostre Reine,
 Sans jalousie.


 Quelqu'un va dire en ce moment :
 Vous ignorez apparemment
 Qu'un jaloux est digne de haine ?
 Mais je luy répondray sans peine :
 Il est vray, mais est-on Amant
 Sans jalousie ?

C. F. LOURDET,
 du quartier de la Place Maubert.

Si l'on peut mourir d'amour.

Aimer & n'estre pas aimé
De l'objet qui nous tient charmé,
Jadis nous mettoit à la gehenne.
L'un & l'autre Sexe aujourd'huy
Sur le moindre sujet rompt la plus belle
chaîne
Sans en sentir le moindre ennuy.
Non, certes, ce n'est plus la mode
D'aller chez les defunts pour avoir trop
d'amour,
Et la maxime est incommode
D'aimer à present plus d'un jour.
Que deux Amans, d'une pudique flame
S'aiment, sans partager leur ame ;
Cela pourra se rencontrer,
Mais difficilement pourroit-on le montrer.
Que cela soit ! ils goûtent avec joye
Tous les plaisirs que l'amour peut souff-
frir,
Mais il ne faut pas que l'on croye
Qu'ils en puissent mourir.

L. d'Octobre 1685.

H

Que l'on n'appelle point cecy Rodomontade :

Philis , dont je fais tant de cas,
S'éloigne , & je me vois privé de ses
appas.

Je l'aime , j'en seray malade ,
Mais je n'en mouray pas.

Le mesme.

Lequel de deux Amans aime le plus , celui qui souhaite la petite verole à sa Maistresse , pour luy faire voir que la laidèur seroit incapable de le faire changer ; ou celui qui aime mieux qu'elle doute de son amour , que de luy voir arriver une pareille disgrâce.

Souhaiter qu'un malheur accable ta
Cloris ,

Qui ternisse son teint & grave son vi-
sage ;

Afin de luy prouver que la Rose & le
Lys ,

Les amours & les ris
 Qui d'ordinaire accompagnent son âge,
 Ne t'empescheroient pas, Daphnis, d'es-
 stre volage,
 Et qu'une future laidetur
 Ne luy ravira point ton cœur ;
 Le but est assez bon, mais l'épreuve est
 mauvaise ;
 Cher amy, c'est aimer ensemble & n'ai-
 mer pas.
 Cloris ayant perdu presque tous ses apa-
 pas,
 Qu'encore elle te plaise,
 C'est estre amant ;
 Mais voir souffrir ce que l'on aime
 Un seul moment,
 Sans en ressentir du tourment,
 Cela n'est plus amour, c'est la cruauté
 mesme.
 Pour moy, si de mes feux Philis vou-
 loit douter,
 Je la laisserois dans le doute ;
 Et j'aime bien mieux qu'il me coûte
 Quelques soupirs, que jamais souhaiter
 H. ij

*Que la Belle , pour me connêtre ,
 Ait quelque mal que ce puisse estre :
 Le mesme.*

*Voicy les Explications qui m'ont
 esté envoyées en Vers , sur les deux
 Enigmes du mois de Septembre, dont
 les mots estoient Une Feuille de Pa-
 pier , & une Rame de Papier.*

I.

LA Feuille de Papier , comme on
 voit tous les jours ,
 A cent sortes de gens est d'un tres-grand
 secours ;
 Pour garder un secret elle est mesme d'u-
 sage ,
 La mettant sur un pied de diminution ;
 Mais ne comptez pas trop sur sa discre-
 tion ,
 Car elle peut trahir si l'on ne se ménage.

L. BOUCHET,
 ancien Curé de Nogent le Roy.

II.

Quelle est donc cette Dame avec ces
avantages,
Avec ce train pompeux, avecque ces cent
Pages,
Dont l'égale beauté ne se peut copier,
Son mérite éclatant fait parmy nous fi-
gure,
L'on entrevoit par fois son nom dans le
Mercur, e,
Cependant ce n'est rien qu'une Main de
Papier.

Le même.

III.

Les deux Enigmes du Mercur e
Me donnent de la tablature.
On me prendroit pour un Magot,
Je fais cent postures de Singe,
Je rêve, je ronge mon linge,
Et je ne puis en deviner le mot.
Dans mon esprit chaque mot je re-
cueille,

94. *Extraordinaire*

*J'écris tout ce qui peut me le notifier ;
Et j'ay déjà gasté plus d'une Feuille . . .
Bon, que dis-je, une Feuille? une Main de
Papier.*

Une Main de Papier ! Ah ! ah ! par aventure ,

*Il le faut confesser ,
J'ay deviné, sans y penser ,
Les deux Enigmes du Mercure.*

DE SOUVERAS,

IV.

*C**Hacun a son talent icy-bas dans le
monde ;*

*L'un exprime par quatre mots
Ce qu'un autre ne fait qu'avec de longs
propos ,*

*Comme s'il circuloit cette machine ronde,
N'aimant que la prolixité ,*

*Pour parvenir au but qu'il avoit médité.
Telles sont les humours de deux Nymphes
galantes ,*

*Qui nous font present en ce mois ,
De deux Enigmes tres-charmantes.*

Et dont le Dieu galant a voulu faire
choix.

L'admirable Clione écrivant la première,
Elle met son discours entier
Sur une Feuille de Papier,
Ce que n'a pas fait la dernière,
En traitant la même matière ;
Car elle en a mis une Main
Avant que d'achever d'écrire ;
Cela sera connu de tout le genre humain
Ou du moins de tous ceux qui se plai-
sent à lire.

SYLVIE du Havre.

V.

Mercure d'un air cavalier
Nous fait présenter du Papier,
Dans la belle saison d'Automne ;
Qu'il en garde s'il veut & la Feuille,
& la Main ;
Un chacun de nous la redonne,
Plûtôt en ce jour que demain.
Qu'il cherche si dans sa boutique

*Il y pourra trouver quelque friand mor-
cean*

*Qui se ressent un peu de la liqueur bachis-
que,*

*Ah! pour lors ce present nouveau
Nous paroitra plus agreable;
Car enfin, tout ce qui n'est pas
Propre pour estre mis sur table,
Ne sçauroit nous causer qu'un penible
embarras.*

*La petite Assemblée A.
du Havre.*

VI.

*D*E vos Enigmes, sans effort,
I'ay pénétré le mystere d'abord,
Et j'aurois mis en Vers le mot de la pre-
miere,

Sur une Feuille de Papier.

*Mais, pour en pouvoir faire autant de la
derniere,*

*Il m'auroit falu, sans quartier,
En employer du moins une Main toute
entiere.*

Le petit Colin de Peshiviers.

VII.

VII.

Ouy, je le soutiendray, ces Enigmes
de chien
Ne sont qu'un embarras où l'on ne com-
prend rien,
S'écria certain fat, lassé de les relire.
Le folastre Colin, qui les lent à son tour,
Luy dit, en se pasmant de rire,
Et moy, je les soutiens plus claires que le
jour,
Ton foible esprit torp tost se rebutte &
s'irrite.
L'une nous fait entendre, en termes fort
exprés,
Qu'en une Feuille tres-petite,
Qui parloit de ton merite,
Laisseroit du blanc de relais.
L'autre que de tes faits de sot & de benest,
On pourroit remplir fort à l'aise,
Une Main de Papier à Thèse.
Le mesine.

Q. d'Octobre 1685.

I

VIII.

Mercure prend le titre à bon droit de
galant,

Il l'est, & mesme en sçait inspirer le
talent,

Les dispositions, l'adresse & la maniere,
Nous le reconnoissons surplus d'une ma-
tiere.

Mais il est liberal ce mois,

Car il nous fournit à la fois

La Feuille de Papier, & la Main toute
entiere.

La plus aimable Brunette du petit
Colin de Pithyviens.

IX.

Mercure est fort sçavant en l'art de
tromperie,

Son Maistre Iupiter s'en est fort bien
trouvé,

Ce qu'il fait en est approuvé;

S'il est ailé par tout, c'est pour la volerie.

Extraordinaire



Il s'est rendu de tous mestiers.

*Est-il lieu si fermé que sa main ne cro-
chette?*

On voit que par tout il furete,

Le Voleur a pris mes Papiers,

*Qui m'ont toujours esté de grande con-
sequence ;*

*Pourquoy me dira-t-on? Est-ce pour les
changer*

*Comme il l'entend fort bien, ou pour les
corriger?*

*N'importe à quel dessein, cependant par
Sentence*

Je me vois condamné de les représenter,

*Ou manque de ce faire on me va mal-
traiter,*

Il m'avoit promis de les rendre,

Quand indûment il les vint prendre,

S'il ne m'eust trompé bien des fois,

Je les esperois dans ce mois,

Mais il me desole & me tue,

Quand seulement il restitue,

*Quoy! du Papier tout blanc, une Feuille,
une Main,*

*N'est-ce pas me jouer une fourbe grossiere?
De tout temps on l'a veu suivre son mes-
me train ,
Il a beau se couvrir , l'on sçait trop sa
maniere.*

*GYGES du Havre.
X.*

D*Eux Auteurs voulant à l'envy
Loüer du Roy le Regne & la Puissance,
Les Actions & la Magnificence ,
Le dernier jour se firent un deffy ;
L'un dit d'abord , ç'a viste , qu'on m'ap-
porte*

*Vne Feuille de grand Papier.
L'autre à l'instant qu'un mesme zele em-
porte ,*

*Dit , il m'en faut un gros cahier,
Et j'ay dequoy le remplir tout entier
D'éloges de plus d'une sorte. »
J'arrivay pendant leurs débats ,
Et leur dis , mes amis , si vous me vou-
lez croire
Vous ne vous ferez point là-dessus d'em-
baras.*

*Si la Main de Papier mesme ne suffit pas
Pour ébaucher du Roy le merite & la
gloire,*

*La Feuille & le Cahier ne suffiront ja-
mais*

Pour contenir le moindre de ses faits.

*Le Rival du petit Colin
de Pithiviers.*

XI.

C*Es jours passez un Orateur
Que l'on avoit choisi pour la plus belle
langue,*

*Voulant au Roy faire Harangue,
Ne put dire un seul mot, tant il avoit
de peur;*

*Il demeura comme une souche,
A peine il pût ouvrir la bouche.*

*La grande Majesté du Roy
Luy pouvoit donner de l'effroy;
Il estoit pourtant habile homme,
On l'assure, sans qu'on le nomme.
Cependant dès le lendemain*

I iij

*Vn Colporteur assez matin ,
De ces gens que l'on voit ne chercher
que l'utile ,
Va criant dans toute la Ville ,
La Harangue d'un tel faite à Sa
Majesté.*

*Comme on la croyoit fort bien faite ,
Chacun en veut avoir par curiosité ,
Tout le monde y court & l'achete ,
On croyoit que l'Autheur pour se faire
estimer ,
Pour reparation l'avoit fait imprimer.
Tous disent, bien surpris, de voir la trom-
perie ,
Ce n'est que Papier blanc, on n'y voit rien
d'écrit ,
Aussi dit celuy qui le crie ,
Le Harangueur n'a-t-il rien dit.*

Hermophile d'Antifer.

XII.

*M*ercure avec adresse a commencé
l'Automne ,
La Feuille de Papier , & la Main qu'il
nous donne.

*Nous peuvent garantir des rigueurs de
l'Hyver.*

*Personne ne prévoit ses manieres subtiles;
Les Enigmes du mois estant d'un Pa-
pier clair,*

*Pour faire des Chassis en tous lieux sont
utiles.*

Avice de Caën

XIII.

P*ourrions-nous dans ce mois observer
le silence,*

Sans passer pour des negligens,

Après tous les soins obligens

Que le divin Courier a mis en évidence?

*Non, sans doute, on auroit à dos tout
l'Univers,*

Si l'on ne formoit quelques Vers,

Sur l'explication de ses belles Enigmes :

Ses plaintes seroient legitimes.

On ne sçauroit me le nier,

*Puisque par deux Nymphes charman-
tes,*

I iiij

04 *Extraordinaire*

*Spirituelles & galantes,
Il nous fait donner du Papier,
L'une en offre une Feuille, & l'autre une
Main ample :
C'est déquoy s'exercer sur differens su-
jets ;
LOUIS nostre grand Roy , digne de plus
d'un Temple ,
Suffit pour nous fournir mille doctes pro-
jets ,
Soit en faisant paſſir le Croiſſant de
l'Afrique ;
Soit en mettant l'Hydre François
Dans les derniers abois ;
On pour avoir rendu l'Europe pacifique,
Enfin par tous les beaux endroits
De ſon Ame heroïque.
Ainſi donc , que chacun plein d'une no-
ble ardeur
Se diſpoſe de bonne grace
A demander les talens du Parnaffe,
Pour louer comme il faut cet aimable
Vainqueur.*

Alcidor du Havre.

XIV.

L'On a toujours dit du Mercure
Qu'il sçavoit galamment faire un certain
trafic,
En cachette, ou bien en public,
Que c'estoit un Expert en fraude, en im-
posture,
Mais on n'avoit point encor dit
Qu'il estoit un Incendiaire.
Je le prouve par cet écrit,
Puis qu'ayant fait peu de lumière
Avec sa Feuille de Papier,
Qu'en ces jours il a présentée,
Et qu'on a bientoſt acceptée,
Il nous échauffe tant qu'on nous entend
crier
Au feu tout est perdu, tout est réduit en
cendre,
Si pas un ne nous veut défendre.
La petite Assemblée G.
du Havre.

XV.

Cette fourmilierè d' *Autheurs*,
 Que l'on va recherchant de *Boutique*
 en *Boutique*,
 Accable les esprits, nuit à la *Republique*;
 On voit que la plus part ne sont que des
Voleurs.

Quelques sujets qu'on leur propose,
 Ils disent tous la mesme chose;
 Ce qu'on y trouve de plus beau,
 Est en effet le moins nouveau;
 Par tout dans leurs *Ecrits* ce n'est que
volerie;
 Si ceux qui ne sont pas mesme du der-
 nier rang,
 Ostoient de leurs écrits toute la pillerie,
 Le Papier resteroit tout blanc.

La mesme.

XVI.

Comment ce mois ne pas écrire,
 Et recevoir tant de Papier!
 Quand pendant l'*Hyver* tout entier

*Tout le monde devroit en rire ,
Je n'attendray pas à demain ,
Car j'en ay la Feuille & la Main.*

Mademoiselle Launay Buret.

XVII.

L*A jeune Iris pour qui mon cœur est
tout de flamme ,*

Me commanda dernièrement

Absolument

De luy faire son Anagramme.

J'estois chez elle alors, & je m'en défendis.

Mais en vain, car la jeune Iris

Me jura sur son ame

Qu'elle le pretendoit. Mais, luy dis-je.

Madame,

Si j'estois dans mon cabinet

A prendre tout le temps que desire l'effet

De quelques Lettres assemblées,

Après avoir esté cinquante fois broüillées,

Remises en estat, & puis encor mêlées,

Je pourrois ajuster ce que vous demandez.

Mais encor un coup, je vous prie,

*Veuillez en dispenser mon trop foible gé-
nie !*

*Non, je le veux, Puis que vous cõmandez,
Il faut vous obeir, & l'amour m'y convie.*

*Oyant ces mots , joyeuse elle ne fait qu'un
sant Du bas en haut ,*

*Pour m'apporter l'Ecritoire & la Plume ;
Et puis d'un vieux Volume*

*Qu'elle tient dans ses mains , elle arrache
un Cahier.*

*Tenez , voilà , dit-elle , du papier ;
Iris, vous vous moquez, je ne veux point
écrire*

Vostre beau nom

Sur un broüillon ,

Qu'au hazard pour rien l'on déchire.

Et permettez-moy de vous dire

Que pour cet Ouvrage galant ,

Une Feuille de Papier blanc

Ne pourroit dignement suffire.

Au lieu d'une Feuille , soudain

Elle m'en apporte une Main.

*C. F. LOURDET,
du quartier de la Place Maubert*

XVIII.

M*ercure, peu s'en est fallu
Que pour expliquer vostre E-
nigme*

*Dans un sens mesme legitime,
De moy vous n'avez rien recu*

Q*ue du Papier tout blanc ; c'eust esté sans
merveille*

*Vous rendre assez-bien la pareille,
La belle Nouriture du Havre.*

XIX.

Q*ue ne suis-je Ecrivain d'une aussi-
bonne plume*

Q*ue j'ay de bon Papier ! à la gloire du
Roy , .*

*Qui sçait par tout donner la Loy,
Volontiers je ferois Volume sur Volume.
Que si pour dignement faire un Recit
entier*

D*e toutes ses Grandeurs (dessein fort
temeraire)*

110 *Extraordinaire*

Le Papier me manquoit, ma foy, je voudrois faire

*Changer tout mon linge en Papier ;
Mais des gens comme moy ne font pas
son Histoire,*

Les plus capables sont éblouis de sa gloire.

La mesme.

2 S222222 2S222 22222S

ENTIERE EXPOSITION
*d'une seconde Langue
Universelle.*

A Fau-Cleranton le 20. de Novembre 1685.

C'Est une chose assez surprenante, Monsieur, que de tant de personnes éclairées, subtiles & sçavantes qui lisent vòs agreables Livres, aucune ne se

mit sur les rangs , pour déclarer que les Chiffres Arabiques ou Indiens estoient les vrayes Caracteres de l'Ecriture Universelle, après que j'en eus proposé la demande par forme d'Enigme dans vostre quatorzième Extraordinaire. Mais il est plus étonnant encore que tous ces habiles Curieux , mon cher Compatriote & moy , ne sceussions pas que divers Auteurs avoient trouvé & publié ce grand Secret , plusieurs années avant qu'il m'entraît dans l'esprit. Je vous ay dit comme j'avois esté excité à sa recherche par la lecture de la Science universelle de Sorel : & comme un peu de reflexion m'avoit fait parvenir à sa découverte. Sorel imprima en 1640. & il a peut-estre

esté le premier qui a donné lieu d'y penser , aux autres aussi bien qu'a moy ; ce qui est d'autant plus plausible , que ce n'est que depuis ce temps là qu'ils ont proposé les moyens d'y réussir. Quoy qu'il en soit , voicy ce que deux de mes bons amis Parisiens , personnes de bel esprit & de grande capacité, ont pris la peine de m'écrire depuis quelques jours ; & j'ay trop de franchise pour ne vous en point faire part , bien que j'y trouve une grande diminution à la joye que me donnoit la creance que j'avois d'estre le premier Inventeur de ce que je me vois contraint d'attribuer à d'autres. M^r l'Abbé Br... l'un de ces Amis , me mande qu'on luy a fait voir un Livre appelé , *Te-*

ethnitata curiosa, sive mirabilia artis,
imprimé en 1664. ou l'Auteur
qui est un Jesuite nommé *Schott*,
dit dans la partie de son Ouvra-
ge intitulée *Mirabilia Graphica*,
qu'il ne sçait personne aux sie-
cles passez qui ait donné des me-
thodes d'Escriture Universelle ;
mais qu'en celuy-cy quelques-
uns l'ont entrepris & y ont réüssi ;
que de ceux qui sont venus à sa
connoissance , il y en a deux de
son ordre , sçavoir un Espagnol
qu'il ne nomme point, ou qu'il
nomme *Muto* ou *le Muet* ; & un
Allemand qui est *le Pere Athana-
se Kircher* ; & de plus un Medec-
in de Spire, appelé *Jean Joachin
Becher* ; que l'Espagnol étalla sa
methode à Rome en 1653. dans
une feüille volante sous le Titre

Q. d'Octobre 1685.

K

Extraordinaire

d' *Arithmeticus nomen elator mundi omnes nationes ad linguarum & sermonis unitatem invitans* ; que le Medecin de Spire fit imprimer la sienne à Francfort en 1661. dans un Livre intitulé *Clavis convenientie linguarum , seu character pro notitia linguarum Universalis* ; Et que le Pere Kircher donna son Ouvrage à Rome en 1663. sous le Titre de *Poligraphia nova & Universalis , ex combinatoria arte detecta*. Monsieur Br. m'apprend ensuite que Schott rapporte dans son Livre , des Extraits de la premiere & de la seconde de ces Methodes ; & qu'il trouve avec raison que celle du Pere Espagnol est trop difficile à pratiquer pour avoir du cours , à moins qu'elle ne soit rectifiée ; mais qu'il

ne fait pas le mesme jugement de celle du Medecin de Spire, & avec justice ; & qu'il ne dit rien de celle du Pere Kircher, ne l'ayant pas encore veüe. A quoy M^r Br. ajoute obligeamment qu'il a creu me devoir avertir de ces choses, afin que si j'en souhai-
te une plus grande connoissance, il s'en instruisse pour m'en faire part.

L'autre de mes Amis qui m'é-
crit est Monsieur No. Il me man-
de qu'il luy est tombé entre les
mains un Livre d'une seconde
édition imprimé à Francfort en
1680. sans nom d'Auteur, inti-
tulé *Historia orbis terrarum Geo-*
graphica & Civilis, in qua de va-
riis hujus & superioris seculi nego-
tiis, dont il croit me faire plai-

K. ij

de s'entretenir avec moy. Il me conte donc que cét Auteur inconnu témoigne que les plus curieux d'entre les Anglois ont cherché le secret de l'Ecriture Universelle avec grand soin & avec peu de succez ; qu'à Londres en 1661. il y parut un Traité sur ce sujet sous le titre d'*Ars signorum*, seu *character Universalis*, & *lexicon Grammatico-Philosophicum Georgij d'Algarno* ; mais que cette methode tient trop du Pedant , pour estre receuë dans le monde ; qu'un nommé *François de Leduvik de Londres* produisit ensuite quelque chose de semblable ; mais que son Ouvrage a esté si fort negligé , que cela montre assez que l'Auteur n'est pas arrivé au but qu'il se proposoit ; &c.

que le Docte *Jean Vvilkins* a essayé aussi les forces de son admirable esprit sur cette matiere ; mais que son travail n'a pas eu l'approbation qu'il en attendoit. A quoy M^r No. ajoûte quelques douceurs pour moy , qu'il est inutile de vous rapporter.

Ces deux Amis me font entendre de la sorte , sans me le dire , que Salomon avoit raison d'avancer qu'il n'y a rien de nouveau sous le Soleil. Je m'étonnois bien aussi que personne n'eust pensé à donner aux chiffres un employ qui leur sied si bien. D'autres gens s'en sont donc avisez aussi bien que moy ; en voila assez de preuves. On ne peut pourtant nier , quoy que dise Salomon , que la disposition des choses ne soit pres-

que toujours nouvelle, bien que les choses ne le soient pas, à cause que cette disposition se peut donner d'un nombre infiny de façons, veu le nombre infiny de circonstances qui la forment. Reste donc à examiner qui de ces Auteurs ou de moy, à sceu attribuer aux Chiffres que nous prenons tous pour le fondement de l'Ecriture Uuiverselle, la disposition la plus propre à exprimer toutes choses avec distinction, avec clarté, avec facilité, sans équivoque, & sans aucun autre embarras; & qui par consequent a trouvé la methode la plus propre à estre receuë dans le Monde.

J'apprends encore de M^r Br. que le Pere Schott dit que ce sont deux avantages tout divins,

de parler une Langue & d'écrire un caractère qui puissent estre entendus de toutes les Nations , quoy que différentes en langues & en écritures ; que le premier talent n'a esté accordé qu'aux Apostres & à quelques hommes Apostoliques ; que personne jusqu'icy n'y est parvenu par les seules forces de la Nature, & qu'on n'en sçait point mesme qui ayent entrepris d'y parvenir, & sur le témoignage de cét Auteur , mon amy ajoute qu'il a bien de la joye que si je n'ay pas esté le premier à fonder l'Escriture Universelle sur les Chiffres, comme il l'avoit crû aussi-bien que moy , je le sois à produire la langue ; que la langue Universelle est encore plus admi-

rable que l'Ecriture, puisque l'Ecriture n'est pour ainsi dire que le truchement des muets & des morts , au lieu que la parole est l'instrument des vivans , & celuy dont Dieu & les Anges se sont servis pour s'expliquer à nos premiers Peres & aux plus grands des Patriarches & des Prophetes. Mais je n'ose plus me flater de l'invention d'aucune chose nouvelle. Ce qui estoit veritable dans le temps que Schott écrivoit , ne l'est peut-estre plus en ce temps-cy ; & je pourrois me tromper en le croyant , tant le siecle où nous sommes travaille & raffine sur tout , & surpasse en subtilité & en penetration , tous les siecles qui le precedent.

Quoy qu'il en soit , j'ay bien voulu,

voulu , Monsieur , vous avertir de ces choses , non seulement pour vous marquer ma franchise, mais encore pour vous rendre juge du differend dont je viens de parler. Il s'agit de voir Schott, Becher , Kircher , & les Anglois de l'Histoire Geographique; vous estes au Pays des Biblioteques publiques & particulieres, il vous est aisé de trouver ces Auteurs. Ayez donc la bonté, s'il vous plaist , de passer les yeux dessus à vostre loisir , & de prononcer ensuite ce que vous penserez de leurs methodes & de la mienne, puisque la comparaison est le seul avantage qui me reste. Quel que soit vostre jugement, assurez-vous que je m'y soumettray sans peine, parce que je le croiray juste.

2. d'Octobre 1685. L

M^r No. me parle encore d'un autre Livre imprimé à Paris en 1674. qui traite de *La Réunion des Langues, ou de l'Art de les apprendre toutes par une seule*. Il est du Pere Besnier Jesuite ; vous faites mention de ce Pere dans vostre Mercure d'Avril 1682. où vous dites qu'il est à Constantinople en Mission ; qu'il entend & parle plusieurs Langues étrangères, & qu'il s'applique depuis un an, à l'entiere connoissance de l'Armenien vulgaire. Je ne doute point que cette derniere Langue ne soit fort utile à son dessein, puisque les premiers hommes d'après le Déluge habiterent en Armenie ; Et elle pourroit bien estre celle dont seroient dérivées toutes les autres ; mais ce dessein n'a aucun

rapport avec le mien. Le Pere Belnier cherche une Langue Universelle anciennement establie , puis dispersée & corrompuë , & j'en établis une toute nouvelle qui ne pourroit jamais recevoir d'alteration , à moins qu'on ne ruinaist l'Ecriture Numerale qui la fixe , & l'ordre de la Nature qui la fonde , comme il se verifie par les exemples que j'ay donnez du changement de mes Caracteres en mots , & par mon projet du Dictionnaire Universel. Quoy que je ne parle icy que d'une Langue , je ne laisse pas d'en entendre deux , & je n'en ay usé de la sorte que pour m'accommoder à la comparaison. Vous avez veu , Monsieur , dans ma derniere Lettre , la maniere aisée dont j'ex-

L ij

prime la première de ces Langues, il me reste à vous faire connoître celle dont j'exprime la seconde. La voicy en peu de mots.

Cette seconde Langue a son rapport à ma deuxième écriture, & cette écriture a, comme vous sçavez, une methode particuliere pour ses expressions, & differe principalement de la première, en ce qu'elle a bien moins de Chiffres primitifs, mais beaucoup plus d'auxiliaires, comme il se voit entre autres Caracteres, dans ceux qui expriment les parties invariables du discours; ou s'il y a plus de deux Chiffres, elle n'en employe jamais qu'un primitif, avec le reste d'auxiliaires; tout au contraire de la première

qui n'y fait jamais entrer qu'un auxiliaire avec le reste de primitifs, en ce qu'elle marque les cas de la déclinaison par son penultième chiffre auxiliaire, au lieu que la première y employe son dernier, en ce qu'elle réduit la conjugaison dans des bornes fort étroites, au lieu que la première luy en donne de fort étendues, & en ce qu'elle met presque tous ses accents d'augmentation sur ses auxiliaires, au lieu que la première les place presque tous sur ses primitifs; grandes diversitez dans ces Escritures, qui en font naistre de semblables dans les Langues qui en resultent.

Les Alphabets de la première sont neanmoins communs à celle-cy, & toutes ses regles luy con-

L iij

viennent, excepté la quatrième ; de même que tous ces avertissemens , excepté le sixième. La différente expression de leurs accens , est la seule cause de ces exceptions , comme vous le connoistrez dans la suite. Il seroit inutile de rapporter icy ces Alphabets , ny ces regles & ces avertissemens ou secondes regles ; vous les pouvez voir dans vostre dernier Extraordinaire , & il ne le seroit pas moins de m'étendre dans des exemples aisez à former : j'en vais donc choisir parmi les endroits les plus difficiles , & parmi ceux où il y a quelque chose à adjouër , afin d'avancer l'ouvrage avec ménagement , & ne pas abuser de vostre pénétration & de vostre patience.

1, 2, 3, 4, 5, & 6, qui signifient les six cas de l'article general, & dont l'enseigne se resolt en inferée de la sorte 1'o, 2'o, 3'o, 4'o &c. s'xpriment au singulier par *berk*, *ferk*, *derk*, *gerk* &c. suivant la troisiéme regle ; & au pluriel par *bers*, *fers*, *ders*, *gers*, surquoy il faut ajoûter à cette regle en faveur de cette Langue. cy, qu'Estant seul de Voyelle devant *RS*, est une nulle aussi-bien que devant *RK*.

7, 8, & 9, par où je marque, & par où je distingue les parties invariables du discours qui se resolvent en 7'o, 8'o, & 9'o ; Et qui signifient l'adverbe d'accord ; la conjonction &, & la proposition *en* ou *dans*, s'expriment de mesme

L iij

par *cerk, jerk, & verk*, & 71, 82, 93, qui se resolvent en 7'1, 8'2, & 9'3, & qui signifient *oùy, ny, chez*, s'expriment par *ça, ji, vay*. Mais si je veux changer en mots 711; 7201 &c. qui signifient *oùy, en verité, & belàs*, comme ils resolvent en cette seconde écriture differemment de la premiere, sçavoir en 7-11, & 7 ~ 201, ils s'expriment par *caa*, & *cira*; quant aux Proverbes & aux Lettres Alphabetiques, leurs Caracteres estant pareils dans mes deux écritures, & par consequent leurs expressions le devant estre aussi, je n'en rapporteray point d'exemples.

i'7, i'8, & i'9. qui signifient les trois genres du pronom adjectif *nostre* au nominatif singulier, s'expriment non pas par *be, beût, boy*;

mais par *bct*, *beût*, *boyt*, suivant la quatrième règle ; & au nominatif pluriel par *bes*, *beûs*, *boys*. sur quoy il faut pareillement ajouter à cette règle pour cette Langue cy, qu'*e*, *cû*, & *oy*, *estant* seuls de voyelles ou de diphthongues devant *S*, y sont auxiliaires, aussi bien que devant *T*. Néanmoins comme dans ma seconde écriture tout ce qui se décline, excepté l'article general, a deux nominatifs, le premier qui est simple, & le second que j'appelle aussi vocatif, & sur qui se forment les autres cas ; Je serois d'avis que dans l'expression des adjectifs, & principalement de ceux qui se terminent par les seules auxiliaires 7, 8, & 9. on se servist plutôt du second nominatif que du pre-

mier , parce qu'il me paroist avoir plus de grace ; j'ay marqué le premier nominatif du pronom *nostre* , voicy le second dans ses trois genres encore. 1-17 , 1-18 , & 1-19 , ce qui s'exprime par *bae* , *baeû* & *baoy* , au singulier ; & par *baes* , *baeûs* & *baoy*s au pluriel , & forme , ce me semble , des mots plus doux que les precedens , & qui tiennent plus de la Terminaison adjective.

10'4 qui signifie *Dieu* au premier nominatif , s'exprime par *benà* ; & 10 11 , qui le sign. au second , s'exprime par *benaa* , ou *benaza* , en inserant la nulle Z entre les auxiliaires pour l'agrément de la prononciation. 10 ; 4 & 10-11 qui signifient l'augmentatif *grand Dieu* aux deux nominatifs ,

s'expriment par *benefsta* & *benefstaa*, en inserant la subalterne *st* entre les primitives & les auxiliaires pour l'expression du point placé sur l'Enseigne, suivant le quatrième avertissement. Je ne rapporteray point d'exemples des degrés de diminution & de comparaison, il seroit superflu, puisqu'ils se marquent de même manière dans les deux Langues; mais si j'ay à exprimer 10 ~ 400 qui signifie dans ma seconde *Ecriture Divinité*, qualité. Comme *benorr* qui y répond, seroit trop difficile à prononcer, il faut absolument abandonner ce premier nominatif, & recourir au second qui se marque par 10 ~ 410, & qui s'exprime par *benoar* au singulier, & par *benoars* au pluriel, mots de

plus douce prononciation. On se servira du mesme moyen d'adoucillement à l'égard de tous les autres noms de qualité, parce qu'ils se terminent tous de la mesme maniere ; comme aussi pour l'expression de tous les autres caracteres qui ont deux Zeros inserez de suite parmy leurs auxiliaires, où qui n'en ayant qu'un, ne laisseroient pas d'estre de difficile accommodement avec les subalternes qui les precederoient.

Ce que cette seconde Langue a de plus particulier, c'est l'expression des signes, que son écriture employe à distinguer les personnes de ses verbes, les verbes impersonnels, & ses participes, ses gerondifs & ses supins. La premiere écriture se passe de ces si-

gues ; mais comme la Langue a de reste les subalternes *KK*, *LL*, *SS*, *TT*, *LK*, *LT*, & *TL*, qu'elle laisse sans employ, suivant la remarque que j'en ay faite dans la sixième de ses réflexions ; Je m'en fers icy heureusement pour exprimer ces signes, sans troubler la communauté de ces deux Langues. *LL* répond au point qui se met sur l'enseigne, pour donner à connoître la première personne des Verbes ; *SS* aux deux points de la seconde personne ; *TT*, aux trois points ou au renvoy de la troisième ; *KK* à la double enseigne du verbe impersonnel, & à celles des participes indeclinables, des gerondifs & des supins ; & *Lk*, *LS* & *LT*, au point qui se place sous l'enseigne pour mar-

quer les participes qu'on veut assujettir à toutes les variations de la déclinaisons. Mais voicy une nouvelle Regle , c'est qu'au lieu d'inserer l'expression de ces signes verbaux entre leurs primitives & leurs auxiliaires , comme j'inserer en cette Langue-cy & en l'autre , l'expression des signes qui marquent les dégrez d'augmentation , de diminution & de comparaison , je la transporte après leur seconde auxiliaire : & ce qui m'oblige d'en user de la sorte , c'est afin de diversifier davantage les mots de cette Langue , d'abreger ceux des verbes qui sont d'un usage bien plus frequent que ceux des dégrez dont je viens de faire mention , & de donner en mesme temps une nou-

velle grace à leur prononciation.

Ainsi 104-40 qui signifie *conserver*,
second verbe qui appartient à
Dieu, *créer* étant le premier; &
qui s'exprime par *bengor*, a pour
premiere personne singuliere du
present de son indicatif 104 ~ 411
qui signifie *je conserve*, & qui
s'exprime par *bengo alla*; pour se-
conde personne 104 ~ 411 qui sign.
Tu conserve, & qui s'exprime par
bengoassa; pour troisieme person-
ne 104 ~ 411 ou 104 ~ 411 qui signi-
fie *il conserve*, & qui s'exprime
par *bengo atta*; pour verbe imper-
sonnel 104 ~ 411 qui sign. *on con-*
serve, & qui s'exprime par *ben-*
goakka; pour premier participe
104 ~ 431 qui s'exprime par *ben-*
goaykka; pour premier gerondif
104 ~ 434 qui s'exprime par *ben-*

goaykko; pour premier supin 104 2
437 qui s'exprime par *bengoykke*,
& pour participes déclinales au
genre masculin, & au second
nominatif singulier 104 2 411

104 2 411 & 104 2 411 ou 104 2
411 qui s'expriment par *bengoalka*,
bengoalsa, & *bengoalta*, surquoy il
faut observer que si j'employe en
cét endroit le second nominatif,
c'est parce que le premier 104 2
401 qui se marque par *bengorika*,
est trop difficile à prononcer; il
en est de mesme des deux autres.

Il y a icy une seconde observation
à faire, c'est qu'on peut inferer
la nulle Z entre les auxiliaires du
verbe, aussi bien qu'entre celles
des autres parties du Discours,
suivant que la liaison & l'adou-
cissement des voyelles le deman-

dent, & dire par ex. *bengozalki*, *bengozalsa bengozalta* &c. au lieu de dire simplement *bengoalki*, *bengozalsa* &c. mais qu'on n'y peut employer la suppléante *tz*. Ce qui est visible, sans que j'en rapporte d'exemples. Il n'en est pas de mesme à l'égard des adjectifs verbaux ; parce que n'ayant pas, comme le verbe des subalternes, insérées, mais seulement quatre auxiliaires de suite, il y a place commode pour cette suppléante. Ainsi 104 ~ 4111 qui sign. le premier adjectif du verbe actif conserver au second nominatif, & qui s'exprime simplement par *bengozaaa* s'exprimera encore mieux par *bengozalza*, & se doit mesme exprimer de cette sorte.

Ce que cette seconde Langue:
Q. d'Octobre 1685. M

a encore de particulier , c'est l'expression de ses accents : ma premiere écriture n'en met sur les chiffres auxiliaires que pour marquer divers futurs à la maniere des Grecs , ou divers préterits si l'on veut , & place tous les autres sur les chiffres primitifs. Ma seconde écriture au contraire n'en met qu'un sur un chiffre primitif, pour marquer quelques verbes subalternes , & place tous les autres sur les chiffres auxiliaires. Ainsi voulant exprimer les verbes qui appartiennent au *Palfrenier*, comme *panser* , *étriller* , *bouchonner* , elle les marque de la sorte , 4647-10 , 4647-40 & 4647-70 ; & j'exprime cet accent par *K* , & ces caracteres par ces mots *gepgecekar* , *gepgecekor* , & *gepgeceker*.

Quant aux accents qu'elle place sur ses auxiliaires , ils ne luy servent pas à marquer des futurs differens , elle n'a que les ordinaires à la maniere Françoisse ; mais elle les y employe , pour en tirer l'augmentation des expressions qui ont du rapport entre elles , & qui peuvent monter à plus de trois mille d'une seule racine , dans de certaines especes d'estres, comme je l'ay expliqué ailleurs. Ces accents sont de trois sortes, j'exprime l'aigu par *T* , le grave par *S* , & le circonflexe par *L*. J'ay dit dans ma seconde écriture qu'il falloit placer chacun de ces accents , premierement sur le dernier chiffre auxiliaire , puis sur le penultième , & toujours en rétrogradant ; mais c'est une erreur , il est

M ij

mieux de les mettre d'abord sur le premier auxiliaire, puis sur le second, & toujours en suivant.

Ainsi voulant exprimer 46 ~ 4017 qui signifie Palefrenier, au second nominatif j'écris & je dis *geportae* ; & si l'accent estoit sur le deuxième ainsi 46 ~ 4017, je dirois *geportaé* ; si sur le troisième ainsi 46 ~ 4017 je dirois *geporaté* ; & si sur le dernier ainsi 46 ~ 4017 je dirois *geporaet* ; mais je ne suis pas d'avis qu'on mette des accens sur le dernier des auxiliaires, c'est assez d'en placer sur les trois premiers, pour avoir plus de deux mille expressions d'une mesme racine, nombre suffisant pour remplir les sections les plus abondantes des estres. Ainsi encore voulant exprimer 11 ~ 1011 qui si-

gnifie dans ma seconde écriture *bonam* dixième Province de la Chine, au second nominatif, j'écris *bebkiatraa*, ou *beukatraa* ou *beûkaira*, à l'égard de l'accent dont je marque les seconds verbes négatifs, & que je place sur leur premier chiffre auxiliaire, je me fais pour son expression de la subalterne *KS* ou *X*; mais comme tout ce qui se conjugue dans ma seconde écriture a deux expressions pour le temps présent de l'infinitif, de même que tout ce qui se décline en a deux pour le nominatif, l'une simple que j'exprime par deux chiffres auxiliaires, & l'autre que j'exprime par trois, & sur qui se forment les autres meufs; ce n'est qu'avec ce dernier que j'emploie cette su-

balterne , parce qu'elle ne compatiroit pas aisément avec le premier. Ainsi voulant exprimer 104.'60 , ou 104 ~ '610 qui signifie *redelaïsser* , au lieu d'écrire *bengouxr* qui répond au premier , & qui seroit de trop difficile prononciation , j'écris *bengouxar* qui répond au dernier , & qui est aisé à prononcer. Ainsi encore voulant exprimer 2.'60 ou 2 ~ 6'10 verbe numeral qui sign. *rededoubler* ; j'abandonne la premiere expression , & je me sers de la seconde qui est *fetsouxar*. Voila la maniere dont cette Langue exprime ses accents. Surquoy il faut remarquer en premier lieu , qu'elle employe trois expressions diverses pour les trois accents aigus que j'ay rapportez , non seulement pour varier da-

vantage la Langue que l'écriture , mais encore parce que leurs employs sont bien differens les uns des autres ; & en second lieu que cette maniere d'exprimer les accents , ne s'accorde pas avec celle dont la premiere Langue marque les siens , comme vous le pöuvez voir dans le fixième de ses avertissemens , d'oü il resulte encore que la quatriéme regle de cette premiere Langue ne convient pas à celle-cy. Cette regle porte que la voyelle é doit estre considérée comme une nulle , & les diphthongues eü & oy , comme des suppléantes , lors qu'estant seules, elles se rencontrent inserées dans un mot , après des primitives , & devant toutes sortes de subalternes excepté devant T , & devant LZ unis , ou se-

parez seulement par une auxiliaire.

Au lieu que l'exception est bien plus grande icy , cette voyelle & ces diptongues n'y devant pas estre considérées de la maniere que je viens de dire , non seulement devant *T* & devant *LZ* unis ou separez , mais encore devant *L* simple , devant *S, T, X* , ou *KS* , & devant *KK, LL, SS, TT, LK, LS* , & *LT* , parce qu'elles y font la fonction d'auxiliaires. Je ne dis rien de *TL* , d'autant que je n'ay pas trouvé place pour luy. Le reste des Regles & des Avertissements est égal pour les deux Langues , comme je l'ay avancé. Je n'ay plus qu'à vous rapporter un petit Thème de celle cy , comme j'ay fait de l'autre. Je me serviray pour cela des mesmes paroles du

Texte

Texte Sacré que j'y ay employées
& que voicy. Dans le commence-
ment Dieu créa le Ciel & la Terre.
Vous en avez les caractères nu-
meraux dans vostre vingt-troisié-
me Extraordinaire page 248. tels
sont les mots qui y répondent,
*verk, guay benmua, beno bengazat-
zu goay fenoa, jerk goay femoa.*

Il me semble, Monsieur, que
je n'ay rien à ajoûter à ces expli-
cations & à cet exemple pour la
parfaite intelligence de cette se-
conde Langue. Elle est fondée
sur son Ecriture Numérale, com-
me la première sur la sienne; &
ces Ecritures estant propres à
estre renduës Universelles; ces
Langues qui en resultent ont droit
de pretendre au mesme avantage.

Je n'ay plus qu'à verifïer ce que
d'Octobre. 1685. N

j'ay avancé des singularitez de ces grands secrets dans vostre quatorzième & vostre dixneuvième Extraordinaire ; mais vous voulez bien que j'en joigne l'éclaircissement à celuy de quelques endroits de mes Lettres, que les fautes d'impression ont rendu peu intelligibles ; & comme ces éclaircissemens ne pourroient estre ajoutés icy, sans tirer à trop de longueur, vous me permettrez encore de differer au quinzième d'Avril à vous donner l'entier accomplissement de mon Ouvrage, & de me dire toujours, Monsieur, Vostre tres-humble & tres-obeissant Serviteur

DE VIENNE PLANCY.



Sur la Soumission de Tripoli.

O D E.

MA Muse, qu'allez-vous faire?
Voulez-vous toujours chanter?
Vous êtes si téméraire
Qu'on ne peut vous arrêter.



Quoy! d'abord que le Parnasse
Célèbre LOUIS le Grand,
Vous vous faites faire place,
Cette audace me surprend.



En Allemagne, en Hollande,
Par tout où vont ses Exploits,
Qu'est-il besoin qu'on entende
Les accens de votre voix?



Vous sçavez que l'on publie,
Quand on part pour l'assiéger,

N ij

148 Extraordinaire

*Que Tripoli s'humilie ,
Et craint le destin d'Alger.*

*Et dans l'ardeur qui vous presse ,
A la gloire du Heros ,
Vne nouvelle allegresse
Fait enfler vos chalumeaux.*

*Pour ces Exploits heroïques
Il faudroit des tons plus doux ;
Si les vostres sont rustiques ,
Ma Muse , qu'y feriez-vous ?*

*Sur cette grande matiere
C'est assez que de vouloir ;
Si vostre voix est grossiere ,
Vostre cœur fait son devoir.*

*N'écontez que vostre zele ,
C'est luy seul qui vous absout ,
Il est ardent & fidelle ,
Et vous répondra de tout.*

Que chaque jour vostre veine

*F*asse des efforts nouveaux,
Courez à perte d'haleine
Sur les pas de mon Heros.



Sur la Terre ny sur l'Onde
Rien ne retarde son cours,
Vous irez par tout le Monde
Si vous le suivez toujours.

MAGNIN, Conseiller du Roy au
Presidial de Mafcon, de l'A-
cademie Royale d'Arles.



Sur le *Psalme* 136.

Comment chanterons - nous le
Cantique du Seigneur dans une
Terre estrangere ?

Pourquoy donc tant de fois, mes fideles
Amis,
Avec empressement me dire que je chante ?

N iiij

Que l'air d'un doux Luth m'est permis
Ou d'une voix douce & charmante?



Oüy, je sçay que le chant veut un esprit
reglé,

Une ame dégagée, un cœur qui se déploie,
Et non pas ainsi que je l'ay,
Car je ne goûte aucune joye.



Quoy! vous m'avertissez qu'il est bon de
chanter,

Plus l'esprit est chagrin, plus l'ame est
abattue,

Et qu'un Luth la doit exciter,
Pour chasser l'ennuy qui la tue.



De peur, me dites-vous, que l'excès des
douleurs

Ne l'accable à la fin d'une peine trop ru-
de;

Ou que pensant à ses malheurs,
Elle n'ait trop d'inquietude.



Le remede certain que vous me promet-
tez,

*Prend des exemples sçurs, comme on me
les explique :*

Et toutes ces autoritez

Marquent l'effet de la Musique.



*Vous m'alleguez sur tout, afin de l'ap-
puyer,*

*Qu'un Rameur fatigué de sa trop longue
peine,*

Chante pour se desennuyer,

En voguant sur l'humide plaine.



*Qu'un Pasteur qui s'ennuye, en menant
son Troupeau*

*De Vallon en Vallon, ou parmy les Cam-
pagnes,*

Fait retentir son chalumeau,

Dans les Bois, ou sur les Montagnes.



*Qu'afin de soulager sa peine & ses en-
nuis,*

*Souvent le Voyageur à quelque chant
s'adonne :*

Que le Soldat pendant les nuits,

N iij

En veillant des Chansons entonne.



*Non, non, pour leurs doux chants je ne
condamne pas,
Rameur, Soldat, Pasteur, ou celui qui
voyage;
Chacun d'eux y sent des appas,
Et dans sa peine se soulage.*



*Mais quant à mes ennuis, moy qui de-
puis long-temps
Ecoule une Maistresse, & gemir, & se
plaindre,
Parmy ses soupirs éclatans,
A chanter puis-je me contraindre?*



*A peine avec ma voix veux je donc com-
mencer
Quelque air melodieux, qu'en mon cœur
je rappelle,
Que l'accent que je vay pousser,
Me semble une chose nouvelle.*



*Comme au sortir d'un lieu rempli d'ob-
scurité,*

Je crains le vif éclat que le Soleil en-
voye,

De mesme en ma captivité,
Je crains & le chant & la joye.



Quand il me prend envie, ou que je
fais dessein

De pincer doucement les cordes de ma
Lyre,

Et que de ma tremblante main
Je suis le doux air qui m'inspire;



Que sur un Flageolet, ou sur un Cha-
lumeau,

Quelque aimable Chanson avec douceur
j'entonne,

Que ma voix pousse un Air nouveau,
Pour suivre mon Luth qui fredonne.



Helas ! autant de fois mes soupirs &
mes pleurs

Qui retiennent mes doigts, troublent
mon harmonie;

Ma voix qu'éteignent mes douleurs,

154 Extraordinaire
Cede à ma tristesse infinie.

¶
J'essaye encore un coup à faire mes efforts,
Pour pousser les accens d'une voix délicate,

Et joindre mes plus doux accords
Aux charmes du Luth que je flatte.

¶
Mais enfin j'apperçois, hélas! que c'est en vain

Que mon esprit s'efforce, & ma voix s'étudie;

Car mon Luth, ma voix, ou ma main,
N'excite aucune melodie.

¶
A négliger ainsi cet Art rare & charmant,

Ma voix en perd l'usage, & ma main
l'habitude,

Et si je l'aimois tendrement,
J'en fuis & le soin & l'étude.

¶
Quand mesme j'en aurois conservé dans le
cœur,

Le tendre passion que j'en avois conçue ;

Je ne vaincrois pas la rigueur
Du malheureux sort qui me tue.



Mais encor que je sçache avec facilité,
Accorder doucement & ma voix & ma
Lyre ;

Et que dans un air concerté
Ma langue fasse qu'on l'admire ;



Soit qu'aux doux tremblemens qui partent de mes doigts,

Les neuf Sœurs d'Apollon cedent enfin
la gloire ;

Que mon Flageolet, qu ma voix,
Sur Marsias ait la victoire :



Soit que dans l'Arcadie, autrefois Pan
vanté

Me quitte à la dispute & l'honneur &
la place ;

Que mon Luth soit plus écouté

Que celui du Chantre de Thrace.

Dois-je dans cet estat me plaindre & sou-
pirer ?

Dois-je appliquer aux Chants mon ame
toute entiere ?

Quand je ne puis assez pleurer,
Pour en avoir trop de matiere.

Helas ! dans mes soupirs, & mes maux si
divers,

Mon cœur incessamment gouste tant d'a-
mertume,

Que pour m'oster l'amour des airs,
Mes douleurs passent en coutume.

Mais quoy ! ne voit-on pas que les lieux,
les saisons,

Ne peuvent convenir aux airs que je ne-
glige ?

Et que tout s'oppose aux Chansons,
Dans la tristesse qui m'afflige ?

Voulez-vous qu'en ces lieux, malgré mes-
me mon sort,

*Et dans l'éloignement de ma terre si
chère,
Sur moy je fasse quelque effort,
Pour chanter à mon ordinaire?*



*Helas ! comment chanter dans ce bannis-
sement,
Qui redouble en mon cœur une peine
infinie?*

*Un si fâcheux éloignement
Ne convient pas à l'harmonie.*



*Quoy donc ! dans les horreurs de cet exil
fatal,*

*En ce triste séjour où toujours je soupire,
Si loin de mon Pays natal,
Le ferois retentir ma Lyre ?*



*Pardonnez ; car le sort qui me vient
affliger,*

*En me perçant le cœur d'une atteinte
imprévue,*

*M'ôte en ce Pays étranger,
L'amour que j'en avois conceüe.*

 Tout banny que je suis , & loin de
mon climat ,
Le desir de chanter nullement ne me
touche ,
Et l'horreur de mon triste estat
Me serre & le cœur & la bouche.

 Non ; ne m'en parlez plus ; lorsque
mes tristes yeux
Se fondent tout en eau , ne versent
que des larmes ;
Pourrois-je en ce sort ennuyeux
Sur ma Lyre trouver des charmes ?

 A voir toûjours l'objet d'où naissent mes
travaux ,
A sentir les ennuis dont mon ame est
pressée ;
Par mon Luth d'adoucir mes maux ,
Je ne puis avoir la pensée.

 Helas ! le souvenir de mes jours plus
heureux ,

Ne rappeler en l'esprit ma première
fortune,

Et mon exil trop rigoureux
A chaque moment m'importune.



S'il falloit qu'Amphion fust comme moy
contraint

De vivre dans ces lieux, il n'auroit
plus de gloire,

Et de mesme douleur atteint,
Il briseroit son Luth d'yvoire.



Par un regard Orphée, au retour des
Enfers,

En perdant sa Moitié, perdit sa melodie,
Et sa main oubliant ses airs,
Tout à coup devint engourdie.



Sa Harpe luy tomba si promptement des
doigts,

Qu'au vif ressentiment de ses douleurs
aiguës,

Les airs manquerent à sa voix,
Et ses cordes furent rompues.



Pourquoy donc aujourd'huy tant de fois
m'avertir,

Que je pousse ma voix, & je pince ma
Lyre?

Mon sort qui n'y peut consentir,
Vient seulement que je soupire.



Helas ! quand je me vois dans l'exil où
je suis,

Et que mon cher climat se presente à ma
veuë,

Je tombe en de si grands ennuis,
Que mon ame en est abattuë.

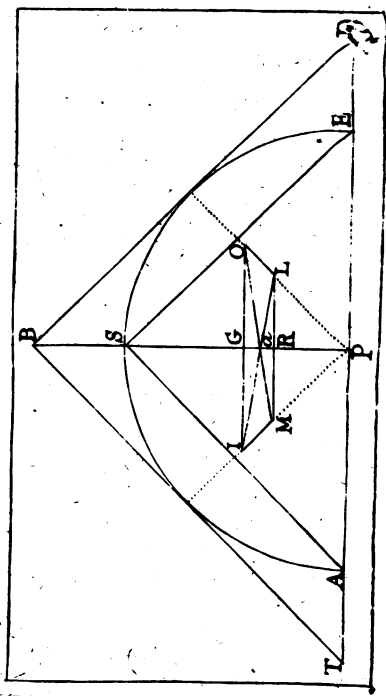


Après un long espoir, me voyant de re-
tour

Dans un pays heureux, dont le desir me
presse,

Mon cœur & ma voix tour à tour,
Chanteront avec allegresse.

RAULT, de Roüen.



S222S2222S2S2S2S2

NOUVELLE

Découverte du Centre de Gravité du Demy-Cercle , pour la Quadrature du Cercle proposé aux Geometres par M. Tarragon Professeur des Mathematiques à Paris.

DE tout temps les Physiciens ont cherché la Pierre Philothale ; Les Mécaniciens le Mouvement perpetuel Artificiel ; & les Géometres la Quadrature du Cercle.

Tant d'Illustres Sçavans Geometres ont travaillé pour la ré-

O ij

solution de ce dernier Problème qu'on m'accusera sans doute de temerité d'avoir osé l'entreprendre; mais comme la recherche de ce qui est sublime & tres-difficile, est du moins quelque chose, j'ose me promettre que les Sçavans auront la bonté d'agréer la part que je leur fais icy de ma pensée, & qu'en échange ils me feront sçavoir leurs sentimens sur ce que j'avance, & qui est contenu dans la figure.

DEFINITION.

1. Le Centre de Gravité du Demy-Cercle est un point par lequel estant suspendu il demeure en repos, & en équilibre dans quelque situation qu'on le met.

2. La somme des deux Bras de

la Balance , qui divise le Demy-Cercle en deux parties égales , se nomme Ligne de *Direction* ; lorsque le Demy-Cercle est élevé verticalement , & que son Diametre A E est de Niveau.

3. J'entens par Poligones réguliers Inscrits & Circonscrits au Demy-Cercle , la moitié de tous les Poligones réguliers , Inscrits & Circonscrits au Cercle entier.

A X I O M E S.

1. Le centre de Gravité du Demy-cercle , est entre tous les Poligones infinis , tant inscrits que circonscrits au Demy-cercle.

2. Si deux Barres de Gravité infinis de tous les Poligones réguliers infinis , tant inscrits que circonscrits au Demy-cercle se coupent ; le centre de Gravité du

Demy-cercle est dans leurs commune Section, à plus forte raison si trois Barres de Gravité infinies se coupent, leur commune Section sera aussi le centre de Gravité du Demy-cercle.

3. Les pesanteurs tant Mathématiques que Physiques qui demeurent par tout en équilibre, sont en raison reciproques des Bras de la Balance.

P R O B L E M E.

Le Demy-cercle A S E estant donné trouver Géométriquement son centre de Gravité.

C O N S T R U C T I O N.

Divisez le Demy-cercle en deux également au point S, par le rayon PS, qui sera la Ligne de Direction; tirez les lignes AS, SE, le triangle ASE, sera la moitié du Qua-

ré inscrits au Cercle. Divisez chaque quart de Cercle en deux parties égales par les lignes ponctuées : Circonscrivez le triangle rectangle Isofcelle TBD au demy.cercle ASE il fera la moitié du quarré Circonfcrit à tout le Cercle. Trouvez le centre de Gravité L , du triangle SEP , par la 24. p. des *Equiponderants d'Archimede*. Faites PM égale à PL , tirez la Barre de Gravité ML , qui coupent la ligne de Direction SP au point R , ce point R fera le centre de Gravité du triangle ASE inscrit au demy.cercle. Trouvez le centre de Gravité O du triangle rectangle Isofcelle PBD . Faites PI égale à PO , tirez la Barre de Gravité OI qui coupent la ligne de direction BP au point G ,

ce point G sera le centre de Gravité du Triangle Rectangle Isocelle Circonscrit au Demy-cercle , tirez les Barres de Gravité MO , IL leur commune Section des Barres de Gravité, est le centre de Gravité du Demy-cercle ce qu'il faisoit faire.

DEMONSTRATION.

Comme tous les Poligones inscrits au quart & au Demy-cercle au dessus du Quarré , excédent la superficie du quarré inscrit au Demy-cercle ; Ainsi tous les centres de Gravité de tous les Poligones infinis inscrits au quart de Cercle , seront tous au-dessus des centres de Gravité L & M dans les lignes ponctuées PL , PM . Donc tous les centres de Gravité de tous les Poligones
infinis

infinis inscrits au Demy-cercle , se trouveront audeffus du centre de Gravité *R* du triangle *ASE*.

De mesme que tous les Poligones infinis audeffus du Quarré Circonscrit au quart & au Demy-cercle , défailant de la superficie du Quarré Circonscrit au quart & au Demy-cercle ; tous les centres de Gravité infinis de tous les Poligones reguliers infinis , au quart de Cercle se trouveront audeffous des centres de Gravité *O* & *I* : Donc tous les centres de Gravité infinis de tous les Poligones reguliers infinis Circonscrits au Demy-cercle se trouveront audeffous du centre de Gravité *G* ; Donc *GR* , *ON* , & *LI* sont les Barres de Gravité infinis de tous les Poligones reguliers in-

Q. d'Octobre 1685.

P

finis tant inscrits que circonscrits au Demy-cercle. Mais par le premier *Axiome* , le centre de Gravité , se trouve dans l'infinité de tous les Poligones reguliers , tant inscrits que circonscrits ; & par le deuxiême il se trouve dans la commune Section des Barres infinies GR , OM , IL ; mais leur commune Section est au point a , donc le point a est le centre de Gravité du Demy-cercle, ce qu'il falloit démonstrer. Donc les Bras de la Balance Pa , aS , sont entre eux comme les pesanteurs Mathematiques , qui constituent l'équilibre par le troisiême Axiome.



XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Traduction de Catulle.

EPIGRAMME.

Lugere ô Veneres, Cupidinesque.

Pleurez, Graces, pleurez *Amour* !
Pleurez, vous qui passez pour Galans
dans le monde !

*Le Moineau de Clymene a terminé ses
jours ,*

*Il est mort. O disgrâce ! ô perte sans se-
conde !*

*Luy que ma Belle aimoit plus que ses
propres yeux ;*

Tant il estoit aimable & gracieux.

Luy qui ne bougeoit d'auprès d'elle,

Mais qui sautellant à l'entour

*Par de frequens pi-pis luy témoignoit son
zele ,*

Sçavant à luy faire sa cour,

*Il n'est plus ; & la mort a fermé sa pau-
piere.*

P ij

Il erre maintenant dans ces lieux tenebreux ,

Où tout est triste & tout affreux ,
Et d'où nul ne revient jamais à la lumière.

O Mort , qui poussez au Tombeau
Tout ce que la terre a de beau ,
Qu'avec raison je te deteste !
C'est toy qui m'as ravi cet Oiseau si charmant ;

O coup facheux ! ô coup funeste !
O sujet d'un cruel tourment !

Pauvre Oiseau , tu n'es plus , & tu fais
que Clymene

Dans son affliction ne se peut moderer ;
Et que ses yeux changent à force de pleurer ,

Marquent par leur rougeur la grandeur
de sa peine.



TRADUCTION DE L'ODE
XIII. du Livre IV. d'Horace, qui
commence par *Audi vera, Lyce.*

ENfin, Lyce, les Dieux ont exaucé
mes vœux,

Ils les ont exaucez, ces Dieux,
Qui joiſſent là-haut d'une gloire immor-
telle.

Vous eſtes vieille, & toutefois
Vous pretendez encor paroître belle,
Et ranger nos cœurs ſous vos loix.



Vous badinez, vous beuvez effrontée,
Vous appelez d'une tremblante voix,
Quand des fureurs du vin vous eſtes a-
gitée,

L'Amour qui près de vous paroît eſtre
aux abois.



Remarquez un peu comme il brille
Sur les joues de cette Fille,

P iiij

174 *Extraordinaire*

*Qui sçait si bien chanter, & dont l'air
est si doux,
Tandis qu'il vous évite, & qu'il fuit
loin de vous.*



*Ces rides qui vous font passer pour dé-
crepite,
Ces dents jaunes, ces cheveux blancs
Sont la cause, selon mon sens,
De son mépris & de sa fuite.*



*Ny la propreté des habits,
Ny la pourpre de Cos, ny l'éclat des ru-
bis,
Dont comme vous les vieilles sont or-
nées,
Ne leur rendront jamais leurs premie-
res années.*



*Dites-moy, que sont devenus
Ces airs que vous aviez empruntés de
Venus?
Où sont-ils à présent ces charmes,
Ce visage fleury, tous ces rares talens*

*Qui forgoient les plus indolens
A vous rendre autrefois les armes?*



*Que reste-t-il en ce jour
De cette adorable Lyce
Qui ne respiroit qu'amour,
Et dont mon cœur aimoit jusqu'au ca-
price?*



*Que reste-t-il de ce teint plein d'at-
traits,*

*Qui ne cedoit qu'à celui de Cynare,
Cynare qu'un destin barbare*

Nous a fait perdre pour jamais?



*Oüy, la Parque ne rend vos années pa-
reilles*

A celles des vieilles Corneilles,

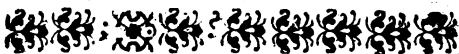
Qu'afin que les jeunes gens

Qui dans la fleur de vos ans

Vous regardoient avec idolatrie,

Puissent rire à vos dépens

*En voyant aujourd'huy vostre beauté
flétrie.*



LE DEUIL RIDICULE.

A MONSIEUR LE COMTE DE C.

VOicy donc, Monsieur, l'Historiete que vous voulez sçavoir. Si elle vous a diverty lorsqu'on ne vous la racontée qu'imparfaitement, j'espere qu'elle vous donnera le plaisir tout entier, quand je vous en auray fait le recit; moy qui en ay esté le témoin oculaire, & qui vais en estre le fidelle Historien. Mais pour vous la faire mieux entendre, il faut que je vous fasse auparavant le Portrait des deux Dames qui y ont interest. Vous

avez entendu parler d'elles plusieurs fois , mais vous ne les avez pas connues , & vous ne serez pas fâché que je vous apprenne comment elles estoient faites.

Madame la Comtesse de M... estoit laide , mais elle avoit l'esprit vaste & élevé , & joignoit un grand sçavoir à une grande naissance. Comme elle avoit le cœur noble & genereux , sa vertu, sa science & sa qualité faisoient toute son occupation , & la dessus elle dormoit la grasse matinée sans se mettre en peine de la fortune , & de tous les biens de ce monde. Mais aussi comme elle estoit fort liberale , & d'une grande dépense , elle auroit eu peine à subsister dans sa vieillesse, sans le secours d'une personne

tres-considerable , qui l'honora
toujours & l'assista jusqu'à sa
mort. Voilà quelle estoit Ma-
dame la Comtesse de M... Voicy
à peu près ce qu'estoit Madame
la Marquise P.... Elle avoit esté
belle , & d'une beauté , qui luy
dura jusqu'à la fin de ses jours ,
malgré l'accident qui luy arriva.
Une Dame sa Parente qui estoit
jalouse d'elle & de son Mary , &
qui ne pouvoit luy pardonner sa
beauté , parce qu'elle estoit laide ,
luy donna de l'eau de chaux fei-
gnant que c'estoit une eau admi-
rable pour le teint. La Marquise
s'en servit sur sa bonne foy , & il
luy en demeura de facheuses mar-
ques , nonobstant tous les Reme-
des que les Medecins luy pûrent
faire. Elle avoit l'esprit noble ,

vif , remuant l'ame grande , hardie , courageuse , & de commandement ; aussi vivoit elle comme une petite Souveraine ; & dans un Chasteau de Carte , elle estoit devenuë la terreur de ses Voisins & des Etrangers qui abordoient cette coste de la Mer où elle demeuroit ; & d'où en un besoin , elle auroit donné des loix à toute la Terre. Nous voyons encore icy une vieille Demoiselle qui executoit ses ordres , & qu'elle nommoit si plaisamment son Eminence , faisant allusion aux Ministres qui gouvernoient l'Etat de son temps. Enfin on peut dire qu'avec toute la beauté de son Sexe , elle avoit tout l'esprit & le courage du nostre ; ainsi qu'elle le fit voir pendant le regne

de Cromvel , & de la Republique d'Angleterre.

Vous me demanderez sans doute , ce qu'elle avoit à démêler avec ces gens là ? Je m'en vais vous le dire , mais ne m'accusez pas de faire icy un trop long Avant propos , & vous souvenez que nos Entretiens ne doivent pas estre si reguliers. Pour moy , je croy qu'il suffit qu'on dise bien les choses , qu'on ne perde rien au change , & que ce qu'on dit vaille mieux que ce qu'on publie à dire. Cela estant , Monsieur , voycy quel fut le démêlé de la Marquise avec Cromvel & le Parlement d'Angleterre. Son Gendre qui estoit un grand Seigneur du Maine , & qui avoit beaucoup d'argent , s'avisa d'envoyer des

Toiles de Laval , aux Isles de Gerley qui tenoient encore en ce temps-là pour le feu Roy de la Grand' Bretagne. Il fit donc charger un Vaisseau de ces Toiles , croyant y faire un profit considerable ; mais par malheur pour luy , un Armateur Anglois qui couroit la Coste , se saisit du Bâtiment pour la Republique , & le mena à Londres. Ce pauvre Seigneur se trouva fort trompé dans son pretendu Negoce ; mais la Marquise habile & pleine d'invention , fit arrester aussi-tost tous les Bastimens Anglois qui trafiquoient sur son gravage , & se saisit des hommes & des effets ; après quoy elle écrivit à Cromvel & au Parlement , pour se faire rendre les Toiles de son

Beau-Fils qu'elle reclamoit à elle; & c'est dans cette Lettre qu'elle mit *donné en nostre Principauté de Pyrou le trentième de* Ce trait hardy réussit , & à la priere des Marchands Anglois ; le Vaisseau & les Toiles furent restituez , accompagnés d'une Lettre pleine de respect & de civilité , dans laquelle Cromvel & le Parlement la qualifierent de Princesse & de Souveraine ; mais revenons à notre Sujet.

Ces deux Dames dont je viens de vous faire la peinture, estoient parentes & voisines ; mais l'inclination qu'elles avoient toutes deux pour les Chiens , avoit fait leur plus grande union. La Comtesse avoit un Chien favory qu'elle nommoit Grizolin. La Mar-

quise à son imitation , avoit nommé Bichete une Chienne dont elle estoit folle , car la lecture des Livres fabuleux , luy avoit tellement gâté l'esprit là-dessus , qu'elle crut long-temps la Metempsicose , & qu'après sa mort son Ame passeroit dans le corps de quelque belle Chienne. Vous estes malicieux , me direz vous , d'accuser cette Dâme de l'erreur des Pythagoriciens , elle estoit trop bonne Chrestienne pour cela , & je pense que la Metamphicose n'estoit pas ce qu'elle entendoit le mieux. J'en demeure d'accord avec vous , Monsieur , mais elle sçavoit tout , & je n'avance rien dont tout le monde n'ait la connoissance aussi-bien que moy. Mais vous me troublez , ou plû-

toit je me trouble moy-mesme.
Je ne sçay plus où j'en estois ; à
Bichete ce me semble.

Ces Dames resolurent un jour,
qu'il ne falloit pas que deux
Chiens de cette qualité laissas-
sent une posterité bastarde &
roturiere , & s'abandonnassent
à d'indignes amours. Pour cet
effet, elles firent le Mariage
de Grizolin & de Bichete , d'où
sortit une nombreuse Famille ;
Mais enfin Grizolin chargé
d'honneurs & d'années subit la
rigueur des Parques , & descen-
dit dans le Tombeau. La Mar-
quise qui estoit à la Campagne,
ayant appris cette triste nouvelle,
m'écrivit pour aller voir la Com-
tesse, & luy marquer la part qu'el-
le prenoit à sa douleur sur la mort

du pauvre Grizolin. Pour moy, qui n'ay jamais pû me vaincre sur la foiblesse des autres, & qui abhorre le serieux ridicule, je me deffendis de ce Compliment, mais je fus bien trompé, lorsque le mesme jour à onze heures du soir, la Marquise arriva chez moy, seule dans sa Littiere avec cinq Chiens. Je ne fus point surpris de la voir en cét équipage, parce que sa Meute la suivoit toujours; & je crûs que quelque grande affaire l'avoit obligée de se mettre en chemin à l'heure qu'il estoit; mais le lendemain matin si-tost qu'elle fut habillée, elle me dit que je luy donnasse la main pour aller chez la Comtesse; quelle estoit venuë exprès pour la consoler, puisque je n'en

Q. d'Octobre. 1685. Q

avois voulu rien faire ; & comme il n'y avoit que la ruë à traverser, nous y allâmes à pied , mais elle fit suivre des Porteurs sans que je m'en apperceusse , & ces Porteurs qui avoient mis tous les Chiens dans une Chaise , avoient ordre de les faire entrer dans la Chambre de la Comtesse en mesme temps que nous.

Nous trouvâmes cette Comtesse au lit , & alors la Marquise fondant en larmes. Je viens, ma chere Cousine , luy dit-elle , en l'embrassant , pleurer avec vous le pauvre Grizolin. Mais je viens encore vous presenter sa Veuve & ses petits Orphelins qui vous demandent vostre protection , & la continuation des mesmes bontez que vous aviez pour eux du

vivant de leur Pere. Dans le même moment , on vit courir cinq Chiens par la Chambre , tous couverts & caparaçonnez de drap noir , dont les queuës trainoient d'une demy-aulne de long. Ces pauvres Animaux embarrassez de ces ornemens lugubres , hurloient pitoyablement , ce qui faisoit avec les sanglots de ces Dames , la plus plaisante Comedie du monde. Pour moy , je vous avouë que je ne pus jamais m'empescher de rire , & la Comtesse s'en estant apperceuë. Voyez-vous, ma Cousine , dit-elle à la Marquise , en me regardant tout en colere , ce méchant homme qui se mocque de nous , bien loin de me consoler dans la perte que j'ay faite ? Pardonnez-moy , ma Cousine ,

Q ij

Monfieur ne fe mocque pas de nous , repartit la Marquife ; c'eft le meilleur homme du monde , mais vous fçavez qu'il n'a point *le cœur chien*. A ce mot je pouffay un fi grand éclat de rire , que la Marquife craignant que fon Amie ne s'en fachast tout de bon, elle prit congé d'elle. & nous fortifmes auffi-toft avec tout noftre funebre équipage. Mais au refte, l'affliction de cette Dame eftoit fi grande , que fust vieilleffe , ou que la mort de Grizolin eust mis le comble à tous fes autres déplairfirs , elle mourut peu de jours après.

Je ne doute point qu'une fi plaifante avanture ne vous eust fait perdre toute voftre gravité ; mais je m'imagine que reprenant

vostre serieux & un certain ton de Predicateur , vous me direz que cette passion pour les Chiens est non seulement ridicule , mais contraire à la Religion & aux bonnes mœurs. Il est vray , Monsieur , & dans le Paganisme , il estoit honteux d'aimer trop ces Animaux. Cezar haïssoit ces sortes d'Idolastres , & les railloit souvent , en sorte que voyant un jour des Etrangers qui portoient des Chiens & des Guenons dans leur sein & sous leurs bras , il leur demanda si les Femmes de leur Pays enfantoient des Hommes. Raillerie un peu forte, mais qu'on ne devroit pas craindre de dire tous les jours à ces Femmes de qualité qu'on ne sçauroit des-entester de ce ridicule amour de

Chien. Mais au reste, Monsieur, pourquoy voulons nous que ces Dames soient plus sages que les Egyptiens & les Grecs ; que Cymon & Xantipe , qui ont élevé des Monumens à leurs Chevaux & à leurs Chiens ? Alexandre bâtit une Ville à l'honneur de son Cheval , & Caligula fit le sien Consul. Vous attribuez cela au déreglement de leurs passions , à leur jeunesse , & à leur vanité. Mais il ne faudroit pas estre grand Orateur , pour justifier Alexandre ; & si Caligula n'estoit pas perdu de débauches , il auroit part en cette deffence. Vous sçavez qu'un Patriarche de Constantinople avoit une si forte inclination pour les Chevaux , qu'il quitta l'Autel pour aller à son Es-

curie, voir un Poulain qu'une de ses Cavales venoit de produire. Ce Patriarche s'appelloit Theophilacte, & estoit Fils de l'Empereur Romain, un de ces Empereurs Grecs qui mirent l'Empire d'Orient dans la décadence. Sa Cavale se nommoit Phorbas, & c'estoit le Jeudy-Saint que ce Patriarche officioit, lors qu'on luy vint dire qu'elle avoit poulené. Il interrompit l'Office, & courut aussi tost à son Escurie tout transporté de joye, où il considéra long-temps le Poulain, & puis revint à l'Eglise achever l'Office sans autre façon.

Ne croyez-pas qu'il nourrist ces Chevaux, quoy qu'il en eust jusques à deux mille, d'excellent foin & d'avoine choisie; mais

d'amandes, de pistaches, de pignons, & d'autres fruits délicieux, qu'on mesloit de Safran, de Cannelle, & de drogues aromatiques dans les Vins les plus délicats de la Grece & de l'Asie. Vous pouvez croire qu'une pareille nourriture rendoit ces Chevaux extrêmement fiers, & fougueux. Aussi un jour que ce Patriarche prenoit plaisir d'en monter un, & de luy faire faire mille caracoles, cét Animal prit tout a coup le frein au dents, & courant de toute sa force, sans qu'on pût jamais l'arrester, il jetta si rudement son Maistre contre une muraille, qu'on le remporta à demy-mort de sa chute, de laquelle il mourut après avoir languy encore quelque temps.

Je

Je condamne comme vous cette attache ; mais enfin les Chiens & les Chevaux sont si amis de l'Homme , & ces animaux ont un si grand commerce avec nous , qu'il ne faut pas trouver étrange , si nous les traitons d'une manière humaine ; & s'ils participent en quelque façon à nos honneurs & à nos ceremonies. Il est encore juste que l'Homme ait naturellement quelque ressentiment de la mort de ces pauvres bestes , puis qu'elles sont sensibles à la nostre , comme on en voit tous les jours des exemples. Les Turcs font tant de cas de leurs regrets en cette rencontre , qu'ils se contentent même de leurs fausses plaintes ; & on a gagé des Animaux pleureurs , aussi bien que des Femmes

Q. d'Octobre 1685. R

pleureuses. Pour cet effet, ils attachent de certaines drogues aux narines de leurs Chevaux, qui les font éternuer sans cesse, pour marquer le regret & la douleur qu'ils ont de la mort de leur Maître. Mais, Monsieur, finissons cette Morale, le sommeil m'accable, & la Plume me tombe des mains. Je suis, Monsieur, Vostre, &c.

DE LA FEVRIERIE.

Je croy ne pouvoir mieux commencer à vous satisfaire touchant les Explications en Vers que vous attendez sur les deux Enigmes proposées dans ma Lettre d'Octobre, qu'en vous envoyant la Lettre qui suit. Les vrais mots de ces Enigmes, estoient l'Ombre & l'Epy de Bled.

A Pethiviers le 12. Nov. 1685.

VOus avez accordé, Monsieur, une place dans vos Lettres precedentes à mes petites Explications. L'on en a pris occasion de m'imposer pour loy indispensable, de vous envoyer dorenavant tous les mois ces mesmes Explications en Vers. Voicy donc celles du dernier mois.

La seconde est assurement *le Bled*. Pour la premiere, je vous avouë qu'elle m'a un peu embarrassé; je crûs d'abord que c'estoit *la Glace*, je trouvay un moment après, que *l'Ombre* y convenoit encore mieux; mais l'un & l'autre me faisoient du scrupule, parce que l'Auteur ayant commencé de parler au feminin, change de gen.

R ij

re sur la fin , & met *l'un* au lieu
de *l'une*. Ce doute, qui suspendit
quelque temps ma decifion , me
fut bien cher vendu ; vous allez
voir comment la chose fe passa ,
& à quelles gens j'ay affaire.

Un Petulant Effain de naiffantes Bru-
nettes,

Fraifches comme des fleurs , comme des
Anges faites,

Mais paffant en malignité,

La plus maligne des Planetes.

Ces dangereux Aspics, fans contract ny
traité,

M'ont engagé de leur autorité,

A leur faire un tribut de contes , de
sonnettes,

D'avantures, de jeux, de vers, de chan-
sonnettes.

Il leur en faut foir & matin.

Ces gourmandes de bagatelles

En ont à tous momens une fi grande faim,

Qu'on n'a jamais fait avec elles.

C'a, m'ont-elles dit aujourd'hui,
Petit Avorton de la Rime,
Qu'on nous dise le mot de la premiere
Enigme!
N'obeir pas d'abord, chez elles c'est un
crime,
Qu'à coups de pieds, de poing, de Ci-
seaux ou d'Etny,
D'ongles, de buscs, de gands, d'épin-
gles, ou d'éguilles,
Ces Lutins incarnez, ces bruyantes che-
nilles
Me font expier à l'instant.
Je la lis donc, mais rien, trois fois je
recommence,
Trois fois il m'en arrive autant,
Bref plus je lis, & moins j'avance.
Desesperé, je bats la chamade à genoux,
Quartier! Comment quartier, m'ont dit
mes obstinées,
En doit-on attendre de nous?
A ces mots, contre moy les voilà déchai-
nées,
Je me sens accabler d'une gresle de coups.

R. iij.

*Eh bien , nous l'expliquerez-Vous ?
Où faudra-t-il encor , sur nouveaux frais ,
vous battre ,
M'ont-elles repeté ? Parlez vifte. Ah !
tout doux ,
Fiffiez-vous plus encor les diableses à
quatre ,
Leur ay-je répondu d'un ton de suppliant ,
Cette Enigme , ma foy , me rebutte & me
passe ,
Son mot est feminin dans le commence-
ment ,
Et sur ce pied , j'y trouve également
Celuy de l'Ombre , & celui de la
Glace :
Mais le genre changé sur la fin , m'em-
barasse ,
Et deslors je n'en suis assuré ny content :
Ainsi pour cette fois , mes belles-Enfans ,
grace .
Sur mon humble discours , leur conseil
assemblée ,
M'impose pour rançon d'expliquer la
dernière .*

*Je la prends, je la lis, inquiet & trouble.
Par un tres-grand bonheur, j'en perce le
mistere.*

*Helas ! pour peu qu'elle eust tenu de la
premiere,*

J'estois pris comme dans un Blé.

Je suis, Monsieur, vostre, &c.

Le petit Colin.

Depuis ma Lettre écrite, j'ay
esté bourré, par le Madrigal dont
je vous envoie la Copie. C'est au
sujet du double mot sur la premie-
re Enigme.

L'*Ombre est le vray mot, il me plaist.
Mais pour la Glace, on ne sçait ce
que c'est.*

*On s'en raille, Colin, & j'en suis de-
solée.*

*De bonne foy, quand tu l'as mis ainsi,
Il falloit que pour toy Pegase fust transi,
Et l'eau d'Hypocrenne gelée.*

Adieu, ta septième Brunette N. S.

R iiiij



Vous voyez bien , Monsieur ,
 que j'ay presqu'autant de Brunet-
 tes qu'Apollon a de Muses. La
 difference , c'est que celles - cy
 rendent quelquesfois d'assez bons
 offices , & que les autres ne me
 font que du mal , & ne se plai-
 sent qu'à me persecuter. J'ay tâ-
 ché de justifier à cette belle Criti-
 que , le mot de *Glace* , dont elle est
 choquée , par la réponse suivante
 à son Madrigal.

L'*Ombre plaist en Esté , la Glace y*
plaist de mesme ,
Dans l'Hyver on la fuit avec un soin ex-
trême ,
Elle naist dans la Ville , ainsi que dans
les Bois ,
De l'humide & du froid elle tire son
estre ,

*Et ces deux qualitez, vous le sçavez
peut-estre,*

*Dans tous les corps se trouvent à la
fois.*

*Si le jeu divertit des Femmes un grand
nombre,*

*Un plus grand nombre encor prend plai-
sir à se voir*

Dans une Glace de miroir,

*Bref l'on mange, l'on boit le matin & le
soir,*

A la Glace aussi-bien qu'à l'Ombre :

*Ainsi je ne sçay point, Belle & Criti-
que Iris*

*Auquel de ces deux mots donner la pre-
ference,*

*Vostre goust seul chez moy fait pan-
cher la balance,*

Et je cede à l'Ombre le prix.

*Voicy les differences Explications
que j'ay receuës sur l'Ombre & l'E-
py de Bled.*

I.

S^I^r Gerion avoit trois testes
Dépendantes d'un mesme corps,
Et qui par de communs accords
A toutes choses estoient prestes,
Ne peut-on pas sçavoir pourquoy
A l'exemple de ce grand Roy,
Le Mercure Galant n'en a pas pareil
nombre?

Je me trompe: grand Dieu qui sers
En mesme temps au Ciel, en la Terre,
aux Enfers,
Si tu n'es trois en corps, c'est tout du
moins en Ombre.

RAULT, de Roüen.

II.

Vostre seconde Enigme, agreable Mer-
cure,
Ne m'a pas semblé fort obscure,
Et malgré les maux que je sens,

*J'en ay, je croy, trouvé le véritable
sens :*

*Le mot qu'elle renferme, entretient nô-
tre vie,*

Ce mot excite mon envie ;

Accablé ; pénétré d'ennuis,

*J'en voudrois bien avoir quelques gre-
niers remplis,*

Fust-ce de celui de Turquie,

*Pour me pouvoir tirer de l'état où je
suis.*

DE BOISEFY.

F. S. L. G. D. F.

III.

D*Epuis que l'on s'est avisé
De cacher si bien sa pensée,*

Qu'encor qu'elle soit proposée

De la develòper il ne soit pas aisé ;

Où, pour m'expliquer en deux rimes,

Depuis que l'on fait des Enigmes,

Soit en peinture ou par écrit,

Iamais on n'occupa l'esprit

Sur un moindre sujet que celui dont
Mercure

En ce mois nous fait la peinture:
C'est un pur estre privatif,
Il n'a rien qui soit positif,
Il tient d'autrui jusqu'à son existence,
On a peine à l'appercevoir,
Parce qu'il fuit sans cesse la presence
De l'Astre qui nous fait tout voir;
Aussi dans l'Univers il n'est rien de
plus sombre,
Puisque ce n'est qu'une Ombre.

ROUSTAN, de Toulon.

IV.

JE desespérois de trouver
Le sens que l'autre Enigme en-
ferme,
Et j'allois cesser d'y resver,
Quand mon esprit confus de ne pas
tenir ferme,
Ayant ses efforts redoublé,
A veu que le vray mot estoit l'Epy de
Blé.
Le même.

V.

Est-ce l'effet d'un esprit sombre?
Est-ce que l'inconstance en nous veut se
trouver?

En temps d'Esté nous cherchons l'Ombre.

Nous la fuyons en temps d'Hyver.
Par tout nous rencontrons l'Ombre comme
une chose

Qui se voit sans obstacle en Ville &
dans les Bois,

Chez nous, nous en portons la cause;
D'ailleurs l'Ombre est un jeu qui nous
charme par fois.



De plus, si quelque amy tout rempli
de bonté,

A quelque grand Repas nous appelle
& convie,

Et qu'un autre avec nous l'airiment
s'associe,

Pour partager le fruit de cette honne-
steté,

*En beuvant & mangeant ne servant
que de nombre,*

*L'usage à qui tout rit luy donne le nom
d'Ombre.*

L. BOUCHET,
ancien Curé de Nogent le Roy.

VI.

E*N vain vous étalez , Monarque
de Lydie ,*

*Les métaux qui du Tage enrichissent
les bords ;*

*Quoy que la Fable en parle , ou que
l'Histoire en die ,*

*Un seul Epy de Blé ceüilly dans nostre
Brie ,*

L'emporte sur tous vos trefors.

Le mesme.

VII.

J*E vous aime plus que ma vie ,
Quand je vous vois , belle Sylvie ,
Paroistre sensible à mes feux ;*

Mais quand avec indifférence

Vous venez recevoir mes vœux,

Ah pour lors quelle est ma souffrance ?

*Mon cœur est accablé des plus fâcheux
ennuis ;*

*Je n'ay point de repos ny les jours ny les
nuits ,*

*On le connoist très-bien voyant mon hu-
meur sombre ,*

*Je recherche à vous voir , & crains jus-
qu'à vostre Ombre ,*

*Tant je suis agité de divers mouve-
mens ;*

Afin de me tirer de ce fâcheux dédale ,

Et mettre fin à mes tourmens ,

Soyez toujours d'une humeur fort égale ;

Ou si vous changez quelque jour ,

*Que ce ne soit qu'afin d'augmenter vôtre
amour ,*

*Pour en estre à mes soins un peu plus li-
berale.*

Alcidor.

VIII.

Pourquoy venir ainsi sous l'habit de
Cérès?

Morane, voulez-vous faire quelque progrès,

Sous une telle ressemblance?

En vain vous découverez vos beaux Es-
pics de Bled

Pour nous en donner assurance,

Nostre cerveau n'est pas troublé.

Non, vous n'avez point l'air d'une telle
Déesse,

Vos aîles à la teste ainsi qu'à vos talons,

Vrais symboles de la vitesse,

Vous font plutôt passer pour le Dieu des
Larrons.

Le même.

IX.

CE n'est rien de réel que la première
Enigme,

Tout ce qu'on y décrit par un Discours
sublime,

*peut avoir nulle solidité,
Quoy que tout y soit admirable,
On n'y pourra trouver qu'une Ombre
veritable,
Que l'on y fait paroistre avec subtilité.*
Sylvie.

X.

E*St-ce icy la saison, Mercure,
De donner un Espy de Bled ?
Il est vray, ce n'est qu'en figure;
Mais nostre pauvre esprit n'en est pas
moins troublé
A force de chercher dans vostre Enigme
obscur.
Passe encor pour le grain, il est propre à
manger,
Mais de paille & d'espics, qui se vou-
dra charger?*

La mesme.

XI.

A*H! qu'il est dangereux de paroif-
tre au grand jour,
Car de tous costez on fait Ombre.
Q. d'Octobre 1685. S.*

La situation d'un lieu couvert & sombre,

*Doit plutôt avoir nostre amour,
Lors qu'on cherche à passer la vie
Hors des atteintes de l'envie.*

*La petite Assemblée A.
du Havre.*

XII.

Q'uy donc! se peut-il qu'au Parnasse

*Il se rencontre quelque place
Qui produit des Espics de Bled?*

*Ouy, sans doute, puisque Mercure
En porte dans ses mains comme il nous
a semblé,*

*Mais des plus beaux de la Nature.
La mesme.*

XIII.

*A Près mille Combats qui vous sem-
blent de gloire,*

*Et qui feront briller vostre Nom dans
l'Histoire,*

du Mercure Galant. 211

*Il est temps, GRAND LOÛIS, de prendre
du repos;*

*Sous d'immortels lauriers venez coucher
à l'Ombre,*

*Puisque du temps passé les plus fameux
Heros*

*Après de vous ne servent que de
nombre,*

Ainsi que des zeros.

Dela Tronche, de Roüen.

XIV.

D*Ans ce temps pluvieux & sombre,
Mercure nous vient d'avertir,
Qu'il faut que nous joüions à l'Ombre,
Pour tâcher de nous divertir.*

Le mesme.

XV.

A*L'Ombre couché sur l'herbette,
Tircis jouoit de sa musette
Pour chasser l'amoureux tourment,
Lorsque Lisette luy vint dire,
Si tu songeois à mon martyre,*

S ij

Berger, tu ferois autrement.

Le mesme.

XVI.

Pourquoy nous envoyer à l'Ombre?
Est-il trop de Soleil en ce temps
pluvieux?

Helas! il ne fait que trop sombre,
Si Filis ne revient pour éclairer ces
lieux;

Je perdray l'usage des yeux.

Le mesme.

XVII.

EN France l'an passé, Ceres trop
peu féconde

Nous referra son sein, & nous mit
aux abois,

Lorsque le Grand LOVIS, le Ioseph
des François,

Nous fit venir du Blé des quatre coins
du monde,

Pour joindre à son grand cœur un a-
mour paternel.

du Mercure alant. 213

*Et pour rendre en tout temps son grand
Nom immortel.*

Le mesme.

XVIII.

*U*N*Ne disette l'an passé
Nous refusant la nourriture,
Menaçoit l'humaine Nature
D'un Requiescat in pace;
Mais cette année en récompense
On a des Bleds en abondance.*

Le mesme.

XIX.

*V*O*stre premiere Enigme a de l'ob-*
scurité,
*Mercuré, j'y vois trop de contrariété,
Ou mes lumieres sont trop sombres,
J'avoue aussi que je n'y connois rien,
Et que pour en percer les Ombres,
Il faudroit un Soleil plus perçant que
le mien.*

GYGES du Havre.

X X.

Rien n'est dit plus souvent chez la
pluspart des hommes,
Pauvres abusez que nous sommes!
De poursuivre tant les Grandeurs,
Les biens, les plaisirs, les honneurs,
La mort qui nous surprend nous en
oste l'usage ;
Cependant il n'est point d'erreur
Que l'on maintienne davantage,
La Terre a toujours nostre cœur ;
Tel mesme fait semblant de rechercher
la gloire,
(Qui n'est jamais sans la vertu)
Pendant qu'il est à tous notoire
Qu'un sordide interest l'a plûtoſt abattu ;
Le tout est donc sans elle une Ombre,
une fumée,
Et sans elle on n'a point de bonne renom-
mée.

• Le mesme.

XXI.

Que la Nature est admirable !
Pour conserver l'Epy de Bled
Qui nous donne du Pain , dont chacun est
troublé ,
Quand ce cher confident n'est point à nô-
tre table ,
On voit qu'elle fait fuir mille petits bri-
gands
En l'air & sur terre , voguans
Pour voler ce qui nous sustente,
Qu'elle sçait opposer mainte areste pi-
quante
Dont l'Epy se voit herissé ,
Pour le mettre à couvert de leur bec fa-
melique ,
Cette merveilleuse fabrique
Luy sert de Corps-de-garde, il n'est point
offensé.

Le mesme.

XXII.

DE la gerbe de Bled. la teste est précieuse,
 Pour elle on donne l'or & l'argent à foison,
 On la bat, il est vrai, mais c'est avec raison,
 Afin de l'obliger d'estre plus savoureuse.
 HORDE, de Senlis.

XXIII.

Mercure est admirable en tout ce qu'il projette,
 Il sçait fort bien pourvoir à nos necessitez.
 Tantost il nous recrée avec un feu qu'il jette,
 Il nous donne tantost des Sur-tout bien monter.
 Là l'on le voit jetter des marons sous un masque;
 Il reprend,

Il reprend, il quitte le casque ;
Et puis avec un sien Amy
Le premier qu'il rencontre, il entonne Ut
Re Mi (Enigme,
Tantost aux beaux Esprits il délivre une
Aux Femmes il donne un fuseau :
Ce Dieu sur tous digne d'estime,
Peut-il rien faire de plus beau ?
Une autre fois, il fait present de deux
voyelles,
Qui peuvent se vanter d'estre les deux
plus belles,
Puisqu'il ne seroit point sans elles
Un LOVIS & Juste & Vainqueur.
Enfin ce beau Seigneur,
J'entens ce beau Seigneur Mercure,
Continuant toujours ses liberalitez,
Nous donne ce que la Nature
Tient parmy ses tresors. mesme les plus
vantez :
C'est un Epy de Froment : je vous jure
Que mes yeux en sont enchantez.
C. F. LOURDET,
du quartier de la Place Maubert.
2. d'Octobre 1685. T

Mercure , après une forte moisson ,
Avoit fait apporter son bled dans sa mai-
son :

Il en avoit remply ses greniers & ses
granges ;

Mais enfin au temps des Vendanges

Mercure ayant force raisin ,

Ne sçavoit où faire son vin.

Cependant le temps passe ,

Il luy faut trouver place :

Que resoudra-t-il donc ce Messager divin ?

Il a du bled plus que pour son année :

Et du vin pas plus qu'il n'en faut.

Il gardera le bled d'enhaut ,

Et vuidera le bas pour mettre la vinée ;

Cela d'autant plus volontiers ,

Que le Froment de ses greniers

Est battu ; l'autre encore en paille

Se portera plus aisément

Mais ! combien mon esprit travaille

Pour peindre un Epy de Froment !

Le mesme.

XXV.

A Lcidor, Diéreville,
Colin, Gigès, Hermopbile,
Et tous ces autres Messieurs
Que l'on appelle Rimeurs,
Peuvent en Madrigaux, & sans crainte
& sans peine,
Exercer leur docte veïne.
Mais moy qui pour dire un mot
Ne sçaurois tant tourner autour du pot,
Et qui mettant quelque pointe insipide
Craindrois un peu d'estre sifflé,
Je dis tout simplement & d'une voix ti-
mide,
Que la seconde Enigme est un Epy de
Blé.

DE SOUVERAS.

XXVI.

UN Teste doit estre aimée,
Qui plus que l'or est estimée;
Aussi pour la trouver mes soins ont re-
doublé.

T ij

*Mais je n'en sçache point au monde
Si cette Teste sans seconde
N'est celle d'un Tuyau de Blé.
Avice de Caën, rue de la Harpe.*

XXVII.

Colin l'autre jour tout en feu
Avoit perdu beaucoup d'argent
au jeu,
Quand deux de ses Amis il trouve dans
la rue,
L'un & l'autre à l'instant humblement le
saluë,
Mais sans voir leur salut il passe brus-
quement;
Ils l'arrestent soudain. Estes-vous en co-
lere,
Luy demanderent-ils avec empressement?
On y seroit à moins, & je ne puis m'en
taire,
Leur dit-il d'un ton vehement.
Hâ Messieurs! j'ay joué trois mille fois
à l'Ombre,

Tout au moins, & jamais je ne vis
arriver

Loup semblable à celui que je viens
d'éprouver.

Trois Matadors, deux Rois . . . je
ne puis achever ;

Ainsi je vais chercher un lieu sauvage
& sombre

Pour ne joier jamais, tant je suis
désolé ;

Où si je joue encor je veux estre ac-
cablé,

Je veux en plein Esté n'estre jamais à
l'Ombre,

Voir toujours mon Estang gelé,

Et ma cave sans vin, & mon grenier
sans Blé.

Le petit Baptiste, Frere du
petit Colin de Pithiviers.

XXVIII.

Mercure fait tout ce qu'il veut,
Il sçait user de stratagème,
Pour attraper tout ce qu'il pent,

T iiij

*Mais, bon Dieu ! que de gens voudroient
faire de mesme !*

*Si Jupiter vouloit estre leur Protecteur,
Les mettre (comme on dit) à l'Ombre
de ses ailes ,*

*Craindroient-ils quelque plainte, examen
ou querelles ?*

*Non , non , l'on ne craint rien quand on
est en faveur.*

La belle Nouriture du Havre.

XXIX.

*Q*uoy lors que l'on jôit d'une pleine
abondance , .

Faire au public de tels presens !

N'en déplaise à vostre prudence,

*Mercurc , pour le coup c'est mal prendre
son temps.*

En verité , j'en suis pour vous chagrine.

Vous sçavez bien que l'an passé,

Sans les bontez du Roy tout estoit fricassé,

*Nous n'avions presque plus de pain ny de
farine.*

Si vous vouliez donner du Blé,

*Que ne le faisiez-vous dans ce temps de
famine,*

De benedictions on vous auroit comblé.

*La Brunette Favoritte du
petit Colin.*

XXX.

T*U devois bien mieux te cacher,
Toy qui m'oblige à te chercher,
Tu ne vois pas qu'en ce lieu sombre
Tu parois au bout de ton Ombre.*

L'Abbé de la Niortiere.

XXXI.

A*Ssis dans une Grange où l'on bat-
toit leurs grains,
Deux Campagnards lisant d'Octobre le
Mercure,*

*A la seconde Enigme enduroient la tor-
ture,*

Sans estre du vray sens certains;

*Ils en faisoient pourtant, & refaisoient
lecture,*

*Mais pour la deviner leurs efforts estoient
vains.*

T iiij

224 *Extraordinaire*

*Cela leur paroissoit étrange ,
 Je croy que vous avez tous deux l'esprit
 troublé ,
 Leur dit lors un Batteur en Grange ;
 N'est-ce pas un Epic de Blé ?
 L'Adroit Manchot de la rue
 Gareniciere.*

XXXI.

*P*our deviner , Galand Mercure ,
 Ton Enigme un peu trop obscure ,
 Je me suis éloigné du tumulte & du bruit ,
 J'ay resvé tout un jour , mesme toute une
 nuit ,
 Je n'en fais pas le fin , c'est la verité pure ,
 Enfin je me suis tant fatigué le cerveau ,
 Que j'ay souffert des maux sans nom-
 bre ,
 Et me suis trouvé tout en eau .
 Alors dans une humeur melancolique &
 sombre ,
 M'estant assis à l'Ombre d'un Ormeau ,
 J'ay par un miracle nouveau

du Mercure Galant. 225

*Trouvé que le vray mot de l'Enigme
estoit l'Ombre.*

*L'Arcange de Bourbon l'Archambaut,
Amant de Climene.*

XXXIII.

*J'E te suis de ton Bled fort obligé, Mer-
cure,*

*J'accepte avec plaisir ce present de ta
main,*

l'en avois besoin, je te jure,

*Depuis plus de trois mois n'en ayant pas
un grain ;*

Car sans faire icy du superbe,

l'ay tout mangé le mien en herbe.

Le mesme.

XXXIV.

*Vous n'aimez que le vent, vous ne
suivez que l'Ombre,*

Et vous ne servez que de nombre,

*Vous qui flatez les Grands pour avoir
leurs faveurs.*

226 *Extraordinaire*

Vostre joyeux destin changera bien de
face,
Quand ils vous connoîtront pour des U-
surpateurs,
Ils ne sçauront que trop pendant vostre
disgrace,
Que le meilleur agent ne sert jamais si
bien
Que dans leurs interests il ne mesle le
sien,
C'est merveille s'ils vous pardonnent,
Et c'est avenglement, s'ils ne vous aban-
donnent.

Hermophile du Hoc.

XXXV.

PEriander, Sage de Grece,
Un jour allant aux Champs avec
son Roy nouveau,
Luy donna cet avis tout rempli de sa-
gesse,
Qu'il luy dit hardiment, sans craindre
pour sa peau.

*Si tu veux bien regner, sans trouble ny
tempeste,*

*Coupe comme je fais ces grands Epics
de Bled,*

*Ces à dire ces gens qui levent trop la
teste,*

Si tu n'en veux estre accablé;

De ces Chefs de Party contraire,

Tu te dois promptement défaire;

*Ils usurent toujours un pouvoir souve-
rain*

*Pour piller sans remords, ou ton Peuple
ou toy-mesme;*

Evite ainsi donc le chagrin,

De te voir réduit à l'extrême.

Le mesme.

XXXVI.

L'*Epy de Bled, dont la teste dorée
Cede à la main du vaillant Moif-
sonneur,*

*Fait le plaisir du pauvre Laboureur,
Et luy rend la vie assésée.*

*Battu, berné, moulu, dans le four on le
cuit,*

*Mais plus on le maltraite, & mieux il
nous nourrit.*

XXXVII.

EN vain, Divinité vinense,
Vous nous étalez vos attraits;
Apprenez, orgueilleuse,
Qu'on en doit à Cérés
Pour les biens qu'elle a faits.
Sans elle le repas
N'auroit rien qui pût plaire,
Et la meilleure chère
Paroistroit sans appas.
De ses Bleds qu'on moissonne
On couvre les Hameaux,
On danse dans l'Automne
Au son des Chalumeaux.

L'Homme à plus d'une affaire.

XXXVIII.

Pendant qu'au mois d'Octobre on
serre la vendange,
Et qu'aux champs pour cela chacun est
appellé,

*L'on voit à Paris qu'en échange
Mercury prend le soin de nous donner
du Blé.*

*La plus aimable Brunette du petit
Baptiste de la rue S. Germain.*

XXXIX.

E*N ce mois le Mercure est habillé de
noir,*

*Il a pris la couleur des Parques,
Avec un Manteau d'Ombre il est venu
nous voir,*

*Cependant il s'est fait reconnoître à ces
marques,*

*Après avoir bien contemplé
Qu'il portoit un Epy de Bled
Sorty de nostre Capitale,*

*Dont le fameux Rault nous regale,
Et qu'il envoie à ce Galant,*

*Pour nous montrer son beau talent,
C'est ce qui nous l'a fait connoître,
Quoy que le present soit champestre,
Il a donc beau se déguiser,*

*Qu'il y fasse tout son possible ,
 Il ne peut pas nous imposer ,
 Nous le connoissons bien pourveu qu'il
 soit visible.*

La petite Assemblée du Havre.

X L.

D*Ans l'heureuse saison où le Pere
 du jour
 Se fait mesme sentir dans la nuit la
 plus sombre.*

*Quel plaisir , Lcidas , pour conter son
 amour*

*Au fond d'une Forest de trouver un
 peu d'Ombre !*

*L'Amant du bon Tabac de
 Brefil.*

*Je me souviens de vous avoir en-
 voyé les Statuts d'une nouvelle Seète
 de Philosophes , que proposoit Mada-
 me la Viguiere d'Alby. C'est sur ce
 sujet que la Lettre qui suit luy a esté
 adressée.*

SSSS SSSS SS:SSSS SSSS

A

MADAME DE SALIEZ

*Viguiere d'Alby , sur son
galant projet de la nouvelle
Secte de Philosophes en fa-
veur des Dames.*

J'Aurois bien de la joye , Ma-
dame , si j'avois un jour l'avan-
tage d'estre au nombre de vos
Philosophes. Les Loix de vostre
nouvelle Secte en faveur des Da-
mes s'accordent avec le bon sens,
& si fort avec mon humeur, que je
vous demande avec empressement
l'honneur d'estre receuë parmy
vous ; dans l'extrême envie que
j'ay de goûter une vie douce &

tranquille, & de la passer avec des personnes choisies, dont le mérite, & l'esprit sont universellement reconnus. Oüy, Madame, je mets toute ma gloire à estre de cette agreable & noble Academie, & quoy que je n'aye pas toutes les qualitez necessaires, j'ose dire neanmoins sans flatterie que j'ay cette docilité naturelle, & propre à recevoir vos instructions avec une soumission parfaite, & avec toute l'exactitude possible. Je louë, & j'admire comme vous vostre Incomparable Marquise, qui doit avoir un grand plaisir de vous avoir fait naistre un si glorieux dessein, & mesme il me semble juste, puisque le bel esprit est de tous les Sexes. Vous en trouverez sans

doute assez dans le nostre, pour
faire une Academie ; mais com-
me les Graces ne vont jamais sans
l'Amour, & que les Muses ne sont
jamais sans Apollon, vous avez
raison, Madame, de ne pas des-
vuir les Sexes, & de ne pas ex-
clurre par une Loy rigoureuse &
injuste, ces Hommes Illustres
dont la conduite reguliere, l'hu-
meur honneste, les manieres ga-
lantes & aisées, le nom fameux,
& le profond sçavoir répondent
à vostre intention & à vostre fin.
Par cét union si raisonnable & si
parfaite, qui sera toujours au-
dessus de la médifance, vous fe-
rez l'accord de l'Art avec la Na-
ture. L'Etude, l'experience &
l'autorité des grands Hommes
soutiendront le beau genie, & le

Q. d'Octobre. 1685. V

brillant des Femmes. Ne croyez-pas , s'il vous plaist , Madame ; qu'en faisant vostre éloge , & celui de vos Heroines aussi-bien que de vos Heros , je veuille adroitement faire le mien ; je ne suis ny assez fine , ny assez presomptueuse. Je vous estime trop , & je me connois parfaitement ; je souhaite beaucoup de perfections que je n'ay pas : mais du moins pour me consoler dans l'attente du bien que vous pouvez me procurer , j'ay sans me flatter un esprit doux & facile , à recevoir toutes les bonnes impressions que vous luy voudrez donner , & mon cœur n'a rien à se reprocher : car enfin sans vanité je pense mieux que je n'écris , & l'on me dit souvent que j'agis mieux que

je ne pense. J'espere de l'Art ce que la Nature m'a refusé, & que la raison veut que j'aïlle chercher dans vostre Academie. Je le trouveray ce trésor admirable, si vous m'y accordez une place, & ma fortune sera faite si je suis de vos Academiciennes : mais coïnme heureusement vostre Compagnie est également établie & pour l'esprit & pour le cœur, j'ose esperer, Madame, qu'en suivant vos conseils, je perfectionneray l'un & que je contenteray l'autre, en trouvant ce repos que je desire depuis si long-temps, & qui joint à la connoissance de la verité & à l'amour de la vertu, fait le bon heur de la vie, & le but de toutes les belles Ames. Bien que ma temerité soit grande, elle

V ij

est digne de loüange , & toute imparfaite que ie sois , vous aurez de l'honneur à me rendre parfaite. On peut imiter dans une Secte de Philosophes , dans une Academie de beaux Esprits , l'industrie des Peintres , qui mettent à propos dans leurs Tableaux les plus achevez des ombres pour relever les couleurs. Dailleurs, Madame , comme vous sçavez , les personnes ont leur point de perspective , de sorte qu'on les doit regarder de différentes manieres. Ne me considerez donc pas de près , mais de loin , c'est à dire , ne jugez pas de moy par le commencement , mais par les suites. Enfin , Madame , c'est sous les auspices du Protecteur de nostre Sexe , le Favory des Mu-

ses , & mon Amy , que je vous
demande vostre protection au-
près de vostre aimable Marqui-
se. Ayant une recommandation
aussi forte que la vostre , je ne
doute pas que je ne puisse espe-
rer un jour d'obtenir par droit
ce que vous m'accorderez par
grace. J'auray autant de recon-
noissance , que vous aurez de
gloire d'avoir fait une heureuse ,
& je m'affeure que vous ne rou-
girez jamais de m'avoir receüe.
Dans ces sentimens que je vous
prie de croire sinceres , Je suis ,
Madame , avec tout le respect
imaginable , Vostre tres-humble
& tres-obéissante Servante,

CLARICE.

SENTIMENS
SUR LES QUESTIONS
DU XXXI.

EXTRAORDINAIRE.

Lequel de deux Amans aime le plus, celui qui souhaite la petite Verole à sa Maistresse, pour luy faire voir que sa laideur seroit incapable de le faire changer ; ou celui qui aime mieux qu'elle doute de son amour, que de luy voir arriver une pareille disgrâce.

P *Ent-on dire que c'est aimer ;
Que souhaiter du mal à la personne aimée ?*

*Il seroit à ce prix dangereux de charmer,
Et d'estre des Amans dans ce temps esti-
mée ;*

*Du moins de tels esprits que celui de
Damon ,*

*Qui croit avoir bonne raison
De marquer son amour pour la belle Syl-
vie ,*

*Par mille effroyables souhaits ,
Qui devroient luy donner envie
De le faire éloigner de ses yeux pour ja-
mais.*



*Pour vous marquer, dit-il , à quel point
je vous aime ,*

*Je voudrois que vostre beau teint
Perdist cette blancheur extrême ,
Et que ce beau visage aussi se vist atteint
Des accidens fâcheux de petite Verole ,*

*Quand avec sa malignité
Elle cause aux mortels tant de difformité,
Que la moindre partie assez souvent de-
sole ,*

Enfin qu'elle vous fist un objet de pitié ;

220 *Extraordinaire*

*Ah ! ce seroit pour lors que de mon amitié
 Je voudrois vous donner une preuve si forte
 Qu'on en verroit peu de la sorte.
 Je vous aimerois constamment ,
 Et sans changer un seul moment,
 Je vous ferois voir que mon ame ,
 Conserveroit toujours son amoureuse flamme.*



*Lisidor est bien opposé
 A des sentimens si funestes ;
 Il croiroit meriter tous les carreaux cele-
 stes ,
 S'il estoit si malavisé
 De croire qu'il fust necessaire
 De faire ces souhaits pour paroître sincere.
 L'aime mieux que Philis doute de mon a-
 mour,
 A-t-il marqué cent fois , que de faire
 ma cour ,
 En demandant au Ciel de détruire ses
 charmes ,
 Pour luy prouver que sa laideur
 Ne pourroit me causer d'alarmes ,
 Ny porter dans mon sein changement ny
 froidenr.*

Oüy,

du Mercure Galant. 241

Oüy, j'aime mieux cent fois passer pour
infidelle,

Pour volage & pour inconstant,

Que d'avoir le desir qu'elle fust un instant,
Et moins agreable, & moins belle.



Ne sont-ce pas en verité,
Ces derniers sentimens qu'il faut que l'on
estime?

Ils partent d'un esprit plein de solidité,
Et d'un cœur prévenu d'un amour legi-
time,

Au lieu qu'on voit les précédens

Paroir d'une teste peu sage,

Que sans doute on verroit aux moindres
accidens

Paroistre inconstante & volage.

Enfin, s'il m'est permis de dire mon avis,

Je tiens que Lisidor sçait aimer davan-
tage,

Que son raisonnement est fort juste &
fort sage,

Et que ses sentimens doivent estre sui-
vis.

Q. d'Octobre 1685.

X

242 Extraordinaire

Si l'on peut mourir d'amour.

Si l'on mouroit d'amour , j'en serois
mort cent fois ,
Je n'en veux , belle Iris , pour témoin
que vous-mesme ,
Depuis que je vis sous vos loix ,
Mon amour n'est-il pas extrême ?
Aime-t-on avec plus d'ardeur
Que vous en a fait voir mon cœur ?
Quoy que souvent , belle inhumaine ,
Y aye eu lieu de douter que vostre cruauté
Ne rendist ma passion vaine ,
Entendant vos discours toujours pleins
de fierté.
Ils m'ont fait éprouver un rigoureux mar-
tire ,
Souffrir mille fâcheux ennuis ,
Fair perdre le repos , & les jours & les
nuits ,
Raison qui m'autorise à dire ,
Que si l'amour fait bien souffrir ,
Il ne sçauroit faire mourir.

Si l'on peut aimer sans jalousie.

Permettez ce défaut à mon ardante
amour,

Je ne sçairois, Iris, aimer sans jalousie;
Mais elle ne tient point de cette phrenesie

Qui ne veut jamais de retour;

Aisément je me racommode

Pour peu que vos beaux yeux me mar-
quent de douceur,

J'en ay mesme de la douleur,

Tant je suis un jaloux commode.



Comment souffrir qu'un autre Amant
Vienne vous conter son tourment,

Dire que pour vous il soupire,

Que vos beaux yeux l'ont sceu char-
mer,

Et que si vostre cœur ne se veut desar-
mer,

Il faudra bien-tost qu'il expire?

Que vous, par des regards tendres &
languissans,

Que je ne peux croire innocens,

receus du Ciel. Quoy qu'il y en ait peu de plus brillans que le sien, je ne laisse pas de luy preferer la complaisance avec laquelle elle souffre quelques uns de ces Originaux, dont le fameux Moliere a si bien representé les Copies. Vous avoüez vous-mesme que cette bonté est admirable, & je ne sçais si elle n'est point la seule qui puisse les souffrir. Clitandre le franc Marquis & la precieuse Melite se rendirent avant-hier chez-elle ; ils y trouverent la jeune Arelise, Lycidas, & quelques autres personnes de merite, qui sans doute se seroient facilement passez de ces deux ridicules. Après que le Marquis les eut assasinez de complimens, Parbleu, dit-il, nous voulons sça-

X iij

tranquille, & de la passer avec des personnes choisies, dont le mérite, & l'esprit sont universellement reconnus. Oüy, Madame, je mets toute ma gloire à estre de cette agreable & noble Academie, & quoy que je n'aye pas toutes les qualitez necessaites, j'ose dire neanmoins sans flatterie que j'ay cette docilité naturelle, & propre à recevoir vos instructions avec une soumission parfaite, & avec toute l'exactitude possible. Je louë, & j'admire comme vous vostre Incomparable Marquise, qui doit avoir un grand plaisir de vous avoir fait naistre un si glorieux dessein, & mesme il me semble juste, puisque le bel esprit est de tous les Sexes. Vous en trouverez sans

doute assez dans le nostre , pour
faire une Academie ; mais com-
me les Graces ne vont jamais sans
l'Amour, & que les Muses ne sont
jamais sans Apollon , vous avez
raison, Madame , de ne pas des-
vnr les Sexes , & de ne pas ex-
clurre par une Loy rigoureuse &
injuste , ces Hommes Illustres
dont la conduite reguliere , l'hu-
meur honneste , les manieres ga-
lantes & aisées , le nom fameux ,
& le profond sçavoir répondent
à vostre intention & à vostre fin.
Par cét union si raisonnable & si
parfaite , qui sera toujours au-
dessus de la médifance , vous fe-
rez l'accord de l'Art avec la Na-
ture. L'Etude , l'experience &
l'autorité des grands Hommes
soutiendront le beau genie , & le

Q. d'Octobre. 1685. V

brillant des Femmes. Ne croyez-pas , s'il vous plaist , Madame , qu'en faisant vostre éloge , & celuy de vos Heroines aussi-bien que de vos Heros , je veuille adroitement faire le mien ; je ne suis ny assez fine , ny assez presomptueuse. Je vous estime trop , & je me connois parfaitement ; je souhaite beaucoup de perfections que je n'ay pas : mais du moins pour me consoler dans l'attente du bien que vous pouvez me procurer , j'ay sans me flatter un esprit doux & facile , à recevoir toutes les bonnes impressions que vous luy voudrez donner , & mon cœur n'a rien à se reprocher : car enfin sans vanité je pense mieux que je n'écris , & l'on me dit souvent que j'agis mieux que

je ne pense. J'espere de l'Art ce que la Nature m'a refusé, & que la raison veut que j'aille chercher dans vostre Academie. Je le trouveray ce trésor admirable, si vous m'y accordez une place, & ma fortune sera faite si je suis de vos Academiciennes : mais coïmme heureusement vostre Compagnie est également établie & pour l'esprit & pour le cœur, j'ose esperer, Madame, qu'en suivant vos conseils, je perfectionneray l'un & que je contenteray l'autre, en trouvant ce repos que je desire depuis si long-temps, & qui joint à la connoissance de la verité & à l'amour de la vertu, fait le bon heur de la vie, & le but de toutes les belles Ames. Bien que ma temerité soit grande, elle

V ij

est digne de louange , & toute imparfaite que ie sois , vous aurez de l'honneur à me rendre parfaite. On peut imiter dans une Secte de Philosophes , dans une Academie de beaux Esprits , l'industrie des Peintres , qui mettent à propos dans leurs Tableaux les plus achevez des ombres pour relever les couleurs. Dailleurs, Madame , comme vous sçavez , les personnes ont leur point de perspective , de sorte qu'on les doit regarder de differentes manieres. Ne me considerez donc pas de près , mais de loin , c'est à dire , ne jugez pas de moy par le commencement , mais par les suites. Enfin , Madame , c'est sous les auspices du Protecteur de nostre Sexe , le Favory des Mu-

ses , & mon Amy , que je vous
demande vostre protection au-
près de vostre aimable Marqui-
se. Ayant une recommandation
aussi forte que la vostre , je ne
doute pas que je ne puisse espe-
rer un jour d'obtenir par droit
ce que vous m'accorderez par
grace. J'auray autant de recon-
noissance , que vous aurez de
gloire d'avoir fait une heureuse ,
& je m'assure que vous ne rou-
girez jamais de m'avoir receüe.
Dans ces sentimens que je vous
prie de croire sinceres , Je suis,
Madame , avec tout le respect
imaginable , Vostre tres-humble
& tres-obeïssante Servante ,

CLARICE.

SENTIMENS
SUR LES QUESTIONS
DU XXXI.

EXTRAORDINAIRE.

Lequel de deux Amans aime le plus, celuy qui fouhaite la petite Verole à sa Maistresse, pour luy faire voir que sa laideur seroit incapable de le faire changer ; ou celuy qui aime mieux qu'elle doute de son amour, que de luy voir arriver une pareille disgrâce.

P *Ent-on dire que c'est aimer ;
Que fouhaiter du mal à la personne aimée ?*

*Il seroit à ce prix dangereux de charmer,
Et d'estre des Amans dans ce temps esti-
mée,*

*Du moins de tels esprits que celui de
Damon,*

*Qui croit avoir bonne raison
De marquer son amour pour la belle Syl-
vie,*

*Par mille effroyables souhaits,
Qui devroient luy donner envie
De le faire éloigner de ses yeux pour ja-
mais.*



*Pour vous marquer, dit-il, à quel point
je vous aime,*

*Je voudrois que vostre beau teint
Perdist cette blancheur extrême,
Et que ce beau visage aussi se vist atteint
Des accidens fâcheux de petite Verole,*

*Quand avec sa malignité
Elle cause aux mortels tant de difformité,
Que la moindre partie assez souvent de-
sole,*

Enfin qu'elle vous fist un objet de pitié;

220 Extraordinaire

*Ah ! ce seroit pour lors que de mon amitié
 Je voudrois vous donner une preuve si forte
 Qu'on en verroit peu de la sorte.
 Je vous aimerois constamment ,
 Et sans changer un seul moment ,
 Je vous ferois voir que mon ame ,
 Conserveroit toujourns son amoureuse flamme.*



*Lisidor est bien opposé
 A des sentimens si funestes ;
 Il croiroit meriter tous les carreaux cele-
 stes ,
 S'il estoit si malavisé
 De croire qu'il fust necessaire
 De faire ces souhaits pour paroître sincere.
 J'aime mieux que Philis doute de mon a-
 mour ,
 A-t-il marqué cent fois , que de faire
 ma cour ,
 En demandant au Ciel de détruire ses
 charmes ,
 Pour luy prouver que sa laideur
 Ne pourroit me causer d'alarmes ,
 Ny porter dans mon sein changement ny
 froidenr.* Oüy,

Oüy, j'aime mieux cent fois passer pour
infidelle,

Pour volage & pour inconstant,

Que d'avoir le desir qu'elle fust un instant,
Et moins agreable, & moins belle.

EX

Ne sont-ce pas en verité,
Ces derniers sentimens qu'il faut que l'on
estime?

Ils partent d'un esprit plein de solidité,
Et d'un cœur prévenu d'un amour legi-
time,

Au lieu qu'on voit les précédens

Paroir d'une teste peu sage,

Que sans doute on verroit aux moindres
accidens

Paroistre inconstante & volage.

Enfin, s'il m'est permis de dire mon avis,

Je tiens que Lisidor sçait aimer davan-
tage,

Que son raisonnement est fort juste &
fort sage,

Et que ses sentimens doivent estre sui-
vis.

Q. d'Octobre 1685.

X

Si l'on peut mourir d'amour.

Si l'on mourroit d'amour , j'en serois
mort cent fois ,

Je n'en veux , belle Iris , pour témoin
que vous-mesme ,

Depuis que je vis sous vos loix ,

Mon amour n'est-il pas extrême ?

Aime-t-on avec plus d'ardeur

Que vous en a fait voir mon cœur ?

Quoy que souvent , belle inhumaine ,
Y aye eu lieu de douter que vostre cruauté

Ne rendist ma passion vaine ,

Entendant vos discours toujours pleins
de fierté.

Ils m'ont fait éprouver un rigoureux mar-
tire ,

Souffrir mille fâcheux ennuis ,

Fait perdre le repos , & les jours & les
nuits ,

Raison qui m'autorise à dire ,

Que si l'amour fait bien souffrir ,

Il ne sçauroit faire mourir.

Si l'on peut aimer sans jalousie.

Permettez ce défaut à mon ardante
amour,

Je ne sçadrois, Iris, aimer sans jalousie;
Mais elle ne tient point de cette phrenesie

Qui ne veut jamais de retour;

Aisément je me racommode

Pour peu que vos beaux yeux me mar-
quent de douceur,

J'en ay mesme de la douleur,

Tant je suis un jaloux commode.

¶

Comment souffrir qu'un autre Amant
Vienne vous conter son tourment,

Dire que pour vous il soupire,

Que vos beaux yeux l'ont sceu char-
mer,

Et que si vostre cœur ne se veut desar-
mer,

Il faudra been-tost qu'il expire?

Que vous, par des regards tendres &
languissans,

Que je ne peux croire innocens,

X ij

receus du Ciel. Quoy qu'il y en ait peu de plus brillans que le sien, je ne laisse pas de luy preferer la complaisance avec laquelle elle souffre quelques uns de ces Originaux, dont le fameux Moliere a si bien representé les Copies. Vous avoüez vous-mesme que cette bonté est admirable, & je ne sçais si elle n'est point la seule qui puisse les souffrir. Clitandre le franc Marquis & la precieuse Melite se rendirent avant-hier chez-elle; ils y trouverent la jeune Arelise, Lycidas, & quelques autres personnes de merite, qui sans doute se seroient facilement passez de ces deux ridicules. Après que le Marquis les eut assasinez de complimens, Parbleu, dit-il, nous voulons sça-

X iij

voir surquoy vous en estiez quand nous sommes arrivez. Tout le monde parut estonné de cette familiarité , car vous remarquerez , s'il vous plaist , que c'estoit là la premiere Visite , que jamais il n'avoit veu Emilie , & qu'il n'étoit venu chez-elle que sur le credit de Melite , qui ne l'avoit aussi veuë qu'une fois chez une de ses Amies. On ne luy répondit rien , & tout le monde se faisant effort pour s'empescher de rire de cette extravagance qu'il appelle le bel air , il voulut profiter du silence. Il se mit à regarder Emilie , & après avoir roulé les yeux d'une maniere toute particuliere. Ah ! Madame , dit-il à Melite , vous m'avez amené dans un lieu où il fait bien chaud , & où le droit

des Gens est tres-mal observé.

Cela est fort peu obligeant pour moy , répondit Melite , car je vois que vous me parlez pour Emilie de la même maniere que vous parlates pour moy à celuy qui vous amena chez-moy la première fois. C'est à ce que je vois , un compliment étudié que vous faites à tout le monde , & non pas un transport de passion naissante , ou un emportement de surprise impreveuë.

Ces dernières paroles de Melite qu'elle avoit sans doute leuës dans quelque Roman , & le sujet qui les avoit causées , parurent à tous ceux de la Compagnie des Incidens si plaisans , qu'ils ne purent s'empescher de rire. Le Tur-Aupin en rit plus que tous les au-

tres, & trouvoit, disoit-il, l'avanture grotesque. Emilie reprit bientôt son sérieux, & répondit modestement à Melite qu'elle faisoit bien de maintenir les droits qu'elle avoit sur le cœur de Clitandre; mais, ajouta-t-elle avec une grace toute charmante, sans cela le mien estoit en grand danger, & les regards de Monsieur m'ont marqué tant de passion, que j'aurois pû me résoudre à vaincre pour luy mon indifférence naturelle, & à m'engager pour toujours. Quoy, dit Arelise qui entendoit la raillerie d'Emilie, dès la première fois que vous l'avez veu, vous engager pour toujours! Emilie qui vouloit se donner carrière, poussa le jeu fort longtemps. Oüy, dit-elle, Clitandre a

des manieres d'agir tout à fait aimables, & si Melite n'estoit aussi avant dans mon esprit qu'elle y est, je luy déclare que je ferois tout ce que je pourrois pour le luy voler. Melite rougit, & puis passit un moment après. Le Marquis qui connut son desordre, la rassura par quelques regards, & par un certain sourire niais qui luy est particulier. Les éclats de rire recommencerent, & l'aimable Emilie qui vouloit se divertir encore un peu, quoy que son humeur douce & civile ne la porteroit guere à rompre en visiere à personne. Je sens que je prendrois feu, poursuivit-elle, & comme je suis presentement la plus indifferente personne du monde, je deviendrois la plus fidelle & la

plus passionnée. Vous pousseriez l'amitié, jusqu'à la passion, reprit Arelise, & même la passion jusqu'à la fidélité ? Ah ! Madame, n'en dites pas d'avantage. Quoique la beauté de Melite soit fort engageante, vous pourriez la faire trembler, s'il est vray qu'elle ait quelque interest au cœur de Clitandre, & puisque sa premiere passion a esté ébranlée en vous voyant seulement, il pourroit céder aux charmes des avances que vous luy faites. Oh ! parbleu, vous verrez que non, dit brusquement le Marquis, j'ay plus de constance que vous ne croyez. Si vous estes constant, dit une personne de la Compagnie, je crois qu'Emilie sera bien-tost guerrie de la passion qu'elle vous témoigne.

Elle est ennemie jurée de la constance. Je suis bien aise, dit Arelife, que le rapport d'humeurs ne se rencontre point encore entre elle & Clitandre, tous ces obstacles ensemble la dégageront d'une affaire avec Melite qu'elle feignoit de vouloir éviter en cette conjoncture. Quoy que Melite soit une fort grande parleuse comme toutes les Precieuses le sont, & par consequēt une fort grande diseuse de sottises, elle ne fut pas bien aise d'avoir à répondre, parce qu'elle avoit accommodé ses levres pour se faire une petite bouche. Il falut cependant les défaire pour dire à Arelife ; je feray toujours fort indulgente. dans les sujets de plainte qu'Emelie pourra me donner, pour-

veu qu'elle ne salisse point son ame d'un défaut aussi grand que celui d'estre du Party des Inconstans. Après cette belle maniere de parler qui n'étonna plus personne , elle raccommoda promptement sa bouche pour plaire d'avantage au Marquis qui la regardoit , & Emilie répondit. Mais, Madame, faites moy, s'il vous plaist, comprendre ce que c'est qu'un Inconstant , & d'où vient que vous trouvez tant de deffaut à l'estre. Est ce un crime que d'aimer également tout ce qui est également beau ; & qu'y a t'il de plus juste que les sentimens que je vais vous chanter ? Vous sçavez que la voix d'Emilie est admirable , & comme elle estoit en humeur goguenarde !

du Mercure Galant. 253
elle chanta fort agreablement ces
Parolles.

CHANSON.

JE permets aux Romans
D'avoir des Amans fidelles,
Je permets aux Romans
La constance des Amans.
Mais trouvant par tout des Belles,
Par tout je veux cajoler ;
Puis que l'Amour a des aîles,
Doit-il pas toujours voler ?

Vostre Chanson est une mon-
noye dont je ne me paye pas , dit
Mélite , & vostre Party.... Par-
bleu , interrompit le Marquis , il
faut confondre Madame , & sa
Chanson par la lecture d'une pie-
ce qu'on m'a envoyée ce matin.
Je ne l'ay point encore veüe ,

mais je m'assure qu'elle est admirable. Vous la trouvez admirable, dit Arelise, & vous ne l'avez point encore veüe ? Il suffit, repliqua-t'il brusquement, que celui de qui je la tiens l'ait approuvée, c'est un homme de bon goût, la voicy. Puisque je suis du Party contraire, dit Emilie, il faut que je l'examine, & que je voye cette admirable Piece que vous n'avez point veüe, & qui doit me confondre. Alors elle leut la Lettre qui suit.

A MADEMOISELLE. ***

L'*Inconstance a toujours passé pour un si grand défaut dans l'esprit de tous les hommes, que ceux mesme qui en ont esté le plus forte*

ment atteints , se sont ioujours étudiés à cacher cette imperfection, & à s'en défendre quand on les en accusoit. C'est pourquoy , Mademoiselle , je croy que le Cavalier qui vous a donné son Portrait , a pris plus de soin à se déguiser , qu'à vouloir vous marquer son humeur & ses inclinations ; & qu'estant espris de quelque beauté qui est d'humeur assez changeante , il a voulu dépeindre la sienne avec le plus de symptie & de ressemblance qu'il s'est peu imaginer. Un Amant fait jouer toutes sortes de ressorts pour venir à bout de son dessein ; mais selon mon humeur , ce seroit la dernière chose que j'inventerois , puisque bien loin d'avancer en quelque sorte mes affaires , je croirois que cela seul seroit capable de les ruiner entièrement. La Belle qui est co-

256 Extraordinaire

quette , aime l'Inconstance , mais elle ne l'aime qu'en elle-mesme , & n'aime point l'Inconstant. Il me semble que l'on ne combatit jamais le feu par le feu , & que l'Inconstance ne se peut pas détruire elle-mesme. Je me servirois plus volontiers de son contraire , & je tâcherois par une longue & sincere assiduité de fixer une humeur volage & legere , je suivrois des maximes tout à fait oposées à celles qu'il a voulu establir. Je trouverois toujours le temps que j'aurois à considérer Climene trop court , au lieu de l'employer à admirer la beauté qui se pourroit trouver dans d'autres personnes ; & quand je serois assez malheureux pour estre éloigné d'elle , je m'entretiendrois agreablement dans mes pensées , qui seroient sur la vivacité de son esprit , le brillant de

ses yeux, & une infinité d'autres belles qualitez qu'un Amant découvre les unes après les autres dans la personne qu'il aime. Outre qu'il est assez difficile qu'un Cavalier qui aime véritablement, trouve quelque chose d'agréable ailleurs que dans l'objet qui l'enflame; d'où vient qu'on ne nous dépeint l'Amour aveugle, que parce qu'il nous bouche les yeux pour tout le reste du monde. J'avoue bien qu'une multitude de Galans dont la Belle ne se peut passer, est quelque chose d'assez incommode; ce ne seroit pourtant pas ce qui me détourneroit de mon amour. Ce seroient auant d'aprobateurs de mon choix, & l'esperance que j'aurois de l'emporter par dessus eux, augmenteroit ma passion. L'esprit n'a jamais tant de brillant que quand il est contrarié. De

Q. d'Octobre 1685.

Y

mesme l'amour brûle davantage quand il trouve de la resistance ; que lorsque la conquête qu'il entreprend luy est facile. Ce n'est pas la le plus difficile , me direz vous. Vostre constance sera-t-elle à l'épreuve des faveurs que recevront vos Rivaux ? Je conviens que c'est là la plus rude peine que l'on puisse souffrir en amour. Mais quoy , pretendez-vous emporter la victoire sans alarmes & sans blessures , & cueillir dans le siecle on nous sommes des Roses sans épines ? Non , non , il faut se résoudre à souffrir quand on a commencé d'aimer. L'amour a ses peines aussi-bien que ses plaisirs. Ajoutez que l'humeur de la Belle me vangeroit assez en les méprisant pour s'attacher à d'autres , desquels enfin estant ennuyée , elle se résoudroit à accorder quelque chose à

une passion aussi forte que la mienne, qu'elle auroit si long temps éprouvée. On ne doit pas plaindre ce long-temps, puis qu'estant une fois rangé sous les loix de Cupidon, nous ne devons plus vivre que pour aimer. Voilà, Mademoiselle, ma pensée sur les maximes que vous eustes la bonté de me faire voir, que je suis obligé de mettre sur le papier, estant retenu dans le Logis par un accident qui m'est arrivé, & qui m'est d'autant plus fâcheux qu'il m'empesche d'aller moy-mesme apprendre de vos nouvelles.

Emilie ayant achevé de lire cette Lettre, je n'en connois point l'Auteur, dit-elle à Melite, mais je suis fort trompée s'il n'a quelque simpatie avec vous, & si son humeur & celle de Clitandre n'ont un rapport que l'on

Y ij

ne trouve que rarement entre deux personnes. Je voudrois luy demander quelle est l'Inconstance qu'il condamne, car il pretend que c'est un si grand défaut, que ceux qui en ont esté atteints se sont étudiez à cacher cette imperfection; & cependant il doit sçavoir qu'on peut estre Inconstant sur toutes sortes de sujets, & que l'Inconstance d'un Amant & celle d'un homme dont l'humeur est changeante en tout, sont des choses bien differentes. L'Inconstance en amour, de laquelle sans doute il veut parler, n'est pas toujours une imperfection. Elle est bien souvent l'ouvrage du bon sens & du discernement, & un Amant pourroit répondre pour toute défense.

*Peut-on nommer legereté
Une humeur pleine d'équité,
Qui me fait abandonner celle
Qui m'avoit arrêté,
Pour en aimer une plus belle?*

C'est avoir de bons yeux, c'est rendre hommage à qui le peut le plus légitimement exiger, & à qui il est deu de plein droit. Pourriez vous blâmer un Aveugle-né qui ayant recouvré la lumière dans le milieu de la nuit, auroit facilement pris une Etoile pour le Soleil; & qui voyant ensuite la pompe & la magnificence de ce Roy des Astres, reconnoissant son erreur, condamneroit l'imposture de ses premiers sentimens, & n'adresseroit ses vœux qu'à celui qui les auroit mérités. Nous croyons cepen-

dant que le caprice tout seul autorise le changement de l'esprit, que la raison n'a point de part à ces dégouts que nous condamnons, & quoy que tout le monde soit sujet à se laisser emporter aux premiers empressements de la surprise que la nouveauté peut causer, nous ne pouvons souffrir ces manieres d'agir auxquelles nous sommes tous les jours exposés; mais c'est en aveugles que nous nous mettons de juger de ces matieres. L'inclination des Interesses peut seule répondre de leurs actions. Elle est engagée auparavant, ou elle ne l'est pas. Si elle l'est, il faut des charmes bien puissans ou une esperance bien fondée pour l'obliger à rompre ses premieres chaines,

& par là son changement devient une nécessité indispensable. Si elle ne l'est pas, elle ne fait que suivre le panchant de sa nature, qui l'entraîne doucement vers l'objet pour lequel elle est faite, & par là elle ne peut être accusée d'une legereté criminelle. J'avouë que bien souvent on quitte une Belle pour s'attacher à une qui l'est moins ; mais elle ne l'est moins que pour nous, qui n'y prenons point de part, & dont les cœurs ne ressentent point les douces violences qui gagnent celui que l'on accuse. Son cœur seul doit être consulté sur les causes de son changement. Il se trompe rarement dans ses choix, & pourveu qu'on s'abandonne à la conduite de ses émotions, l'on

ne fait jamais rien qui cause du repentir, ny qui doive estre blâmé. A ce que je vois, dit Lycidas, vous ne seriez pas d'humeur à courir après vos Amans, comme une Femme que je connois, qui en alla voir une autre chez qui elle croyoit que son Amant devoit estre ; Elle l'y trouva malheureusement pour elle & pour luy, & s'abandonnant dès l'entrée à toute la fureur d'une jalousie immodérée, elle cassa le miroir de cette Dame, & après avoir battu comme une Furieuse ce pauvre Galant, elle emporta sa Perruque & son Chapeau. Non, répondit doucement Emilie, ces emportemens ne seroient point de mon caractère, & il me semble que j'aurois des moyens plus doux, plus

plus innocens , & plus seurs pour faire revenir un Amant dont la constance seroit ébranlée ; mais vous confondez en cet exemple deux choses bien différentes. Ce pauvre maltraité n'estoit pas pre-tendant seulement , je suis fort trompée s'il n'avoit esté bien fa-vorisé auparavant. Pour lors il y a de l'infidélité, & c'est une lâcheté inexcusable d'estre capable de changer après avoir reçu quel-que faveur , pour legere qu'elle puisse estre. Mais pourquoy nom-mer Inconstant un homme qui quitte une Laide pour une Belle ? Une Indifferente pour une qui peut l'aymer ? Une stupide pour une femme d'esprit ? Et quand il quitteroit le plus pour le moins , il a toujours son excuse dans l'é-

Q. d'Octobre 1685. Z

tat de sa fortune , & la tranquillité de son ame luy doit , ce me semble , estre plus chere que la gloire de passer pour un homme constant , & n'avoir aucun plaisir. Voilà , poursuit Emilie , ce que j'ay à vous dire pour tous les Clairvoyans que vous nommez Inconstans. Je voudrois pouvoir me dispenser d'examiner en détail la Piece admirable de Clitandre , mais je me vois obligée de luy montrer , que bien loin de confondre mes raisons , elle ne peut pas seulement confondre ma Chançon. Où peut-on prendre des pensées aussi bizarres que celles dont elle est composée , & qui peut concevoir qu'un homme qui aimeroit une Belle Inconstante , seroit capable d'i-

imiter cette humeur pour affecter une sympathie inutile dans son amour ? Je ne sçais de qui il veut parler, mais après avoir dit que l'Inconstance est un grand défaut, il montre peu de bonne opinion du Cavalier dont il parle (puisque Cavalier y a) en l'accusant de cette imperfection dont tout le monde se deffend. Et supposé que ce Cavalier soit d'humeur Inconstante, il ne suit gueres le principe de vostre Auteur, qui dit que ceux qui en sont atteints (il en parle comme de la Peste) s'étudient à la cacher, puisque luy-mesme avoit fait son Portrait avec toutes les couleurs de l'Inconstance. Puisque selon luy le feu ne se combat point par le feu, & que l'Inconstance ne se

Z ij

détruit pas elle mesme, pourquoy ce Cavalier feignoit-il de la sympathie pour celle de sa Maistresse? Dequoy luy servoit cette complaisance? & pourquoy ne s'attachoit-il pas aux maximes d'Amoureux transis que vostre Auteur prend pour les siennes? Que ne cherchoit-il les lieux écartez pour faire quelque beau Dialogue avec la passion, ou pour parler de son amour aux Arbres & aux Cailloux? Ah! Madame, ne vous mocquez pas de ces innocens stratagêmes, dit Lycidas. Ce sont là les principales proïesses de ceux qui se piquent d'aimer, & cette langueur dont vous faites la Satyre, n'est pas toujours inutile en amour. Je ne sçais, dit fort agreablement Are-

lise , si cette langueur peut produire de bons effets pour celuy qui la souffre ; mais si j'estois Galant d'une Femme, je ne voudrois pas que la mienne allast fort loin, & je n'en voudrois qu'autant qu'en demande ma Chanson. Comme elle chante merveilleusement bien , tout le monde la luy demanda , & après qu'elle eut pris la précaution que ce seroit sans interrompre Emilie , elle chanta ces paroles.

*Quoy qu'en dise le nouvel Usage
Qui n'est plus que pour la belle humeur,
En Amour il faut de la langueur,
Mais je l'entends sur le Visage
Car elle sied mal dans le Cœur.*

Clitandre qui est le plus étourdy de tous les Marquis , l'interrompit de deux ou trois éclats

Z iij

de rire. Eh ! Madame, dit-il, de quoy nous regalez-vous ! Fy, Dieu me damne, laissez cette Chançon pour les Comediens Italiens, c'est celle qu'ils chantent à leur Comedie du Vin Emetique. Vrayment, dit Melite, il me semble que cela est vray. Vrayment, répliqua Arelise, il n'y en a que l'air ; car si vous l'avez mieux écoutée que vous n'avez leu vostre Piece, vous verrez que le Vin Emetique n'a point de part à cette Chançon. Emilie la pria de continuer des Couplets qu'elle ne sçavoit pas, ce qu'elle fit ainsi.

*Je sçais bien que cette Loy déroge
Aux maximes des nouveaux Galans ;
Mais un soupir poussé bien à temps ,
Peut faire avancer une Horloge*

Qui ne sonneroit de long-temps.



*Bien souvent les plus fiers regardent
Les pleurs qu'un Amant verse à pro-
pos,*

*Mais pour n'en avoir pas dans le dos
Pendant que ses yeux les hazardent,
Son cœur doit joür du repos.*



*Qu'il dise que pressé de martyre
Il se va tuer, que c'en est fait;
Quoyque son discours soit sans effet
Il est fort sage de le dire,
Mais il est un sot s'il le fait.*

Voilà de beaux sentimens, dit
Melite. Mon Dieu ! peut-on ai-
mer un homme de cette humeur ?
Il faut estre furieusement affa-
mée d'Amans pour en souffrir
qui ayent des sentimens si dégar-
nis de sens commun. Ces senti-
mens sont à la mode , répondit

Z iij

Arelise, en riant des expressions de Melite, il faut s'en prendre à l'humeur Françoise qui cherche la nouveauté en toutes choses, & presentement le bon sens est une garniture dont peu de personnes sont chargées. Il y en a tant dans cette Piece, dit Emilie, que j'ay lieu de conjecturer que son Auteur en est l'Antipode. Par exemple ! s'écria le Marquis, eh ! Madame par exemple ! Un exemple, morbleu, de ce que vous dites. L'exemple, répliqua-t-elle, est toute la piece en gros, & toutes les lignes en détail. L'on ne nous dépeint, dit-il, l'Amour aveugle, que parce qu'il nous bouche les yeux pour tout le reste du monde ; si cela estoit, il devrait avoir le bandeau à la main & non pas

sur les yeux ; & si l'Amour nous bouche les yeux pour tout ce qui est hors de la personne que nous aimons , nous ne pouvons rien voir qu'elle , & par consequent il nous est impossible de devenir Inconstant. Voyez vous que cette contrariété détruit ce grand défaut qu'il blâme. Je laisse la maniere d'écrire à part, & je m'en raporte aux Galans , si jamais on a écrit boucher les yeux dans un Biller. Il a raison cependant d'appeller l'Inconstance un tres-grand deffaut. Il n'y a point de Heros, de Roman qui ait poussé la Constance plus loin que luy , mais il y a cette difference entre les Heros & luy , que ceux là cherchoient à détruire leurs Rivaux par les Armes , & que celuy-cy

est d'une humeur pacifique , qui s'applaudiroit de voir plusieurs Approbateurs de son choix, quoy que peut-estre il fust le dernier venu , & qu'il se fust réglé sur l'exemple des autres ; car à ce que j'en puis voir , son caractere est assez de croire qu'une personne est aimable quand il voit que plusieurs luy font la Cour ; & ainsi sans rien examiner davantage , je le crois d'humeur à s'embarquer vaille que vaille avec les autres. Ces sortes de Galans ont peu de satisfaction dans leurs engagements ; mais comme ils ont l'esprit fort , ils se consolent quand ils sont supplantés, en disant qu'en ce siecle il n'y a point de Roses sans épines , & en se nourrissant d'une esperance qui n'a que leur

facilité pour tout fondement. Cette extraordinaire patience est de bon exemple , & marque une défiance de son mérite fort modeste , mais fort peu en usage. En voyez-vous beaucoup après vostre Auteur , qui puissent s'attacher à une Coquette qui exige un amour à l'épreuve des faveurs que l'on fait aux Rivaux ? En voyez vous dont la constance soit inébranlable jusqu'à pouvoir attendre qu'une Coquette soit ennuyée de mille Galans , pour luy demander quelque récompense ? Je souhaite , poursuit Emilie , en souriant & en rendant le papier à Clitandre , je souhaite de bon cœur pour le prix de la belle Piece que je vous rends, que son Auteur puisse devenir

amoureux d'une Coquette qui l'oblige à une constance aussi forte que celle qu'il veut établir, & puisqu'il est d'humeur à attendre qu'une volage soit fatiguée de ses inconstances, je luy souhaite le bon-heur d'en trouver une qui vieillisse avant que de changer son humeur changeante; alors je vous prieray de me le faire connoître, ou de luy demander si l'on ne doit rien trouver d'agréable que dans l'objet que l'on aime, & si étant une fois rangé sous les loix de Cupidon, nous ne devons plus vivre que pour aimer. Toute la Compagnie rit de cette conclusion d'Emilie, hormis le Marquis & Melite, qui un moment après s'en allerent sans pouvoir pourtant s'empes-

cher d'admirer l'esprit de la belle Emilie , qui quoy qu'elle n'eust jamais eu d'engagement avec personne , ne laissoit pas de parler si bien de l'amour , & d'approuver avec tant de grace la galante maniere de bien aimer , en faisant la Satyre des Amoureux transis , qui se morfondent par respect , & soupirent sous une fenestre , pendant que leurs Rivaux qui sçavent traiter l'amour comme il faut , s'entretiennent avec l'objet de leur passion.



Z: S Z Z Z Z Z Z Z S: Z Z Z Z Z Z Z S

PARAPHRASE

sur le mot jouïſſez.

Feuilletez & reſeuilletez
 Tous ceux dont les moralitez,
 Ont voulu nous donner des Preceptes à ſui-
 vre ,
 Vous ne trouverez rien dans leurs doctes
 Traitez.

Qui nous montre ſi bien à vivre ,
 Que ce beau mot que vous vantez.



En effet dans ce court voyage
 Que fait icy le Genre humain ,
 Un pauvre mortel eſt-il ſage
 S'il remet juſqu'au lendemain ,
 Le ſeur & le preſent uſage ,
 Des plaiſirs que le Souverain
 Luy fait trouver ſur ſon paſſage ,
 Et dont l'heureux retour eſt auſſi-peu
 certain

Que le nombre des jours qu'il a pour son
partage?



Tu vis aujourd'huy sous la loy
D'une Maistresse, & jeune & belle,
Mais tu crains que demain sa foy
Ne puisse resister aux vœux qu'on fait
pour elle.

Sur de pareils soupçons pour prendre tant
d'efroy,

Es-tu seur, insensé, que la Parque cruelle
Filera ce demain pour ta Belle & pour
toy?

L'avenir fort souvent en vain se fait at-
tendre,

Tous les momens passez sont pour jamais
finis;

Et ces deux temps enfin, quoy qu'on puisse
pretendre

Ne font ny bien ny mal à l'instant où tu
vis,

Et si tu voulois croire aux Heros de jadis,

L'Histoire te pourroit apprendre

Que le bon-heur du beau Pâris,

Du jour qu'entre ses bras Helene se vint
rendre ,

Jamais à son égard ne perdit de son prix ,
Par le dur souvenir , ou les jaloux soucis
Des plaisirs qu'avant luy l'Infidelle a-
voit pris ,

Et de ceux qu'après luy la Belle devoit
prendre.



Joüis donc du present en Sage possesseur ,
Et pleinement content du bien qu'il te
peut faire ,

Ne souffre jamais que ton cœur
- Fasse sa peine ou son bon heur ,
De ce qu'il craint ou qu'il espere.

Voicy une Plainte du Berger de
Flore , à son Amy Damon , sur l'éloi-
gnement de cette Belle enjoiüée , qui
luy fournit les pensées des Enigmes
du dernier mois.

Diane hélas ! s'en est allée ;
Ah la cruelle piece ? ah le malheureux
jour ?

Belles Eaux , belles Fleurs , & vous ,
charmante Allée ,

Agrémens de mon doux Séjour ,
Vous ne me touchez plus ; mon ame est
désolée

Par la douleur , & par l'amour.



Trois jours d'une presence aimable
Font sur un tendre cœur un étrange fra-
cas.

J'ay veu pendant trois mois cette Nim-
phe adorable ,

Juge , Amy , de mon embarras ,
Je le trouve si grand , il est si déplorable ,
Que je ne me reconnois pas.



Ne dis point qu'elle estoit malade , (loir ,
Et qu'alors la beauté ne se fait pas va-
Vne belle , en tout temps enchante &
persuade ,

Q. d'Octobre 1685.

Aa

Quand on prend plaisir à la voir,
Il ne faut, cher Damon, qu'une amou-
reuse œillade
Pour en établir le pouvoir.



Le sien, par sa taille divine,
Commença dans mon cœur à se faire sen-
tir,
Puis par son teint vermeil il prit tant
de racine,
Que je ne pus m'en garantir;
Enfin son enjoûment propre à battre en
ruine,
Acheva de m'assujétir.



Je l'aimay donc, je l'aime encore,
Et l'aime infiniment jusqu'à ses moindres
traits;
Mais que peux me servir, ô Dieux! que
je l'adore,
Et que je pense à ses attraits?
Cette belle a quitté la demeure de Flore;
Elle n'y reviendra jamais.


N'importe, la douceur est grande,
De songer à l'objet qui nous à scez char-
mer;

C'est un tribut d'esprit, que l'amour nous
demande

Que la raison ne peut blamer;
Et ce qu'on trouve aimable exige qu'on
se rende,

Au panchant qu'on a de l'aimer.


Malgré l'absence, & son martire,
Diane toujours donc me sçaura sous sa
loy,

On ne me verra point passer sous d'autre
Empire,

Deust-on m'y recevoir en Roy.

Reste à me consoler; j'ay ce que je desire;
Elle se souviendra de moy.


Du moins sa parole engagée
M'a flatté mille fois de ce bien des absens;
Mais hélas! les Marins la tiendront as-
siégée

A a ij

Et par l'esprit , & par les sens.
Ab ! c'est fait du Berger ; cette Belle
éloignée
Ne va plus penser qu'aux presens.

S2

Denué de toute esperance !
Il faut quitter le jour , la vie est sans ap-
pas ;
Si pourtant je mourrois , les Marins par
vangeance
Pourroient rire de mon trépas.
J'aime mieux espérer , contre toute appa-
rence ,
Que l'onbly n'arrivera pas.

22

Mais quoy ? je suis tenté de prendre
Un parti différent de celui que je tiens ;
C'est d'éteindre le feu qui me réduit en
cendre ,
Et de rompre tous mes liens.
La liberté vaut mieux , qu'un cœur vai-
nement tendre ,
C'est le plus grand de tous les biens.



*Liberté, reprends donc ta place,
Mon humeur te rappelle, & c'est avec
raison ;*

*Dans l'absence, l'amour n'a que mau-
vaise grace,*

C'est un transport hors de saison.

*Belle Diane adieu, Vostre image s'efface ;
Et mon cœur a par là trouvé sa guérison.*

*Voicy deux Fables qui renferment
les vrais mots des Enigmes de No-
vembre, dont l'un estoit la Pie, &
l'autre l'Asne. L'Auteur de ces Fa-
bles est M. Lourdet, du quartier de
la Place Maubert.*

Les Pierides changées en Pies. —

F A B L E.

S*I pour faire des Vers je n'estois pas un
Cancre,*

J'écrirois, mais de la bonne ancre.

(J'emprunte cecy de Poisson)

L'Histoire de Pierus & de chaque Pie-
ride ,

Mais ne pouvant sur le beau ton
Entonner si haute chanson ,

Je vous renvoiray chez Ovide ,
Ovide surnommé Nazon.

Cet Auteur vous dira dans ses Meta-
morphoses

Sur cela de tres-belles choses ;

Il y rapporte tout au long ,

Comme jadis en Macedoine ,

Avant qu'on connust aucun Moine ,

Reignoit un Roy de fort grands revenus ;

Je vous l'ay nommé , c'est Pierus.

Ce Roy de sa Femme eut neuf Filles ,

Toutes neuf fort gentilles ,

Et comme Ovide nous le dit ,

Croissantes en beauté , croissantes en es-
prit ;

Et de l'esprit tant elles eurent ,

Qu'à la fin elles creurent ,

Sans contredit ,

Pouvoir bien deffier les Muses.

Comme en effet ces pauvres buses
Par des complimens du Pont-neuf,
Dirent: Allons, neuf contre neuf,
Vous ne pouvez nous refuser, Mesdames,
Voyons qui chantera le mieux;
Preparez vos plus belles games,
Il arrivera l'un des deux;
Où vous nous cederez l'une & l'autre
Fontaine,
Aganippe, Hyppocrene,
Si nous gagnons dans ce Combat;
Où moy, comme aussi mes compagnes,
Nous vous cederons les campagnes
De Macedoine, dont l'éclat
Pourroit charmer maint Potentat,
Si nous perdons dans ce debat.
Au reste, vous pouvez aller voir chez
Ovide

Comment ce different se vuide,
Je ne sçaurois tout rapporter
Dans sa justesse;
Je diray seulement qu'une seule Déesse
Fut choisie afin de chanter;
Calliope (c'estoit le nom de cette Muse)

288 Extraordinaire

Par ses belles Chansons bien-toſt vain-
quit la buſe

Que l'on luy venoit d'oppoſer.

L'autre par ſes impertinences
Venoit contre les Dieux cent choſes avan-
cer,

C'eſt à dire autant d'inſolences ;

Parquoy fut par ces meſmes Dieux

La belle Mie

Changée en Pie

Avant que ſortir de ces lieux ;

Et ſes bonnes Sœurs ſes complices,

Non moins qu'elle pleines de vices,

Encoururent le meſme ſort

Pour elles pire que la mort.

Se voyant en telles poſtures,

Ces miſerables Creatures

Effayerent à qui mieux mieux,

D'injurier encor les Dieux.

Et tous les jours ces beſtes folles

Chez les Laquais font leurs Ecoles ;

Afin d'apprendre d'eux

Ce qu'au monde l'on dit de plus per-
nicieux ;

Elles

*Elles le repetent sans cesse
A Baron, Marquis & Princesse,
Croyant entre eux
Rencontrer quelqu'un de ces Dieux
Elles pillent par tout, les pauvres & les
riches,
Croyant aux Dieux faire ces niches.*

Le Divorce de la Lune & du
Soleil.

F A B L E.

P*Ar un jour que le blond Phebus,
A cause d'un grand heritage,
Venoit de toucher du quibus:
Je n'en voulois pas davantage,
Dit-il, pour me mettre en ménage.
Il avoit bien deux mille écus,
Enfin tant du moins que du plus;
Il fut trouver Dame Diane,
Et luy dit: ma Sœur, Dieu me damne,*

Q. d'Octobre 1685. Bb

290 Extraordinaire

*Nous sommes tous deux immortels ,
 Chacun nous dresse des Autels ,
 Mais à present la Destinée
 Pretend que de nous l'Hymenée
 En reçoive à son tour aussi ;
 Je sçay toute vostre menée ,
 Vous vous plaisez ailleurs qu'icy
 (Vous voyez que dans l'Empirée ,
 Maison magnifique & dorée ,
 Parloit nostre amoureux transi)
 C'est ce qui me met en soucy ,
 Mais cela pourra se refaire ;
 Pouvez-vous pas vous satisfaire
 Sans abandonner ce lieu.cy ?
 Chere Sœur , devriez - vous vous plaire
 Autre part qu'avec vostre Frere ?
 Faut-il qu'un vilain Polisson ,
 Un Gueux , un Pastre , Endimion ,
 Soit visité d'une Déesse ,
 Tandis que rempli de tristesse
 Loin de vous le pauvre Apollon
 Demeurera ? Non , ma Sœur , non ;
 Vous sied-il bien d'estre severe
 Au plus beau des Dieux , vostre Frere ?*

Si je faisois tout ton soucy
Je t'aimerois, quoy ? . . . Signor - si ,
Mais de te voir vingt-cinq Maistresses,
Qui toutes ne sont pas Déesse's ,
Cela me donne mille ennuis.
Thetis vous a toutes les nuits ,
La jeune Hebe vous semble belle ;
N'est ce pas encore pour elle ,
En faveur de ses beaux yeux doux
Qu' Hercule vous promet cent coups ?
Sans parler de la tendre Aurore ,
De Daphné , Coronis & Flore ;
De plus , vous sçavez bien l'horreur
Qu' Hymen du Frere avec la Sœur ,
Doit jetter dans tout homme sage :
Comment donc avez-vous le cœur
De me parler de mariage ?
Je ne ris point , c'est tout de bon ;
Je n'aime rien qu' Endimion.
Vous, vous pouvez voir vos Maitresses ,
Leur faire de tendres caresses ;
Eneore un coup , Sire Apollon ,
Je ne cheris que mon mignon.
Quoy donc , pour l'amour d'un Pro-
phane ,

B b ij

Je suis méprisé de Diane ?

Non , sur le champ employant l'x ,

Je jure par le Fleuve Styx ,

Que ce téméraire maroufle ,

(Ou bien j'y perdray ma pantoufle)

Par moy sera privé du jour

Pour oser nuire à mon amour.

Regarde dans cette vallée ,

Ma Sœur , auprès de cette allée ;

Le vois-tu bien , ton cher Amant ,

**Pour tout autre que moy charmant ?*

Si tu tardes à te résoudre ,

Je m'envais le réduire en poudre ;

Je m'envais détacher exprès

Le plus aigu de tous mes traits.

Tu serois un veritable Aïne ,

Luy répond Madame Diane ,

Estant Dieu , si contre un Mortel

Tu pouvois prendre le Martel ?

Non , non ; quoy que Diane die ,

Je feray cette Tragedie ;

La farce après sera de voir

La triste Amante au desespoir.

Diane. demeure testuë ;

*Tout aussi tost Phœbus se rue
Proche Lathmos dans un Vallon,
Perce d'un trait Endimion.*

*Diane s'en depite & crie,
Et fait serment que de sa vie
Elle ne veut voir Apollon,
Qu'elle veut suivre Endimion.*

*Aussi-tost la belle Pucelle,
Dans l'ardeur de voir son Amant,
Vient que ses chevaux on attelle.
Préparez qu'ils sont promptement,
Elle se couvre de ses voiles
Peur du Rhume, & prend ses étoiles ;
Ainsi bien-tost descend en bas
Où l'Amanticide n'est pas,
Sans vouloir que de sa lumière
Desormais le traistre l'éclaire.
Ainsi toûjours il la poursuit,
Ainsi toûjours elle le fuit.*

C. F. LOURDET,
du quartier de la Place Maubert.

Ces mesmes Enigmes ont donné

Bb iij

*lieu à quantité d'autres Explications
que je vous envoie.*

I.

L *Es Borgnes sur la foy d'un ancien
Adage ,*

*Ont un panchant au Verbiage ,
Qui les rend importuns , & marque leur
orgueil.*

*Une Femme au Cercle accroupie
faze , dit-on , comme une Pie
Qui n'a qu'un œil.*

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

II.

P *Auvre Asne, je te plains, tes charges
sont trop dures ,*

*On ne ménage point ta santé , ny ton
corps ,*

*Mal nourry , mal vestu , mal logé , tu ne
sors*

Que pour estre accablé de mépris &
d'injures.



Le travail assidu , les coups , les bas-
tonnades ,
Les discours offenzans , les marques de
rebut ,
Accompagnent par tout tes lentes pro-
menades ,
Quoy que brille sur toy l'étendard du
salut.



Mais ce qui justifie une implacable haine,
C'est que depuis ton dernier jour ,
Comme si l'on vouloit éterniser ta peine,
De ta peau l'on fait un Tambour.
Le mesme]

III.

TRIOLET.

Vous jasez comme une Pie,
Et vous n'estes qu'un Baudet.
Estes-vous en compagnie?

Bb iiij

296 Extraordinaire

*Vous jasez comme une Pie.
Je vous le dis franc & net,
Vous déplaîsez à Sylvie.
Vous jasez comme une Pie,
Et vous n'êtes qu'un Baudet.*

DE SOUVERAS .

IV.

SONNET.

TEL que Pegaze ce gaillard,
Que les Poëtes mes Confreres,
Comme un des Maîtres de leur Art,
Invoquent de toutes manieres.



Tel qu'estoit l'alaigne Bayard,
Lors que jadis les quatre Freres,
Montez sur ce rude Soudar,
Galopoient comme des Comperes.



Tel que l'Oiseau Silenien,
Oiseau qui sentoît tant son bien,
Et dont on admire la vie.



*Tel , & plus parfait mille fois ,
Est ce bel Quseau d'Arcadie ,
Que Margot a depuis deux mois.
Le mesme.*

V.

M*ercure , vostre Pie est bien digne
d'envie ,
Son sort me paroist gloriens ,
Je l'aimeray toute ma vie ,
Elle scait comme vous le langage des
Dieux.*

De la Tronche , de Roüen.

VI.

V*ostre Pie est trop incommode ,
Elle me rompt la teste avec tout son ca-
quet ,
J'aimerois mieux un Sansonnet ,
Qui parlast comme vous le langage à la
mode.*

Le mesme.

VII.

Qui diroit mal de vostre Pie
Chez nous, passeroit pour impie :
Car en venant de vostre main,
Elle a cet unique avantage
Parmy son chant & son ramage,
D'avoir un parler tout divin.

VIII.

Mercure, vous deviez nous donner
une cage
Pour mettre vostre Pie accoutumée au
vol,
Déjà chez mon Voisin elle a pris un
fromage,
Si jamais elle y va je luy tordray le
col.

Le mesme.

IX.

Vous qui cherchez la Pie, elle
est dans une cage.

du Mercure Galant.



*Avec son noir & blanc plumage
Qui siffle des Chansons fort agreable-
ment ;*

*On auroit icy peine à trouver sa pareille ;
Car on nous dit encor qu'elle jaze à mer-
veille ;*

*C'est qu'elle est Borgne assurément.
M. de Villebant, R. B.
de C. à Moulins.*

X.

*UN certain m'apportant l'Enigme
du Mercure,
M'en demanda le mot , & ce que j'en
pensois ;
Après en avoir fait simplement la lecture,
Je luy dis que c'estoit un Asne en bon
François.*

Le mesme.

XI.

*GALANT Mercure , dites moy ,
Par qui vostre Pie est instruite ,
C'est un Maistre de grand merite ,*

300 Extraordinaire

*Ce n'est pas un Asne, ma foy,
Je croy qu'il ne faut pas estre dans une
cage
Pour apprendre un si beau langage.
La belle Nouriture du Havre.*

XII.

O*N dit que ce sont des Oiseaux,
Que vous nous envoyez, Mercure,
Je croy que c'est une imposture,
Je n'en vois qu'un, & l'autre est faux;
Car je ne trouve qu'une Pie,
Si ce n'est qu'on veuille appeller
L'Asne un Rossignol d'Arcadie,
Dont vous nous voulez regaler.*
La mesme.

XIII.

C'*Est nous mettre, Galant Mercure,
Ce mois l'esprit à la torture.
Le moyen de trouver le sens
En la seconde Enigme? On l'aura bien
cherchée*

Qu'elle sera toujours cachée
 Pour une infinité de gens,
 Ne connoissant pas leur nature;
 Le nombre en est trop grand, & ma foy
 je vous jure
 Que peu s'en est fallu que je n'en aye
 esté,
 Me trouvant si fort hebeté,
 Comme n'ayant aucun organe,
 Que je ne sçavois pas ce que j'estois,
 un Asne.

Hermophile du Floe.

XIV.

JE me declare Asne bien-fait,
 Autant de renom que de lait,
 Si je ne déniché une Pie
 Dant lo *Mercur*e de ce mois;
 Que si je me trompe en mon choix,
 Je veux bien que l'on m'estropie.

XV.

DAns une Forest verte & sombre,
 Diane & son Berger assis tous deux
 à l'ombre,

Avoient entrepris le dessein,
 De faire en faveur de Mercure,
 Une Enigme gaillarde, & toutefois
 obscure,
 Pour exercer l'esprit humain.

Entre un nombre d'Oiseaux de diffé-
 rente sorte,
 A choisir l'un l'autre s'exhorte,
 Pour en bien déguiser le mot.

On met sur le tapis, le Coucou, la
 Chouette,
 Le Rossignol, le Geay, le Hibou, la
 Fauvette,
 Le Moyneau, le Pinson, la Grive, le
 Linot,

Et la Corneille, & l'Alouette.
 Lors qu'au Berger Diane dit,
 Cessons d'y resver davantage;
 Mais, sans penser à leur plumage,
 Dites moy, qui pourroit prendre la Pie
 au nid?

RAULT, de Roüen.

XVI.

PEre Blaise d'un grand renom,
 Se hastant d'aller à Vernon,
 Faisoit trotter sa pauvre Beste;
 Mais par malheur c'estoit l'Hyver,
 Quand voila soudain sur sa teste,
 Que de loin il voit arriver,
 Frimat, bise, gresil, nege, gresle &
 tempeste,
 Qui l'empeschoient de se trouver,
 Au Festin d'une grande Feste.
 Son ventre en grondoit mesme, & pou-
 voit en crever,
 Car l'heure estoit marquée, & la ta-
 ble estoit preste.
 C'estoit trop pour en endesver,
 Quand plus d'un obstacle l'arreste.



Dans cette fatale saison,
 L'ardeur qui porte le saint Homme,
 L'eust pour un bon Repas fait courir
 jusqu'à Rome,

*Mais il se voit surpris , & plus sot qu'un
Oïson.*



*Son pauvre animal qu'il va l'amble ,
A chaque pas frissonne & tremble ,
Chopant contre plus d'un glaçon ;
Il eust mieux valu , ce luy semble ,
N'estre qu'à la Cuisine , & garder la
maison ,
Que de tromber tous deux , mesme peut-
estre ensemble ,
S'il le poussoit plus fort , ou d'une autre
façon.*



*Mais un Gaillard n'aimant qu'à rire ,
Vit le bon Pere , & luy vint dire ,
Pater , la Beste tremble. Elle en a bien
raison ,
Répondit le Pater ; jugez-en par vous-
mesme ;
Et , sans faire comparaison ,
Ne sentiriez-vous pas en vous un froid
extrême ,
Si nud comme elle vous estiez ,*

*Ayant la corde au col , avec les fers aux
pieds ,*

*Un Pere près de vous , ou quelque Homme
à Soutane ?*

*Je gage que vous trembleriez ,
Cent fois plus que ne fait mon Asne.
Le meisme,*

XVII.

S*I-tost que nous avons entendu vostre
Pie ,*

*Nous avons bien jugé qua c'estoit son
vray nom ;*

*Mais pour l'autre animal si sujet au
baston ,*

*Et qui traîne par tout une si pauvre vie ,
Qui ne diroit pas à son ton*

Que c'est un Oiseau d'Arcadie.

Les deux Amis de Moulins.

XVIII.

Q*ue commander de mettre en rime
Le mot de l'une & l'autre Enigme ,*

C'est pour moy , charmante Nanon.

Q. d'Octobre 1685. Cc

Chose bien difficile à faire.
 Cependant, Belle, pour vous plaire,
 Il faut que j'en trouve le nom,
 Dût-il me coûter quelque veille,
 Je veux enfin vous faire voir
 Que jamais l'esprit ne sommeille,
 Quand le cœur amoureux veut remplir
 son devoir,
 La Pie est le vray mot de l'Enigme pre-
 miere,
 L'Asne est celui de la derniere.
 L'Amy fidelle de Reims.

XIX.

Pour se cacher, quoy que l'on puisse
 faire,
 Le bon sang ne sçauroit mentir,
 Je touche de trop près aux Enigmes der-
 nieres,
 Pour ne m'y pas sentir.



En esprit je suis Asne, en jargon je suis
 Pie,

*Car je parle toujours, & ne dis jamais
rien,*

*Le fus toujours maudit en chaque com-
pagnie,*

*Par ma seule presence ou par mon en-
tretien.*

Il Poveretto Infelice Sorino.

XX.

S*I je n'eusse point lou l'Ouvrage d'un
Impio,*

On d'un Heretique entesté,

*Le n'eusse pas si tost, Mercur*e*, inter-
preté*

La belle Enigme de la Pie,

Il donne ce nom par mépris,

En badinant dans ses écrits,

Aux plus pieux de nos saints Peres,

Et cet Asne presomptueux

Qui ne veut point ouvrir les yeux,

Croit avoir bien plus de lumieres

*Que tous nos grands Docteurs, vou-
lant estre trompé,*

Cc ij

Puisqu'il veut toujours estre autant
préoccupé.

Endurcy Protestant , aveugle volon-
taire ,

Vous ne serez jamais , comme il faut ,
éclaircy ,

Ne voulant point de luminaire ,

Vous serez toujours obscurcy.

Cependant vous criez , Ecriture , Ecri-
ture ,

Et vous ne croyez point qu'elle est
souvent obscure ,

Econtez cette verité :

Chez trois Docteurs sçavans de dif-
ferente Secte ,

Differemment on interprete

Un Passage qui semble avoir de la
clarté ,

Mesme pour un Article à salut ne-
cessaire ,

Par là ne voit-on pas qu'elle n'est pas
si claire ,

Il la faut donc interpreter ,

Mais sera - ce Calvin , ou l'Apostat
Luther ?

*Preferer leur intelligence
A celle de nos plus grands Saints,
Seroit la plus haute imprudence
Que puissent avoir les humains.*

GIGES, du Havre.

XXI.

LA seconde Enigme du mois
M'a fait resver, *Mercur*e, & je l'ay
bien cherchée,
Ma foy j'en ay mis bas mon Sur-
tout bien des fois,
Puisque vous avez dit qu'elle s'y voit
cachée,
Mais après m'estre dépoüillé,
Et m'avoir tell-ment fouillé
Que j'en perdois la tramontane,
Contre moy-mesme enfin je me suis em-
porté,
Je suis ce que je cherche, ay-je dit, c'est
un Asne,
Et n'est-ce pas la verité?

Le mesme.

XXI.

S*I* Margot faisoit moins de bruit
 Et que sa langue plus discrète,
 Imitast du moins la Chouette
 Qu'on n'entend que durant la nuit.
 Peut-estre bien que nostre peine
 A chercher son nom seroit vaine,
 Mais tant qu'elle se cachera
 En faisant un si beaux ramage ;
 Chacun en l'écoutant dira,
 Margot jase dans cette Cage.
 Mademoiselle Quia de l'Isle.

XXII.

A*H* Dieu ! la plaisante aventure,
 Qu'un Roussin soit dans le Mer-
 cure !
 Il faut asseurement que de tous les Roussins
 Et les plus beaux & les plus fins,
 Celuy-cy soit le plus insigne,
 Et qu'il descende en droite ligne.

*De l' Anesse du Testament ,
Qui haranguoit si doctement ;
Ou de l' Asne que nous propose
Aspule en sa Métamphycofe ;
Ou de quelqu' autre fait , sur un moule
nouveau ,
Car enfin quoique l' on nous die
Un Asne qui se trouve en un Pays si
beau ,
Ne peut pas venir d' Arcadie.*

L' Abbé Car , du Pont de Bois ,

XXIII.

*M*ercure , je le dis tout net ,
Je n' approuve point ton caquet ;
Cela passe la raillerie ,
Et pour un Dieu , c' est estre peu discret ,
Que de jazer comme une Pie.

*C. Hutuge d' Orleans , demeurant à
Mets.*

XXIV.

Certaine Pie en nos quartiers
Logeoit dans une Brasserie ,
Elle voulut chanter un jour par raillerie
Que la Biere estoit aigre , & quatre jours
entiers
Elle eut le mesme chant , encore que sa
Maistresse
Luy deffendit sans cesse ,
Et prist soin de la menacer
Afin de la faire cesser ;
Jusqu'à ce qu'estant irritée ,
Elle prit Dame Pie & luy dit , effrontée
Je vous entendray donc en tout temps ba-
biller ,
Et pour faire tort à ma Biere
Vous serez la journée entiere ,
A dire qu'elle est aigre , & hant le piaï-
ler ,
Ah ma foy vous serez baignée
Et tout du long de l'échignée ,
Afin de chastier vostre obstination ,

Au

Au dire promptement, succeda l'action,

Si bien donc que la Dame Pie

Se voit tellement étourdie

Lors qu'on la retira de l'eau

Qu'estant presque desespérée,

Elle s'alla cacher derrière un Escabeau

Sans courir à la picorée ;

Plus de deux jours après elle ne disoit rien

Jusqu'à ce qu'elle vist un Chien

*Entrer dans la Maison mouillé jusqu'à
la teste ;*

Elle s'approcha lors de cette pauvre Beste

*Et luy dit à l'oreille , as-tu dis comme
moy,*

*Que la Biere¹ estoit aigre ? & dis, est ce
pourquoy*

L'on te voit mouillé de la sorte ?

Le Chien qui ne pouvoit parler

Voulut sur le champ s'en aller,

Gagnant le costé de la porte,

Ou Dame Pie ayant esté,

Elle apperceut de ce costé,

Un Asne venant de Campagne,

Mais plus crotté qu'un Chat d'Espagne ;

Q. d'Octobre 1685. Dd

314 Extraordinaire

Elle luy fit alors la mesme question ;
 Il ne luy répondit que par une musique
 Qui porta dans son cœur une terreur pa-
 nique ,

Tant elle en eut d'émotion ;
 Si bien que retournant dans sa pauvre
 Cabane

Après avoir quitté le Chien & l'As-
 ne ,

De peur d'estre baignée encore une autre
 fois

Elle n'employa plus sa voix
 A se divertir sur la Biere ,
 Mais par de petites Chansons
 Qu'elle mettoit sur divers tons ,
 Elle passoit son temps & se donnoit car-
 rière.

La petite Assemblée A, du Havre.

X X V.

Trouver le sens de l'une & l'autre
 Enigme

Que le Mercure en Novembre fournisse?

du Mercure Galant. 315

Ce n'est pas tout à fait trouver la Pie au nid,

Pour pretendre estre habile , intelligent , sublime.

Car pour en parler franchement

(Sans què pourtant personne je condamne.)

ni pour les deviner hesite un seul moment

Doit à bon droit passer pour Asne.

*Le Petit Baptiste Frere
du Petit Colin.*

XXVI.

Toy qui cause comme une Pie
Qui m'as par ton caquet si souvent divertie,

N'en rougis point , Colin, & parle nous François,

Les Enigmes du dernier mois

Rendirent ta Muse étourdie,

Tu te frotas le front , tu te ronges les doigts,

Dd ij

Et ta vivacité nous parut aux abois.

*Oh ! si tu nous pouvois encore à cette fois ;
D'un pareil embarras donner la Come-
die ;*

*Nous te ferions passer tout d'une voix
Pour un Rosignol d'Arcadie.*

La Favorite du petit Colin.

XXVII.

Vous qui nous faites part des Trésors
du Parnasse,

Qui des Auteurs naissans , rendez les
noms fameux ,

*Mercuré , avez-vous bonne grace,
De confondre aujourd'hui peste-mesle a-
vec eux*

*Des plus vils Animaux l'excrement &
la crasse ?*

*Pour une Pie encore passe ;
Son blanc de lait , son noir de léez ,
De l'entre & du papier , semblent les vrais
modelles ,*

Avec les plumes de ses aïles :

Voilà , pour mettre au jour mille piéces
nouvelles ,

Un assortiment fait exprès.

De plus elle a l'humeur hagarde ,
L'air éventé , la langue babillarde.

Elle repéte si souvent

Ce qu'elle sçait qu'elle en est ennuyeuse.

On void regner en maint Sçavant

Cette demangeaison facheuse.

Je vous pardonne donc la Pie encore un
coup :

Mais pour l'Asne , on ne s'en peut
taire ,

Ce vilain mot vous fait une terrible af-
faire ,

Et , sans compter Colin , j'en vois icy
beaucoup ,

Qui ne le sçauroient croire exposé sans
mystere.

De sa maligne intention

Tous les Compositeurs sont en transe
Le plus presomptueux repasse en la ba-
lance

Tout ce qu'il a produit de mauvais ou
de bon.

Bref, il en est si peu que ce terme n'offense,

Que du plus haut huppé jusqu'au moindre avorton,

Nul n'est si seur de son baston,

Qu'il ne songe à sa conscience.

Le Rival du petit Colin.

Mademoiselle de Rivarennnes de la Chastre en Berry a expliqué la premiere. Enigme dans son vray sens, ainsi que Mrs le Baron de l'Estant; du Buisson, Leger de la Verbissonne, d'Orgeval de Chartres, Momen, d'Ax; du Fey le Sage de Falaise; Toupet de la Ruë des vicilles Estuves; le Chantre endurent; le Perseverant Houdanois; les petits Fils Passez; l'ancien Maistre des Philistins; la Belle brune de Noiret d'Amiens; la fidelle Epouse d'Orleans, & l'obligante Manette du mesme lieu.

La seconde a esté expliquée par

Mrs l'Abbé Pernuit, premier Chantre
de Saint Estienne ; Prevost ; Darne-
tal ; de la Haye le jeune de Falaise ;
Bugnet de la Ruë Saint Severin ;
Jeanfon Sr de Berné , Promoteur à
Troye ; l'Abbé de Bessay ; Talon de
Nevers ; Longault de la Ruë des
Cordiers ; Mansais de Ville-Tuifve ;
De Villemont de Paris ; L'Abbé Car
du Pont de Bois ; Le Senechal de
Morlaix ; L'Insensible de Traversais ;
Le Brave de Saint Brice ; Le fa-
meux Quingault ; L'Habitant de la
Virginie ; L'adorateur d'une beauté
cruelle ; Le *Mercur*e Galant des Re-
sultats du Conseil de la Compagnie
des Quatorze d'Orleans ; Le Politi-
que mal heureux ; Les deux Frere ;
Unis du Faux-bourg Saint Iacques ;
C. A. Romain ; L'Ortholan de la Ruë
du Séjour ; & par Mademoiselle F.
Q. d'Octobre 1685. Ee

T. Veuve de Mr de la M. Bellenger de Falaise, & la Bien-faisante brunnette de la Croix-rouge d'Orleans.

Ceux qui ont trouvé le vrai sens de toutes les deux Enigmes sont Mrs P. Carrier de Rouën ; M. Loron d'Ingré d'Orleans ; René Haubin de la Rue Trouffevache ; L'Abbé d'Accon d'Amiens ; De la Lande Contrôleur des Postes de Provence ; Le Président Estienne de Senlis ; Le Chevalier Girault de Tours ; Brillon ; Le Chevalier Barot ; Le Praticien de la Rue de la Harpe ; Boistel de Saint Romain ; Dumesnil ; Radignes ; Petel le Fils, de la Rue Saint Denis ; La petite Assemblée de Senlis ; De Bazongers de Graçay Avocat en Parlements De Boisséc ; Dessablons d'Aumont de Senlis ; Mesdemoiselles de Bourneuf de Rennes ; De la Chuprois de Troye ;

*Catin Hodeau ; Toinon de la Rouë ;
& Elisabeth Angelique Ferret de
Vallencourt ; Ronyer Tuteur des en-
fans trouvez de la Ruë Saint Denis ;
Le Berger Nicaise de Versailles ;
Hyacinthe Ravecher ; Gillotin Ba-
chelier ; L'Amant fidelle de l'ayma-
ble Indisposée du Quay de la Megis-
serie ; Le Neveu de l'aymable Ma-
delon du Palais ; Le jeune Ecclesiasti-
que de Rouen ; L'aymé du coin de la
Ruë des trois Mores ; Le Voisin de
l'Image Saint Louis ; Les Thian-
geaux & les Baclos ; L'Indifferent
de la Ruë Saint Severin ; Le bon Pi-
card ; L'amant de la simplesse ; La
Belle Cleron d'Amiens ; La charman-
te Manon de Paix proche les Ande-
tis ; Sapho de Saint Landry ; La
grande Anachorette ; La Belle An-
gelique ; La Princesse Pati Pata de*

*Diane de la Forêt d'Alcleon ; La
petite Compagnie de Neufville pro-
che Orleans ; La plus spirituelle du
Temps ; & la petite Femme du bel
Ange d'Arnouville , du Marais du
Temple.*

QUESTIONS A DECIDER.

I.

SI un Amant doit plutôt
souhaiter de mourir éloi-
gné , qu'en présence de sa Maî-
tresse.

II.

D'où vient qu'on voit que la
plupart des laides Femmes ont
plus d'esprit que les Belles.

III.

Pourquoy on rend plus d'hon-
neur aux Gens Mariez , qu'à
ceux qui ne le sont pas.

Je suis, Madame , Vostre , &c.

A Paris ce 15. Janvier 1686.



10



